

Le marquis et la gouvernante

Inconnu(e)

VISIT...

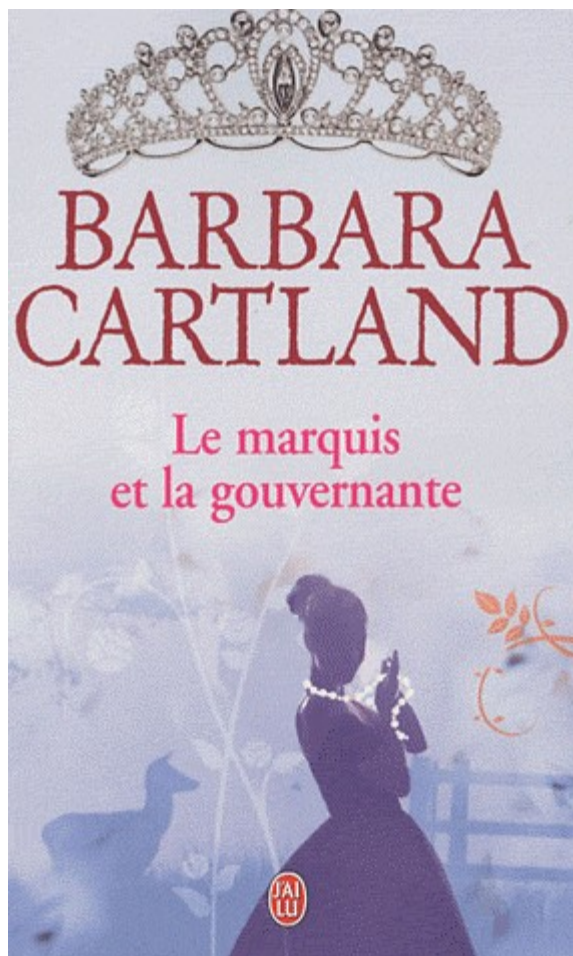
LANZAROTE
Caliente.COM



BARBARA CARTLAND

Le marquis
et la gouvernante





Résumé :

Fille d'un modeste pasteur, la jolie Lara rêve de devenir un écrivain à succès. Dans l'esquisse de son premier roman figurent déjà un noble prince charmant, une timide gouvernante et, autour d'eux, la ronde d'un monde brillant... dont Lara ignore tout.

Aussi saisit-elle impétueusement l'occasion qui s'offre à elle de remplacer une amie comme gouvernante auprès de la nièce du marquis de Keyston.

Si la petite fille est exquise, combien pervers et frivole paraît à Lara le "monde brillant" du château ! Et que penser du marquis, cynique et railleur, et pourtant si séduisant?

Mais peut-on penser encore quand le cœur vous bat si fort?

NOTE DE L'AUTEUR

A l'époque victorienne, le sort des gouvernantes était souvent triste et angoissant, tel que je le décris dans ce roman. Ma mère disait toujours qu'elle les plaignait : si elles se mêlaient aux conversations, on les jugeait effrontées et si elles se taisaient, on les trouvait mornes.

Une jolie gouvernante était trop souvent considérée comme une proie légitime et je me souviens avoir entendu un invétéré « noceur » de la génération de ma mère déclarer:

— Il y avait une jolie gouvernante dans une maison où j'étais en visite. Je songeais à la séduire mais j'ai pensé que ce ne serait pas loyal. Et puis, à mon grand dam, j'ai appris que mon meilleur ami m'avait devancé.

Placée entre les maîtres et les domestiques, souvent ignorée des uns et des autres, la gouvernante menait une vie solitaire et isolée. Cependant, à cette époque, il n'y avait pas d'autre métier possible pour les jeunes femmes respectables, sauf à devenir dame de compagnie d'une vieille douairière, le plus souvent acariâtre.

Chapitre 1 :

La porte s'ouvrit et Nanny, la nourrice, entra dans la pièce.

— Allons, venez, mademoiselle Lara, dit-elle d'un ton vif. Il fait un temps magnifique et vous devriez sortir prendre l'air au lieu de rester enfermée ici à gribouiller à longueur de journée.

L'honorable lady Hurley leva la tête.

— J'ai mes raisons, Nanny, dit-elle d'un air rieur. Lorsque je serai célèbre, vous serez fière de moi.

Nanny, qui faisait partie de la famille depuis plus du vingt ans, se contenta de ronchonner tout en ramassant un foulard qui traînait sur une chaise, un bonnet sur une autre et plusieurs livres éparpillés par terre.

— A présent, vous avez interrompu le fil de mes idées, s'exclama Lara en se redressant sur sa chaise, alors que ce chapitre me donne tout particulièrement du fil à retordre.

— Je ne comprends pas ce qui vous pousse à écrire un livre alors que la maison en est déjà pleine, répliqua Nanny.

— Vous dites cela maintenant mais lorsqu'il sera publié, vous serez la première à me demander de vous en dédicacer un exemplaire. (Nanny haussa les épaules comme si c'était peu probable.) Très bien, mais que puis-je faire d'autre pour gagner de l'argent? Vous savez à quel point nous en avons besoin.

— Ce n'est pas cela qui nous en rapportera beaucoup, répondit Nanny. D'après ce que j'ai entendu dire, les écrivains célèbres ont toujours tiré le diable par la queue avant de réussir à se faire publier.

— Vous avez parfaitement raison, dit Lara, et bien que je ne meure pas de faim grâce à vous, j'ai absolument besoin d'une nouvelle robe, et si je dois continuer d'aller à l'église avec le même vieux bonnet, il tombera en poussière pendant que je chanterai des cantiques. Vous aurez vraiment honte de moi, Nanny, (La nourrice ne répliqua rien.) Personne d'ailleurs, sauf vous, ne s'en soucierait, poursuivit Lara. Ce village est si morne, si indifférent, il s'y passe si peu de chose! Est-il surprenant que je doive faire appel à mon imagination pour me distraire un peu?

— Je ne veux pas vous interdire de faire appel à votre imagination, mademoiselle Lara, répliqua vivement la nourrice, mais je prétends que vous avez besoin de reprendre des couleurs. Vous devriez vous mettre au jardinage ou faire quelques croquis en plein air, comme les autres jeunes demoiselles.

— Lesquelles? demanda Lara. Vous savez qu'il n'y a personne de mon âge dans les environs.

— Je ne peux pas rester à bavarder ici toute la journée, mademoiselle Lara, dit Nanny en voyant qu'elle n'aurait pas le dernier mot. Il faut que je prépare le dîner et le prétendu poulet que le vieux Jacob a tué est si coriace qu'il me faudra le faire bouillir pendant des heures avant que vous puissiez y planter les dents.

Nanny n'attendit pas la réponse. Elle marcha d'un pas décidé vers la porte et la referma derrière elle sans écouter le rire de Lara.

Les poulets étaient un sujet de litige permanent entre Nanny et l'homme à tout faire qui entretenait la chaudière, cultivait les légumes dans le potager et nettoyait les écuries. Lara se demandait souvent ce qu'ils deviendraient sans lui car elle était certaine qu'ils ne trouveraient personne qui accepterait de le remplacer pour de si pauvres gages.

L'argent! L'argent! Ce n'est pas « la racine du mal », c'est la cause de toutes les gênes et de tous les soucis, se dit—elle.

Il lui semblait souvent ridicule que son père ait hérité du titre familial sans acquérir le moindre avantage financier. Fils cadet du troisième lord Hurlington, il était entré dans les ordres tandis que son frère aîné, Edward, avait servi dans les Grenadiers de la Garde, comme le voulait la tradition familiale. Lorsque Edward était mort en Égypte, non pas de quelque blessure héroïque mais de paludisme, le révérend Arthur Hurlington était devenu l'héritier de la baronnie. Cependant, à sa mort, le grand-père de Lara avait laissé des dettes si considérables que l'on n'avait pu les régler qu'en partie en vendant son manoir et tout ce qu'il contenait.

Parce qu'il était scrupuleusement honnête, le nouveau lord Hurlington travailla avec acharnement pour essayer d'éponger les dettes de son père et cela en prélevant sur son revenu très modeste. Sa femme et sa fille durent économiser chaque sou et l'achat d'une nouvelle robe ou même d'un bonnet était toujours repoussé dans un avenir lointain. Ils devaient d'abord se libérer de ce terrible fardeau qui leur pesait sur les

épales.

— Comment grand-père a-t-il pu être aussi dépensier? avait demandé Lara à sa mère d'innombrables fois.

L'année précédente, lady Hurlington s'était éteinte doucement comme si elle renonçait à vivre. Lara en rejetait avec amertume la faute sur leur pauvreté. L'argent avait manqué pour la nourrir convenablement et pour acheter les médicaments nécessaires.

Depuis qu'elle avait eu dix-huit ans et qu'elle ne se considérait plus comme une écolière, Lara était obsédée par l'idée de gagner de l'argent. Elle savait cependant qu'il lui serait impossible de laisser son père tout seul, même si on lui offrait un travail lucratif ailleurs. En fait, la question ne se posait pas. Les seules carrières ouvertes aux jeunes filles de bonne famille étaient celles de dame de compagnie de riches douairières souvent revêches ou de gouvernante.

— Vous êtes bien trop jeune pour cela, avait dit Nanny lorsqu'elle lui en avait parlé.

— Je n'ai d'ailleurs aucune envie d'enseigner à des enfants, avait-elle dit. Maman disait toujours que les gouvernantes mènent une vie misérable, quelque part entre le paradis et l'enfer. (Devant le regard interrogateur de Nanny, elle avait expliqué avec un sourire :) Elles sont entre deux chaises pour ainsi dire, ce qui, j'imagine, doit être très inconfortable.

Ce thème des gouvernantes la séduisait et elle décida d'écrire un roman sur elles. L'héroïne serait pauvre mais très belle. Elle trouverait un poste dans une noble famille et elle finirait par épouser le duc: — un veuf, bien entendu. Ils seraient heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

C'est le genre de roman qu'elle aurait aimé lire elle-même et elle était certaine que, lorsqu'il serait terminé, elle trouverait un éditeur et ferait fortune.

Fille unique, Lara avait eu une enfance solitaire et elle avait pris l'habitude de se raconter des histoires. Seule, sa mère comprenait que les personnages imaginaires qu'elle créait étaient pour elle tout aussi réels, sinon plus, que ceux qu'elle côtoyait tous les jours.

Peut-être deviendrai-je célèbre du jour au lendemain comme lord Byron, se disait-elle.

Il y avait aussi les sœurs Bronte avec qui elle avait des points communs puisqu'elle était fille de pasteur. Encore que Little Fladbury n'eut rien de l'aride et sauvage Yorkshire ou avaient vécu les trois célèbres sœurs. C'était un petit village très morne ou, d'un bout de l'année à l'autre, il ne se passait strictement jamais rien.

Dans les romans, pensa-t-elle, il y a toujours une vaste demeure dans laquelle vit un gentilhomme.

Elle le voyait jeune et beau, amoureux peut-être d'une jolie paysanne ou bien, s'il était vieux et revêche, il avait un jeune fils assez fou pour s'enfuir avec la demoiselle qu'il aimait.

Elle se leva tout en pensant avec satisfaction que, si son troisième chapitre lui posait des problèmes, elle en avait déjà achevé deux ! Elle était arrivée au passage ou l'héroïne, recommandée dans une famille ducal par une vieille dame obligeante des environs, se mettait en route pour aller se présenter au château seigneurial.

Comment pourrai-je décrire un tel lieu puisque je n'en ai jamais vu ? se demanda-t-elle.

Lui serait-il possible d'aller voir des résidences de campagne pas trop éloignées de Little Fladbury ? Il n'y avait guère de nobles châteaux importants dans la région de l'Essex où elle habitait. Toutefois, à quinze ou vingt kilomètres, il y avait plusieurs demeures appartenant à de grandes familles et Lara pensait qu'il lui serait utile d'aller les voir. Hélas, Rollo, le cheval de son père, se faisait vieux et elle doutait qu'il puisse faire un trajet de quinze kilomètres ; en tout cas, certainement pas de trente.

Elle savait qu'en cas de nécessité, l'un ou l'autre fermier lui prêterait un cheval de trait, mais la encore le problème de la distance se posait. Une journée ne suffirait pas pour un aller et retour et il n'était pas question qu'elle passe une nuit à la belle étoile.

Je suppose que tous les écrivains rencontrent les mêmes difficultés, pensa-t-elle.

C'était somme toute une piètre consolation et elle regarda son manuscrit d'un air lugubre. Puis elle songea qu'il valait mieux obéir aux injonctions de Nanny et aller faire un tour au jardin.

Nanny l'interrompait sans cesse et l'empêchait de se concentrer sur son roman. C'était sans aucun doute une forme de jalousie. Elle n'avait jamais voulu admettre que Lara grandissait et qu'elle était maintenant

capable de réfléchir toute seule. Pourtant qu'auraient-ils fait sans la vieille dame? Nanny faisait la cuisine, le ménage et veillait sur le père de Lara avec le même dévouement qu'elle avait témoigné à lady Hurlington jusqu'à sa mort.

Je vais aller jusqu'au verger, décida Lara. Cela me donnera peut-être des idées tout en faisant plaisir à Nanny.

Elle quitta le bureau et, dans l'entrée, trouva son vieux bonnet que Nanny avait mis bien en évidence, tout exprès. Lara était sur le point de sortir lorsqu'elle entendit frapper à la porte du presbytère.

Qui cela pouvait-il être? Le facteur était déjà passé et les gens du village savaient que son père officiait à un enterrement dans le bourg voisin dont le pasteur était en vacances.

Se rendant compte que Nanny, qui était dans la cuisine, n'avait pas du entendre, Lara alla ouvrir.

Pendant quelques instants, elle resta interdite en voyant la personne qui se trouvait sur le pas de la porte, puis elle poussa un cri de joie.

— Jane! s'exclama—t-elle. Jane! Quelle bonne surprise!

— Quel plaisir de te revoir, dit la jeune femme.

— Entre. J'ai hâte de t'entendre et d'avoir de tes nouvelles, Jane Cooper entra dans la maison. C'était une jeune demoiselle de vingt-quatre ans. Elle semblait nerveuse et regardait Lara avec une espèce d'anxiété comme si elle eut douté d'être la bienvenue.

Son père, M. Cooper, avait été professeur dans une public school avant de se retirer à Little Fladbury. Lorsque la mère de Lara avait appris qu'un homme aussi instruit se trouvait dans le voisinage, elle lui avait demandé de veiller sur l'éducation de Lara, ce qu'il avait fait jusqu'à son dernier jour.

Jane était née alors que M. Cooper était déjà assez âgé. Sa mère était morte en couches et son père, très éprouvé, avait reporté toute son affection sur sa fille. Malgré la différence d'âge qui les séparait et leurs caractères très dissemblables, les deux jeunes filles étaient devenues amies.

Sans doute parce qu'elle n'avait pas connu d'amour maternel, Jane était timide, effacée et manquait d'assurance. Elle était cependant plutôt jolie quoique de façon difficile à définir.

Dans son visage au teint clair, encadre de cheveux blonds, c'étaient ses yeux couleur de ciel que l'on remarquait le plus. Son regard innocent traduisait son étonnement devant le spectacle du monde, s'assombrissant parfois de découvrir un mensonge ou une ruse qui la choquait.

Bien que Jane eut reçu une éducation plus poussée, Lara avait souvent l'impression que son amie était plus jeune qu'elle et plus naïve. Elle s'était trouvée dans une situation dramatique à la mort de M.Cooper car cette disparition la laissait sans ressources.

La seule issue pour elle était de devenir gouvernante et c'était lady Hurlington qui lui avait trouvé une place chez des parents de son mari qui vivaient dans un monde bien différent du leur. Jane lui en avait été très reconnaissante et s'était rendue à Londres chez lady Ludlow où elle s'était occupée de l'éducation de trois jeunes enfants avec beaucoup de réussite.

Tout en précédant son amie dans le bureau, Lara se dit que cette visite était providentielle au moment où elle avait justement besoin de renseignements sur la vie d'une gouvernante.

— Assieds-toi, Jane. Je suppose que tu as déjà déjeuné et il est trop tôt pour prendre le thé.

Veux-tu que Nanny t'apporte une tasse de café?

— Non, merci, dit Jane. Je voudrais simplement que tu me donnes un conseil.

— Un conseil? s'exclama Lara en souriant. C'est justement ce que j'allais te demander.

(Voyant l'expression intriguée de Jane, elle s'empressa d'ajouter :) Mais laissons cela pour l'instant. Dis-moi d'abord ce qui t'amène et je t'expliquerai ensuite ce que je souhaite de toi.

Jane s'assit et enleva ses gants blancs.

— Lara, je suis dans une situation impossible.

Le ton sur lequel elle parlait convainquit aussitôt Lara que c'était sérieux.

— Qu'est-il arrivé?

— Je ne sais vraiment pas par où commencer, dit Jane. Si je suis venue ici aujourd'hui... Je voudrais demander à ton père s'il aurait la gentillesse de m'écrire une autre lettre de recommandation.

— Qu'est devenue celle que tu possédais? demanda Lara.

— Lady Ludlow l'a donnée au marquis de Keyston chez qui je travaille à présent.

— Tu as quitté lady Ludlow? s'exclama Lara. Je l'ignorais complètement.

— Oh, je n'ai pas été renvoyée, je n'ai pas commis de faute! se hâta de dire Jane.

Simplement, les deux garçons sont entrés dans une école préparatoire et lady Ludlow a décidé que sa petite fille devrait prendre des leçons avec d'autres enfants de son âge.

— Pauvre Jane! Alors ils n'ont plus voulu de toi?

— J'étais très triste de les quitter, poursuivit Jane. Je me plaisais beaucoup chez eux et lady Ludlow était très bonne pour moi.

— Et elle t'a trouvé une nouvelle place?

Jane acquiesça.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas?

Lara pensa durant un instant que son amie n'allait pas répondre. Il y avait, dans le regard de Jane, une expression qu'elle ne comprenait pas. Enfin, elle sembla se décider.

— Oh, Lara, j'ai si peur! Je ne sais que faire.

— Raconte-moi tout depuis le commencement, suggéra Lara.

Elle pensa que les révélations de Jane sur sa vie de gouvernante étaient exactement ce dont elle avait besoin pour son roman, puis se rendit compte que c'était bien égoïste de sa part. Il fallait qu'elle vienne en aide à son amie car elle était certaine que Jane était incapable de résoudre seule ses problèmes.

— Lorsque lady Ludlow m'a dit que j'irais chez le marquis de Keyston, j'ai eu peur...

commença Jane. C'est... c'est un personnage si considérable.

— Qui est—ce? demanda Lara. Je n'en ai jamais entendu parler.

— C'est un ami du prince de Galles et il possède de nombreux chevaux de course. Lady Ludlow en parlait avec beaucoup d'admiration. C'est un homme fascinant, semble-t—il.

— Continue, Jane. Comment est sa femme?

— Il n'est pas marié. Je m'occupe de sa nièce, la fille unique de son frère aîné qui est mort sans laisser d'héritier mâle.

— Et c'est pourquoi il a hérité du titre.

— C'est cela, acquiesça Jane. Georgina est une gentille petite fille.

— Quel âge a-t-elle?

— Dix ans. Elle est gentille mais un peu bête, et je n'arrive pas à lui apprendre grand-chose.

— Ou habite le marquis?

— Dans une grande demeure appelée Keyston Priory, répondit Jane. Il y a un parc magnifique et j'y serais heureuse si...

Elle s'interrompit et mordit sa lèvre inférieure qui tremblait.

— Qu'est-il arrivé, Jane? demanda Lara dont les yeux brillaient de curiosité. Est—ce le marquis qui te rend la vie difficile?

Elle ne savait trop quels mots employer mais son imagination lui disait que, comme au théâtre, la douce et pure héroïne — Jane en l'occurrence — était menacée par l'infâme vilain et ne pouvait être sauvée que par le héros.

— Non, ce n'est pas le marquis, dit Jane en soupirant. C'est son ami.

— Qui est-ce?

— Lord Magor... il est assez âgé. (Jane se tut un instant, puis reprit avec précipitation :) Lara, il me fait peur! Je ne sais pas ce que je dois faire. Il faut que je quitte Keyston Priory... et je ne sais pas où aller.

— Que fait—il pour t'effrayer à ce point? Demanda Lara en rapprochant sa chaise.

— Il vient sans cesse dans la salle d'études — le soir, quand je suis toute seule — et avant-hier soir il a essayé de m'embrasser. Lara, je sais que c'est très mal... et il ne m'écoute pas quand je lui dis de s'en aller.

— Comment as-tu réussi à t'échapper aujourd'hui?

— J'ai eu de la chance, répondit Jane. Georgina avait une rage de dents, hier matin. Elle souffrait tant que j'ai dit à M.Simpson, le secrétaire du marquis, qu'il fallait qu'elle aille chez le dentiste.

— Et tu l'as emmenée à Londres?

— Oui. Le dentiste dit qu'elle a un abcès et il a insisté pour qu'elle garde le lit toute la journée, à Londres, dans la demeure du marquis de Keyston. (Elle s'interrompt pour reprendre haleine.) Sa vieille nourrice est venue avec nous, ce qui m'a permis de prendre le train pour venir te voir. Il faut que je fasse attention de ne pas rater celui de cinq heures pour rentrer.

— Il faudra que tu ailles à pied à la gare à moins que papa ne soit de retour avant, avec la voiture.

— J'ai encore du temps.

— Parle-moi un peu de lord Magor.

— Il est toujours à Keyston Priory, le marquis aime sa compagnie. Il y a sans cesse de grandes réceptions et je ne vois pas pourquoi lord Magor veut me voir et me parler, alors que les invitées du marquis sont si belles. Tu ne peux pas imaginer à quel point leurs robes sont merveilleuses.

— Il faudra que tu me les décrives, dit Lara. Mais pour en finir avec lord Magor, je suis sûre que tu peux le convaincre de te laisser tranquille.

— Il ne veut rien entendre. Il n'arrête pas de me dire à quel point il me trouve jolie et il est très... dominateur. D'ailleurs, il m'est difficile de me montrer brusque avec un homme qui a... au moins quarante ans.

Lara imaginait très bien lord Magor. Il devait être plutôt grand et fort, de type sanguin, et fumer de gros cigares.

— Je suppose que tu ne peux pas en parler au marquis et lui demander que son ami te laisse en paix?

— Le dire au marquis? Certainement pas! J'ose à peine le saluer quand je le vois. Il est terrifiant.

— Pourquoi? De quelle façon?

— C'est difficile à dire. Il semble très cynique. Il se montre autoritaire et dédaigneux. Il a l'air de mépriser tout le monde et moi en particulier.

— Pauvre Jane! dit Lara avec compassion. Tu sembles être tombée dans une bien mauvaise place.

Elle allait ajouter « pour quelqu'un comme toi » mais se retint, Elle ne voulait surtout pas faire de peine à son amie,

Cependant, elle savait que personne n'était plus vulnérable que Jane. Si vite désespérée devant les petites difficultés de la vie quotidienne, elle était certainement sans défense face à un homme qui la poursuivait avec des intentions malhonnêtes.

Lara ignorait ce que cela signifiait exactement car elle était elle-même très innocente.

Dans les romans, elle savait que les vilains poursuivaient toujours les jeunes filles de leurs assiduités, non pour les épouser mais pour leur proposer ce qui était défini comme « un malheur pire que la mort ». Ce qu'était ce malheur, elle n'en avait pas la moindre idée mais elle pressentait que c'était l'un des sept péchés capitaux. Son père parlait parfois au cours de ses sermons des « pécheurs voués aux flammes éternelles » et il devait s'agir de ces redoutables vilains.

Jane lui fournissait tout à coup une demi-douzaine d'intrigues nouvelles.

— Parle—moi du marquis, dit—elle.

Elle eut l'impression de voir Jane frissonner.

— Il me paralyse et je l'évite autant que je peux, mais lord Magor est bien pire. Lara, que pourrais—je faire pour qu'il me laisse en paix? (Avant que Lara ne puisse répondre, elle poursuivit:) Mais à quoi bon cette question? Je ne peux pas rester à Keyston Priory, C'est pourquoi je suis venue demander à ton père une nouvelle lettre de

recommandation. Si je redemande la première à M. Simpson, il se doutera que j'essaie de trouver une autre place.

— Comment pourrais-tu trouver une autre place sans qu'il sache que tu veux partir?

Demanda Lara.

— J'ai pensé, répondit Jane, que je pourrais m'adresser au bureau de placements et puis demander à lady Ludlow de me recommander.

— Je suis certaine qu'elle le fera.

— Oui, mais je voudrais qu'elle ne dise rien au marquis avant que j'aie trouvé autre chose.

Tu sais que je n'ai pas de domicile. La famille de mon père habite dans le Nord de l'Angleterre et je ne peux pas me permettre d'aller vivre chez eux.

— Tu peux toujours t'installer ici, dit Lara.

— Tu crois vraiment?

— Bien sur. J'en serais ravie et papa aussi. Il va te rédiger une lettre de références chaleureuse ou, si tu veux, je peux t'écrire la même que celle de maman et la signer de son nom.

— Crois—tu que ce serait honnête?

— Bien sur. Elle l'aurait fait sans hésiter, si elle avait pensé que deux lettres te seraient utiles.

— Je suppose que oui, dit Jane sans grande conviction. C'est gentil de ta part, Lara.

N'empêche, il va me falloir tout de même retourner la-bas et affronter lord Magor jusqu'à ce que j'aie trouvé une nouvelle place,

— A quoi ressemble-t-il?

— Je suppose qu'il devait être plutôt bien de sa personne lorsqu'il était jeune. L'intendante, Mme Brigstow, a dit de lui un jour que c'était un bourreau des cœurs. C'est sans doute pour cela qu'il ne comprend pas que je ne veuille pas me laisser embrasser par lui.

— C'est bien ce que j'imaginai, s'exclama Lara, Les hommes considèrent toujours une gouvernante comme une proie légitime.

— C'est monstrueux, dit Jane d'un air choqué, mais je crains que tu n'aies raison.

— J'en parlais avec Nanny tout à l'heure et maintenant, voilà que tu me le confirmes.

— Je sais, dit Jane en soupirant, et cela me terrorise. Lorsque je m'enferme le soir dans ma chambre, j'ai toujours peur que lord Magor trouve le moyen de pénétrer chez moi.

— Comment le pourrait-il?

— Je sais que c'est impossible et que je suis sotte d'y penser — mais cela m'empêche de dormir et le matin, j'ai d'affreux maux de tête. Je me lève si mal en point que je peux à peine donner des leçons à Georgina. Je n'ai qu'une envie, c'est de m'enfuir et de ne plus jamais retourner la-bas.

Lara se rendit compte que Jane était vraiment bouleversée ! Elle remarqua, en la regardant plus attentivement, qu'elle était d'une pâleur inhabituelle et qu'elle avait des cernes sous les yeux. Jane avait toujours été d'une sensibilité malade.

Autrefois, lorsque son père la grondait ou qu'elle se disputait avec quelqu'un, elle pleurait à s'en rendre malade et sanglotait sur son lit pendant des heures, refusant toute nourriture. Si elle sombrait dans une dépression nerveuse, elle se ferait renvoyer et il lui serait impossible de retrouver une place.

— Tu as besoin de prendre des vacances, Jane. Est-ce que c'est prévu dans ton contrat?

— J'ai oublié d'en parler lors de mon engagement. De toute façon, je n'en veux pas. Je ne saurais pas où aller.

— Je trouve vraiment que tu devrais en prendre, insista Lara.

— Ce n'est pas possible. J'imagine que tout ira mieux lorsque le marquis s'en ira et qu'il n'y aura plus toutes ces réceptions. D'après ce que m'ont dit les servantes, lorsque la saison bat son plein à Londres, il ne vient que rarement à Keyston Priory pour les week-ends.

— Mais lord Magor l'accompagnera?

— Il ne le quitte pas. Il n'a manqué qu'une seule réception depuis que je suis la—bas.

— Cet homme est vraiment un problème, dit Lara, mais il faut lui faire front. Tu dois lui dire que s'il ne te laisse pas tranquille, tu iras voir le marquis.

— J'aurais bien trop peur de faire une chose pareille, dit Jane, et il ne me croirait pas. (Elle avait des larmes aux yeux.) C'est inutile, Lara. Il faut que je parte, que je trouve un endroit où me réfugier. Crois-tu que je pourrais écrire à lady Ludlow?

— Bien qu'elle soit une de mes parentes, je ne la connais pas. La crois-tu capable de comprendre la situation?

— Je ne sais vraiment pas. Lorsque je m'occupais de ses enfants, elle se montrait très gentille avec moi, mais elle était souvent absente.

— Que veux-tu dire?

— Elle fréquente le même milieu que le marquis. Elle fait partie de tous ces gens chics qui gravitent autour du prince de Galles et de son épouse.

— Cela me semble fascinant, dit Lara. Raconte encore.

— Bien entendu, les seules grandes réceptions que j'ai eu l'occasion de voir sont celles que lady Ludlow donnait chez elle quatre ou cinq fois par an. Il y avait deux bals après les chasses à courre, et puis les garden-parties qu'elle organisait en été.

— J'aurais bien aimé, moi aussi, voir tout cela! Dit Lara.

— A vrai dire, je ne faisais qu'entrevoir, dit Jane avec un soupir songeur. J'étais cachée derrière les balustrades avec les servantes et je guettais les invitées lorsqu'elles descendaient pour dîner. Elles étaient couvertes de bijoux et avaient des robes si décolletées que je suis certaine que ton père aurait trouvé ces tenues choquantes, Lara sourit mais ne répondit rien. Son père lui avait souvent raconté à quel point sa mère était belle lorsqu'ils allaient en soirée durant leur jeunesse.

— Mais tu avais certainement l'occasion de parler à lady Ludlow lorsqu'elle ne donnait pas de réception?

— J'accompagnais les enfants au salon tous les jours à cinq heures, répondit Jane. Ils considéraient cela comme une corvée et ne cessaient

de geindre pendant que je les préparais.

— Et ensuite?

— Nous descendions jusqu'à l'entrée du salon et je restais avec eux près de la porte jusqu'à ce que lady Ludlow nous aperçoive. « Ah, voici les enfants! disait-elle. Venez m'embrasser, mes chéris. » Après quoi, elle me demandait s'ils avaient été sages et lorsque je lui avais répondu, je faisais une révérence et je remontais dans la salle d'études.

— C'est tout? demanda Lara.

— Oui, jusqu'au moment où j'allais les rechercher.

— Que se passait-il alors?

— Lorsque j'entrais dans le salon, lady Ludlow disait aux enfants de monter se coucher sans oublier de faire leurs prières. Parfois, elle me recommandait d'y veiller soigneusement. Puis, quand les enfants m'avaient rejointe, je faisais une nouvelle révérence et je montais les coucher.

— A t'entendre, elle est inaccessible, dit Lara en riant. C'est exactement ce que je voulais apprendre, Jane, et je vais maintenant te dire la grande nouvelle. J'écris un livre.

— Un livre?

— Un roman, expliqua Lara, dont l'héroïne est une gouvernante pauvre, tout comme toi, et à la fin du livre, elle épouse le duc. Tu épouseras peut-être le marquis un jour, et mon histoire deviendra vraie.

— Je ne pourrais jamais l'épouser, même s'il me le demandait, s'écria Jane. Il m'impressionne tellement que lorsqu'il me dit simplement: « Bonjour, mademoiselle Cooper

», j'arrive à peine à lui répondre.

— Alors peut-être épouseras-tu lord Magor, dit Lara sans réfléchir.

Jane poussa un petit cri de détresse.

— C'est méchant, Lara, vraiment méchant. Je le déteste. Et je sais que je ne parviendrai pas à lui échapper et... qu'en fin de compte il obtiendra ce qu'il veut.

— Je suis désolée, dit vivement Lara. Je ne voulais pas t'offenser. Mais dis-moi: que cherche-t-il?

— Quelque chose de mal, de répréhensible. J'ai toujours été une fille sage et papa avait toute confiance en moi!

— Bien sur, dit Lara. (Voyant que Jane était au bord des larmes, elle la prit dans ses bras.) Pardonne-moi. Je ne faisais que te taquiner comme lorsque nous étions petites. Tu prenais si vite la mouche ! Pardonne-moi et je trouverai comment t'aider, je te le promets.

— Personne ne peut m'aider, dit Jane en s'essuyant les yeux avec son mouchoir. Personne ne peut rien pour moi et lorsque je retournerai demain à Keyston Priory, lord Magor sera là à m'attendre.

— Alors, il ne faut pas y retourner. (Tout en parlant, Lara se rendit compte que c'était la seule solution, Elle sentait Jane frissonner contre elle et sa main tremblait en tamponnant ses yeux.) Écoute-moi, il faut que tu sois raisonnable. Il faut que tu restes ici, que tu écrives à lady Ludlow pour lui demander son aide, et aussi au bureau de placement à Londres. J

— Je ne peux pas partir sans préavis, dit Jane d'une voix tremblante. Si je partais comme ça... je ne retrouverais jamais une place ailleurs.

— En es-tu sûre?

— Absolument ! M. Simpson, qui s'occupe du personnel du manoir, dit toujours qu'il ne donnerait jamais de références à quelqu'un qui partirait sans préavis. Lorsqu'une des servantes s'est enfuie pour se marier, je l'ai entendu dire: « Elle ne retrouvera jamais une autre place. C'est une honte d'agir de cette façon et c'est un mauvais exemple pour tout le monde. »

— Quelle est la durée du préavis? Demanda Lara.

— Au moins un mois et parfois plus, s'ils ne trouvent pas à remplacer la personne qui veut partir. (Ses yeux se remplirent à nouveau de larmes.) Comment pourrais-je tenir encore un mois... en guettant tous les soirs le bruit des pas de lord Magor? Je crois que je deviendrais folle.

Elle paraissait si malheureuse que Lara la serra affectueusement contre elle.

— Écoute, Jane. Je vais dire à Nanny que tu es ici et lui demander de

te faire une tasse de thé. Tu te sentiras mieux après t'être reposée un peu.

— Il n'y aura pas de repos pour moi avant d'avoir quitté Keyston Priory et d'être certaine de ne plus jamais revoir lord Magor. (Jane retint soudain sa respiration et ajouta :) Et si les gens chez qui j'irai ensuite étaient aussi de ses amis et qu'il continue à me poursuivre?

— Il paraît vraiment méprisable, dit Lara. Il faudrait que quelqu'un lui inflige une bonne leçon et je suppose que seul un homme pourrait le faire.

Elle réfléchit pendant un moment. Puis un nouveau plan lui vint à l'esprit comme lorsqu'elle se concentrait face à la page blanche et que les scènes surgissaient dans son imagination. Elle croyait presque voir Jane attendant, tremblante, dans la salle d'études, écoutant approcher les pas lourds; puis lord Magor entrait, menaçant, le regard avide, et la pauvre Jane reculait d'effroi. Soudain, lord Magor s'arrêtait, comme incapable d'avancer. Il avait trouvé son maître! Il serait confondu et vaincu comme tous les méchants l'étaient dans les histoires ou le bien triomphait du mal.

— Jane! s'exclama soudain Lara. Je sais exactement ce qu'il faut que nous fassions.

— Quoi? demanda Jane d'un air las.

— Il ne faut pas que tu retournes à Keyston Priory. Il faut que tu restes ici, que tu prennes des vacances. Nanny s'occupera de toi.

— Tu sais bien qu'il faut que je reparte. Il faut que je fasse mon préavis, comme disent les servantes. Sans quoi, je ne retrouverai jamais plus une autre place, même avec une lettre de recommandation de ton père.

— Si, dit Lara. Je suis en train de dresser un plan.

Elle se prit le menton entre les doigts comme pour mieux réfléchir. Jane s'essuya les yeux et la regarda avec appréhension.

— C'est inutile, Lara. Tu es très gentille et je sais que tu essaies de m'aider, mais je suis prise au piège et je ne peux pas m'en sortir.

Sa voix se brisa sur ces derniers mots et Lara se leva comme s'il lui était plus facile de penser et de parler debout.

— Écoute-moi, Jane. Je suis sûre qu'avant même ton départ pour Londres, tu avais l'air malade et tu t'es peut-être même plainte à la nourrice de ta fatigue.

— Je ne me souviens pas d'avoir dit quoi que ce soit. Cependant, je ne devais pas avoir l'air trop bien, car la nourrice de la petite, qui est d'habitude assez désagréable, m'a dit d'aller voir mes amis sans m'inquiéter et qu'elle s'occuperait de Georgina.

— Tu vois, dit Lara visiblement satisfaite.

— D'ailleurs, poursuivit Jane comme si elle ne l'avait pas entendue, elle préfère rester seule avec Georgina. Elle est jalouse de moi et pense que les gouvernantes sont inutiles. Elle dit que ce sont des « fauteuses de troubles ».

— Pas toi, en tout cas, dit Lara en riant.

— Du moins, j'essaie de ne déranger personne. J'ai bien assez d'ennuis comme ça.

— Écoute, voici ce que tu vas faire pour t'en sortir.

Jane leva la tête mais son regard était morne et ses lèvres tremblaient. Lara se rendit compte que dans l'état de panique où elle se trouvait, elle pourrait facilement s'effondrer et tomber malade, ce qui serait un désastre pour son avenir.

— Ne m'interromps pas, dit-elle en s'asseyant à côté de son amie, avant que je n'aie fini de t'exposer mon plan. Tu vas t'installer ici et Nanny veillera sur toi. Tu vas te nourrir, te détendre et dormir jusqu'à ce que tu sois complètement remise sur pied. (Jane ouvrit la bouche pour protester mais Lara la fit taire d'un signe de la main.) Je vais prendre le train de cinq heures pour Londres et je dirai à la nourrice de Georgina qu'en arrivant ici tu es tombée malade et que je suis venue te remplacer.

— Mais c'est ridicule, protesta Jane. Tu ne peux pas faire ça.

— Pourquoi pas? Tu sais aussi bien que moi que je suis capable de m'occuper de Georgina et de lui donner des leçons.

— Personne n'est capable de lui apprendre quoi que ce soit. C'est une petite sotte et toi, tu n'es pas faite pour être gouvernante. Tu es une vraie dame, comme ta mère.

— Ce qui ne me rapporte guère! dit Lara en riant. Je n'ai pas le moindre bijou, je ne suis jamais invitée à des bals, et je n'ai jamais l'occasion de fréquenter des hommes comme le marquis ou lord Magor. Pour ce qui est de ce dernier, d'ailleurs, je crois pouvoir le remettre à sa place bien plus facilement que toi. J'ai l'intention de lui donner une leçon qu'il n'oubliera pas de sitôt !

— Oh, Lara! Il ne faut pas que tu le laisses t'approcher, je ne puis te le permettre.

— Tu ne m'en empêcheras pas. Contrairement à toi, il ne me fait pas peur, Jane.

— Je sais que rien ne te fait peur. Moi, rien que d'y penser, ça me rend malade, ajouta Jane en réprimant un sanglot.

— Je sais. C'est pourquoi tu ne tiendrais pas un mois de plus et c'est pourquoi je vais faire ton préavis à ta place.

— Non! Non!

— Je dirai à la nourrice de Georgina, puis au marquis, qu'en arrivant ici tu as eu une éruption de boutons, que le médecin craint que ce ne soit la rougeole ou la varicelle, et que tu ne voulais pas prendre le risque de contaminer Georgina. Comme je suis ton amie et que je cherchais précisément une place de gouvernante, je me proposerai pour te remplacer jusqu'à ce que tu sois remise sur pied.

— Penses-tu qu'ils te croiront?

— Bien sur. Pourquoi pas?

— Je ne peux pas y consentir, protesta Jane, mais Lara comprit, au ton de sa voix, qu'elle faiblissait.

— C'est pourtant ce que je vais faire, et personne ne pourra m'en empêcher. (Tout en parlant avec assurance, elle savait que le principal obstacle serait sa nourrice.) Je vais aller parler à Nanny de ce pas, Installe-toi confortablement, ma chérie, et ne te fais plus de soucis. Je me charge du marquis, de lord Magor et de tous leurs pairs!

Elle éclata de rire puis, sans plus prêter attention aux protestations de Jane, elle quitta le bureau, refermant la porte derrière elle.

Chapitre 2 :

Dans la voiture qui l'emportait vers Keyston House, située sur Park Lane, Lara dut s'avouer qu'elle se sentait nerveuse. Elle se lançait dans une aventure qui lui serait précieuse pour son roman car elle allait faire l'expérience de la vie sociale dans une grande demeure et rencontrer un authentique «méchant». Si Jane avait fini par céder, c'était uniquement à cause de l'effroi que lui inspirait lord Magor.

— Ils ne voudront pas de toi s'ils croient que tu as la rougeole, avait-elle dit à Jane, et s'ils pensent pouvoir se passer de gouvernante, eh Bien, je reviendrai, tout simplement.

Finalement, elle avait persuadé son amie de prendre au moins quelques jours de repos.

Nanny avait été plus difficile à convaincre.

— Je n'ai jamais vu une chose pareille! Vous ne pouvez pas partir comme ça dans une maison inconnue.

— Je remplirai les fonctions d'une gouvernante et je ne risque rien.

Avant de parler à Nanny, elle avait fait promettre à Jane qu'elle ne lui soufflerait mot à propos de lord Magor.

— Tu connais Nanny, lui avait-elle dit. Elle serait dans tous ses états si elle apprenait ce qui s'est passé et ne me permettrait pas de partir.

— Je sais. C'est pourquoi je ne devrais pas te le permettre non plus. Je suis plus âgée que toi et je devrais être capable de me débrouiller toute seule.

Lara savait que ce n'était là qu'une vue de l'esprit. Elle était décidée à donner une leçon à ce lord Magor qui s'était si mal conduit avec Jane. Tandis que Nanny continuait de protester, elle avait fait ses valises, puis était allée dans la chambre de son père.

Dans l'armoire, elle trouva ce qu'elle cherchait ; une paire de pistolets de duel qui venait de la maison de son grand-père.

Lorsque son père les avait rapportées, après la vente de la demeure, il les lui avait montrés.

Il y tenait beaucoup car son aïeul s'en était servi lors d'un duel, sous le règne de George IV.

— Il s'est battu avec un autre pair du royaume qui courtisait la même

femme que lui.

— Qui a gagné?

— Mon grand-père, fort heureusement. Ensuite, il s'en est servi dans un deuxième duel dont il est aussi sorti vainqueur.

— C'est fantastique! s'était-elle exclamée. Ce devait être un homme très séduisant.

Son imagination s'était enflammée et elle s'était mise à inventer des histoires dont son aïeul était le héros. Elle avait convaincu son père de lui laisser essayer les pistolets mais, comme elle ne voulait pas de cible vivante, elle en avait dessiné une sur un carton qu'elle avait fixé à un arbre du jardin. Son père lui avait montré comment s'en servir et, après qu'elle eut fait mouche plusieurs fois de suite, il lui avait dit qu'elle pouvait se considérer comme un bon tireur.

— Vous n'aurez pas l'occasion de vous battre en duel, ma chérie, mais il n'est pas mauvais qu'une femme sache se défendre.

— Contre qui, papa?

— Contre les voleurs, sans doute, avait-il répondu après une légère hésitation.

Même si Jane avait un pistolet, elle craindrait de s'en servir pour se protéger de lord Magor, se dit-elle.

Le fait de les savoir dans sa malle était déjà rassurant en soi. Bien sur, il se pourrait que lord Magor ne la remarque même pas. Il ne faisait néanmoins aucun doute qu'elle était jolie.

Les hommes et les femmes de la famille avaient hérité la beauté de leur ancêtre, le séduisant lord Hurlington, premier du nom. La plupart des femmes qui se rendaient à l'église de Little Fladbury y venaient surtout pour admirer son père, d'une élégance souveraine dans ses vêtements sacerdotaux. Subjuguées par son charme, elles en oubliaient la longueur et l'ennui de ses sermons. Quant à sa mère, tout le monde affirmait qu'elle était ravissante et Lara avait hérité d'elle sa chevelure plus rousse que blonde qui semblait entourer son visage d'un halo de flammes.

Si j'avais les yeux verts, pensa-t-elle, je ressemblerais à une sirène ou bien à la femme fatale des romans.

Celles-ci avaient toujours les cheveux roux, les yeux verts et la démarche souple d'une tigresse... Mais Lara avait des yeux gris piquetés de paillettes d'or. Tout en fixant son reflet dans la glace, elle pensa qu'elle avait l'air bien jeune et que son regard manquait d'assurance.

— Il faut que je me souviene que je dois paraître au moins vingt—trois ou vingt—quatre ans, sinon on me trouvera sûrement trop jeune pour être gouvernante.

Elle s'était écrit une lettre de références au cas où on lui en demanderait une et avait imité la signature de son père. Jane avait affirmé qu'il était peu probable qu'on cherche à en savoir beaucoup sur elle puisqu'il ne s'agirait que d'un remplacement.

— J'ai peur cependant qu'ils ne découvrent qui tu es, s'ils se renseignent.

— Tu sais bien que personne n'a jamais entendu parler de notre village perdu!

— Je t'en prie, Lara, sois prudente. Supposons un instant que lord Magor te fasse du mal...

Je ne me le pardonnerai jamais!

— Me faire du mal? Et comment? Tu dis qu'il a essayé de t'embrasser et j'admets que c'est horrible, mais il ne va quand même pas me battre ou m'assommer!

Jane s'était tue, semblant réfléchir.

— Je pense que tout ira bien, avait-elle dit enfin, mais s'il te fait peur, reviens immédiatement.

— Je te le promets, mais surtout pas un mot à Nanny ou à papa sinon ils se précipiteront pour me ramener.

— Je ferai attention mais, vraiment, je ne devrais pas accepter, je le sais.

— J'y vais par pur égoïsme, afin de me documenter pour mon roman. Oh, Jane! si c'est un succès, nous pourrions partager les bénéfices car ce sera grâce à toi que j'aurai réussi à lui donner un ton d'authenticité. (Elle avait mis son manuscrit dans la malle.) Je devrais avoir le temps

d'écrire le soir, lorsque Georgina sera au lit, et je prendrai aussi des notes sur tout ce que j'observerai.

Elle aurait voulu encore interroger Jane sur les réceptions à Keyston Priory mais il importait davantage de se renseigner sur ses obligations et sur le niveau scolaire de Georgina.

— Elle est vraiment stupide, avait dit Jane, et c'est bizarre dans une telle famille. Les Keyston se sont distingués aussi bien en politique que dans le métier des armes.

— Existe-t-il une histoire de la famille?

— Je suppose qu'il y en a une dans la bibliothèque mais je n'ai jamais pris le temps de m'y intéresser. D'ailleurs, quand j'ai bordé Georgina et rangé la salle d'études, j'ai bien trop peur de voir surgir lord Magor pour pouvoir me concentrer sur une lecture.

Lara ne put s'empêcher de penser que Jane se compliquait la vie plus qu'il n'était nécessaire. Après tout, lord Magor n'était qu'un homme et qu'avait-elle à craindre de lui?

Cela l'intriguait mais, durant le trajet, elle finit par l'oublier car elle avait bien d'autres soucis en tête.

Lorsque le cheval s'arrêta devant Keyston House, elle sut que le moment décisif était venu. Ou bien on l'accepterait ou bien on la renverrait sans phrases. Elle s'était heureusement informée du nom de la nourrice de Georgina. Il ne conviendrait pas qu'une étrangère l'appelle familièrement Nanny.

— Nesbit, Mlle Nesbit.

— Dois-je demander à la voir en arrivant ou bien y aura-t-il un secrétaire comme à Keyston Priory que je devrais voir en premier?

— M. Simpson est à Keyston Priory avec le marquis. Lorsqu'il rentre à Londres, M.

Simpson le précède afin de tout préparer pour son arrivée.

— Alors je demanderai à voir Mlle Nesbit pour lui expliquer ce qui est arrivé.

— Oui, oui, c'est ce qu'il faut faire. Oh, mon Dieu! tu ne devrais pas y aller.

— Allons! Nous n'allons pas recommencer! D'ailleurs, j'entends Jacobs avec sa brouette et il faut que je parte.

Elle n'avait pas d'autre solution que de faire porter ses valises à la gare par Jacobs. Elle n'avait pas voulu demander à l'un des fermiers de l'emmener en charrette, jugeant qu'il était préférable de mettre le moins de monde possible au courant.

Comme le presbytère ainsi que l'église étaient situés à l'extrémité du village, personne ne la vit y partir et s'engager sur la route menant à la petite gare de Little Fladbury qui desservait aussi deux autres villages. Ce n'était d'ailleurs qu'une halte sans employé permanent et les voyageurs qui voulaient prendre le train devaient actionner eux-mêmes le signal.

Jacobs avait poussé la brouette jusqu'au quai et déposé les valises avec un soupir de soulagement.

— Voilà qui est fait, mademoiselle Lara, avait-il dit en s'épongeant le front avec son grand mouchoir à carreaux.

— Merci beaucoup, Jacobs. Pouvez-vous faire marcher le signal?

Le train était arrivé peu après et Lara s'était installée dans le wagon pour dames seules. Au moment où les wagons s'ébranlaient, elle s'était penchée par la fenêtre pour dire au revoir à Jacobs, mais il était déjà reparti en poussant sa brouette devant lui.

Cette fois, l'aventure commence, s'était-elle dit.

Elle eut la même impression en découvrant Keyston House.

La maison était très impressionnante, avec son porche imposant en retrait de Park Lane. De part et d'autre de l'entrée courait un haut mur qui devait sans doute cacher un immense jardin.

Cela doit être merveilleux d'être assez riche pour posséder un immense domaine à la campagne et une belle maison en ville, pensa Lara.

Le cocher descendit pour sonner à la porte qui s'ouvrit presque immédiatement. Un valet s'avança en livrée bleue et jaune avec des boutons d'argent frappés aux armoiries du marquis. Le cocher descendit les valises et Lara, montant les quelques marches du perron, s'avança vers le valet qui cachait mal sa surprise devant cette visiteuse

inattendue.

— Je voudrais voir Mlle Nesbit qui doit se trouver auprès de lady Georgina, dit Lara.

Veillez laisser mes valises dans le vestibule jusqu'à ce que je me suis entretenue avec elle.

Lara avait, sans s'en rendre compte, parlé d'une voix autoritaire et le valet s'inclina respectueusement.

— Je vais prévenir Mlle Nesbit, madame.

— Merci.

Il lui fit traverser le vestibule et la fit entrer dans ce qui devait être le petit salon. C'était une pièce charmante. Des tableaux de prix ornaient les murs et les meubles étaient d'un style raffiné. Elle fit le tour du salon, admirant les œuvres aux signatures illustrés. Chacun de ces tableaux aurait suffi pour les faire vivre dans le luxe, son père et elle, pendant plusieurs années.

Dans la maison familiale qui avait été vendue, il y avait aussi des toiles de valeur et lady Hurlington en parlait souvent à Lara.

— Ma chérie, je sais que c'est stupide d'avoir des regrets, mais j'aurais aimé que tu saches ce que c'est que de vivre dans une vaste maison, entourée de dizaines de servantes. J'aurais voulu que tu assistes aux grandes réceptions et que tu puisses danser au son des violons dans la grande salle de bal éclairée par des chandeliers de cristal.

— C'était sans doute très romantique, maman.

— Oui, mais pas autant que de tomber amoureuse de ton père et d'aller vivre avec lui dans un pauvre petit presbytère et d'être très, très heureuse.

Il était inutile de demander à sa mère si elle regrettait d'avoir renoncé à sa vie d'autrefois.

Cependant, Lara s'était dit qu'elle avait du apprécier le luxe de la maison de son grand-père ou de nombreux serviteurs veillaient au confort de tous.

Je me demande si j'aurai un jour la chance de connaître tout cela, pensa Lara, et de découvrir ce à quoi maman a renoncé en épousant

papa et ce que nous avons tous perdu à cause des extravagances de grand-père.

La porte du petit salon s'ouvrit et le valet entra.

— Mlle Nesbit vous prie de monter la voir car elle ne peut quitter milady.

Il la précéda dans le grand escalier à la rampe richement sculptée qui menait au premier.

Après avoir franchi une porte capitonnée, ils montèrent au deuxième escalier, moins solennel, qui donnait sur un long couloir. Tout au bout se trouvait une porte à laquelle le valet frappa. Elle s'entrouvrit et Lara se trouva face à une femme qui ressemblait en tout point à sa propre nourrice. Elle avait une robe prisé au col blanc amidonné, avec, autour de la taille, une large ceinture fermée par une boucle de l'argent. Ses manchettes amidonnées étaient boutonnées avec deux petites perles et ses cheveux gris coiffés en arrière dévoilaient des traits sévères mais non dénués de bonté. Sa bouche ferme et son menton volontaire révélaient qu'elle avait l'habitude de donner des ordres et qu'elle entendait qu'ils fussent obéis. Mlle Nesbit regarda Lara d'un air un peu surpris.

— Vous voulez me voir? demanda-t-elle d'une voix neutre.

— Je viens vous donner des nouvelles de Mlle Jane Cooper. (La nourrice ne répondit rien et Lara attendit que le valet se retire.) Il faut que je vous parle. Puis—je entrer?

— Vous dites que vous venez de la part de Mlle Cooper? demanda la nourrice d'un air soupçonneux.

— Oui.

Elle ouvrit un peu plus largement la porte, non sans une certaine réticence.

— Entrez, mais ne parlez pas trop fort. Milady dort et je ne veux pas la réveiller. Elle a été agitée toute la journée.

— Mlle Cooper m'a dit qu'elle avait un abcès à une dent.

— C'est ce que prétend le dentiste, dit la nourrice comme si elle n'était pas du même avis.

Lara entra dans la pièce qui devait être le boudoir d'une des chambres d'invités.

— Asseyez-vous, fit la nourrice en lui désignant un canapé recouvert de chintz tandis qu'elle prenait place en face d'elle. Eh bien? De quoi s'agit-il?

— J'ai bien peur que les nouvelles que je vous apporte ne vous contrarient.

— Qu'est-il arrive?

— Mlle Cooper est venue me voir à la campagne et elle ne m'a pas semblé bien du tout.

Après le déjeuner, j'ai fait venir le médecin qui craint fort qu'elle n'ait la rougeole.

— La rougeole? s'exclama la nourrice. Heureusement, milady l'a déjà eue.

— Oh, voilà qui me rassure! Mlle Cooper avait peur d'avoir contaminé Georgina.

— Néanmoins, poursuivit la nourrice, il y a, à Keyston Priory, plusieurs personnes qui ne l'ont pas eue, y compris deux des servantes qui s'occupent de milady.

— C'est aussi ce qui inquiétait Mlle Cooper, dit Lara non sans un certain aplomb.

Jane ignorait que Georgina avait eu la rougeole mais cela n'avait guère d'importance car, de toute façon, il lui serait impossible de revenir à Keyston Priory avant quinze jours ou trois semaines.

— Je suis désolée, dit Mlle Nesbit après quelques instants de silence. Je dis toujours qu'il vaut mieux avoir ces maladies-la lorsqu'on est jeune. On en souffre beaucoup moins que lorsqu'on en est tardivement atteint.

— C'est ce qu'a dit le médecin et Mlle Cooper a pensé que le moins qu'elle put faire était de vous trouver quelqu'un pour la remplacer pendant son absence. (Voyant la nourrice se raidir, elle poursuivit sans lui donner le temps de l'interrompre.) Je viens de quitter ma dernière place car mon élève est entré à l'école. Aussi, voyant que Mlle Cooper se faisait du souci, je lui ai proposé de venir à sa place jusqu'à ce

qu'elle soit rétablie.

— Je ne sais que vous répondre. Je suis sûre que milady pourrait se passer de leçons pendant quelque temps.

Lara avait prévu cette réaction.

— Je suis certaine qu'elle préférerait de loin être avec vous, dit-elle en souriant, mais Mlle Cooper voulait vous épargner un surcroît de travail, sachant à quel point déjà vous êtes occupée. Si je me chargeais de Georgina, ne serait-ce que quelques heures par jour, je suis sûre que cela vous soulagerait.

Elle vit que Mlle Nesbit avait l'air plutôt surprise par son attitude.

— Puisque vous êtes ici, dit-elle presque à contrecœur, après quelques instants, il vaut mieux que vous restiez au moins ce soir.

— Merci infiniment, dit Lara. Sinon je n'aurais su que faire car il n'y a plus de train à cette heure-ci pour rentrer chez moi.

— Mlle Cooper est donc allée vous voir. Elle avait dit qu'elle allait chez une amie.

— Oui. Je me trouvais chez lord Hurlington, près de Little Fladbury. C'est de sa fille que je me suis occupée et M. Cooper a habité ce même village durant les dernières années de sa vie.

Lara eut l'impression que Mlle Nesbit avait été impressionnée en entendant parler d'un lord.

— Comment vous appelez-vous?

— Wade... Lara Wade.

Elle avait choisi ce nom qui lui plaisait car c'était celui d'une vieille demoiselle de Little Fladbury qui donnait des leçons de catéchisme,

— Vous comprendrez, mademoiselle Wade, que ce n'est pas à moi de décider si vous pourrez rester avec nous jusqu'au rétablissement de Mlle Cooper. C'est M. le marquis, ou plutôt son secrétaire qui s'occupe du personnel. Vous le verrez lorsque nous retournerons demain à Keyston Priory.

— J'espère qu'il me permettra de vous aider et je me réjouis beaucoup de voir Keyston Priory après tout ce que m'en a dit Mlle Cooper.

— Je suppose qu'elle l'admire, comme tout un chacun, dit la nourrice d'un air détaché.

— Mlle Cooper pense qu'elle a beaucoup de chance de travailler dans un endroit aussi beau avec quelqu'un d'aussi gentil que vous.

Lara était sûre que Mlle Nesbit était tout le contraire et s'était montrée jalouse et désagréable. Cependant, elle se rappelait que sa mère disait qu'il fallait toujours louer les gens des vertus qui leur faisaient défaut, dans l'espoir de leur faire honte et de les inciter à changer.

— Vous voulez dire que si on loue un avare pour sa générosité ou quelqu'un de brutal pour sa douceur, cela les fera changer?

— Exactement, avait répondu lady Hurlington. Parfois — parfois seulement — j'ai constaté que cela se produisait.

Lara avait ri et elle découvrait à présent que Mlle Nesbit paraissait contente de ce qu'elle lui avait dit et qu'elle se détendait.

— Le dîner sera bientôt servi, mademoiselle Wade, et je suppose que vous aimeriez vous débarrasser de votre cape et vous laver les mains.

Elle lui avait parlé comme à une enfant tout en tirant d'un coup sec sur le cordon de la sonnette. Lara avait gagné. Elle était acceptée et elle allait apprendre mille choses merveilleusement utiles pour son roman.

Lorsque Lara rencontra Georgina le lendemain matin, elle vit qu'elle correspondait en tout point à la description de Jane. Elle était jolie mais léthargique et ne montrait pas le moindre intérêt pour ce qui l'entourait.

Mlle Nesbit la conduisit dans la chambre où Georgina prenait son petit déjeuner au lit.

Lorsqu'elle expliqua à la petite fille que Lara venait remplacer son amie malade, elle ne montra aucune curiosité et continua de manger.

— Je ne veux pas de leçons, je déteste les verbes, déclara-t-elle enfin, son petit déjeuner terminé.

— Moi aussi, dit Lara. J'ai mis longtemps à les apprendre. Avant de reprendre les leçons, j'espère que vous me ferez visiter la magnifique maison où nous allons aujourd'hui. Je me réjouis beaucoup de la découvrir.

— Elle est immense, dit Georgina comme si c'était un désavantage.

— Moi, j'habite une toute petite maison, dit Lara, alors je meurs d'envie de la voir mais il faudra que vous me guidiez pour que je ne me perde pas.

Lara crut voir une lueur d'intérêt s'éveiller dans le regard de Georgina.

— Personne ne se perd à Keyston Priory mais les femmes de chambre ont peur de s'y promener la nuit car il y a un fantôme.

— Un fantôme? Comme c'est excitant! S'exclama Lara.

— Suffit! dit sèchement Mlle Nesbit. Vous savez, milady, combien Nelly et Bessie sont craintives, et si elles vous entendent parler ainsi, elles vont crier partout qu'elles ont vu la «

Dame blanche » ou le « Moine gris » ou je ne sais quelle autre sornette de ce genre.

— Avez-vous déjà vu un fantôme? demanda Lara.

— S'il y a des gens qui se promènent furtivement la nuit dans les couloirs, ce ne sont certainement pas des fantômes, répliqua sèchement Mlle Nesbit.

Puis, comme si elle craignait d'en avoir trop dit, elle se tut et sortit de la chambre, laissant Lara seule avec Georgina.

— Nelly a une peur panique des fantômes, dit la petite fille à voix basse. Un jour, je me suis déguisée avec un drap et j'ai fait hou—hou lorsque Nelly est entrée dans ma chambre. Elle a poussé un hurlement et a lâché le plateau. Nanny était furieuse.

— Cela ne m'étonne pas, dit Lara en riant. Lorsque les gens ont peur, ils font souvent des sottises.

— Vous aurez peut-être peur aussi à Keyston Priory.

— J'espère que non et je ne crierai pas, même si je vois un fantôme.

— Beaucoup de gens ont peur d'oncle Ulric, répliqua Georgina avec force.

Lara devina qu'il s'agissait du marquis.

— Pourquoi?

— Parce qu'il est terrible! (Puis, comme si elle ne voulait plus répondre à d'autres questions, elle réclama sa nourrice.) Dites à Nanny que je voudrais me lever, s'il vous plaît.

— Oui, bien sur.

Lara ouvrit la porte qui donnait sur le boudoir et vit que Mlle Nesbit était en train de ranger des affaires pour le voyage.

— Georgina veut se lever, dit-elle en se demandant si elle avait raison de parler de l'enfant sans lui donner son titre. Et laissez-moi vous aider, Mlle Nesbit.

Celle—ci parut surprise de son offre. Elle lui tendit pourtant ce qu'elle tenait.

— Tout cela va dans la malle qui se trouve la-bas. Je vais m'occuper de milady.

Lara rangea les affaires dans la belle malle en cuir luisant. Encore un signe évident de richesse, pensa-t—elle. Je serai la seule à avoir l'air d'une mendiante à Keyston Priory! Elle avait eu tellement honte de son vieux bonnet qu'elle avait demandé à Jane de lui prêter son chapeau. Il était de paille ordinaire mais en bon état, avec des rubans du même bleu que ses yeux. Tout en le posant sur sa tête, Lara l'avait trouvé un peu voyant sur ses cheveux roux mais il était exclu qu'elle mette le sien qui pouvait lâcher d'un instant à l'autre.

— Prends tout ce dont tu as besoin, avait dit Jane, mais j'ai bien peur que mes robes ne soient pas très élégantes.

— Je suppose que je serai dévorée de jalousie lorsque je verrai celles des invitées du marquis.

— Elles sont extraordinaires. Elles coûtent un prix fou et certaines femmes ne les mettent qu'une seule fois!

— Qu'est-ce qu'elles en font ensuite?

— Elles les donnent à leurs femmes de chambre qui se font de l'argent en les revendant.

— Quelle drôle d'idée!

— Oh non! C'est une pratique courante. J'ai souvent pensé que si

j'avais un peu d'argent, j'achèterais mes robes de cette manière. Hélas, tu le sais, je dois économiser chaque sou pour le cas où je me trouverais sans travail.

— Oui, bien sûr.

Elle espérait qu'elle pourrait emprunter quelques vêtements à Jane pour ne pas avoir à se montrer dans ses vieilles robes rétrécies et délavées.

— Puisque tu coucheras dans ma chambre, tu pourras choisir tout ce qui te plaît, avait dit Jane, et si tu veux, je peux te donner aussi la robe que j'ai sur moi.

Comme Lara ne la trouvait pas très jolie, elle refusa et décida de mettre une de celles qui avaient appartenu à sa mère. Elle ne se rendait pas compte qu'avec sa silhouette parfaite et sa taille si fine, elle donnait à la robe une élégance qui ne pouvait s'acheter dans aucun magasin.

Elle jeta une cape légère sur ses épaules. Dans l'attelage élégant du marquis, tiré par quatre magnifiques chevaux, elle ne put s'empêcher de sentir qu'elle faisait piètre figure à côté de Georgina. La petite fille était vêtue d'une robe de mousseline garnie de dentelle et son manteau de satin avait des poignets d'hermine. C'est ainsi que Lara avait imaginé d'habiller l'héroïne de son roman mais Georgina était vraiment trop jeune pour tenir ce rôle.

Elle nota la façon respectueuse avec laquelle on les traitait. Les valets les avaient accompagnées avec force courbettes jusqu'à la voiture où le cocher avait déposé sur leurs genoux une chaude couverture. Mlle Nesbit avait insisté pour qu'elle s'assît à côté de Georgina tandis qu'elle prenait place en face d'elles.

— Je suis sûre que Georgina préférerait que vous soyez près d'elle.

Lara savait qu'en disant cela elle ferait plaisir à la nourrice.

— C'est votre place, mademoiselle Wade, et je n'ai pas l'intention de vous la disputer.

— Soit, mais si vous voulez changer en cours de route, je vous la céderai volontiers.

Le respect flatteur qu'elle lui témoignait avait considérablement radouci Mlle Nesbit. Elle devina que les gouvernantes précédentes

avaient du vouloir s'affirmer et se souvint que sa propre nourrice s'était toujours montrée sur la défensive envers elles.

Si je parviens à rester à Keyston Priory, il faudra que j'agisse ainsi avec tout le monde, pensa Lara.

Elle s'efforça de distraire Georgina en lui racontant des histoires de son invention. Mlle Nesbit écoutait sans rien dire. Avant qu'elles n'atteignent les grilles monumentales qui protégeaient Keyston Priory, Georgina montra des signes de fatigue.

— Vous irez tout droit au lit, milady. Je ne veux pas que vous traîniez, sans quoi vous ne monterez pas à cheval demain.

— Si, dit Georgina en sortant de sa torpeur habituelle. Je sais que Snowball a du s'ennuyer de moi.

— Si vous vous reposez bien cette nuit, nous verrons, promit Mlle Nesbit.

Lara remarqua que, malgré son air boudeur, le regard de Georgina était plus vif. Cette conversation lui avait appris que l'enfant aimait monter, et elle se mit à espérer qu'elle pourrait l'accompagner.

Lorsque Rollo était jeune, elle l'avait monté chaque fois que son père n'en avait pas besoin pour ses déplacements. Maintenant il était vieux et il aurait été cruel de le monter trop longtemps ou de forcer son allure. Elle aurait pourtant aimé le faire au lieu d'aller à pied tous les jours au village,

— Dieu merci, nous sommes arrivés! S'exclama Mlle Nesbit.

Lara retint son souffle devant le spectacle. Elle avait eu tant de questions à poser à Jane qu'elle ne lui avait pas demandé de lui décrire Keyston Priory. A présent, au bout de la longue allée bordée de chênes, elle le voyait briller comme un joyau sous le soleil de cette fin d'après—midi. C'était l'endroit le plus beau qu'elle ait jamais vu.

C'était un ancien prieure de style élisabéthain, transformé en demeure seigneuriale après la dissolution des monastères. Bâti en forme d'E, en honneur de la reine, ses murs de brique rouge, surmontés d'un fouillis de toits à pignons avaient, avec le temps, pris une chaude nuance rose. Les grandes cheminées se profilaient contre le ciel et l'ensemble était d'une majesté souveraine.

Un large ruisseau, enjambé par un pont bâti à la même époque,

serpentaient devant le bâtiment. De vastes pelouses vertes, qui semblaient de velours, s'étendaient de part et d'autre, bordées de buissons qui bientôt seraient en fleurs. Des amandiers longeaient le ruisseau dont les berges étaient couvertes de boutons d'or.

— C'est ravissant, absolument ravissant! S'écria Lara sans se rendre compte qu'elle s'était exprimée à haute voix.

— Oui, ce n'est pas mal, fit Mlle Nesbit à contrecœur. Mais comme je l'ai dit déjà, rien n'est parfait sur cette terre.

Le ton sur lequel elle avait parlé ressemblait tant à celui qu'employait sa propre nourrice que Lara ne put s'empêcher d'éclater de rire. Puis, voyant que Mlle Nesbit la regardait d'un air sévère, elle se souvint que l'instant était crucial. Après avoir réussi jusque-là, il était encore possible qu'elle se fasse renvoyer honteusement par M. Simpson ou par le marquis s'ils jugeaient sa présence inutile.

Mon Dieu, faites que je puisse rester ici! pria-t-elle.

Elle se répéta encore ces mots avec ferveur en descendant de voiture et en franchissant le monumental portail de chêne surmonté des armoiries du marquis.

Chapitre 3 :

Lara regarda la pièce et la trouva confortable et luxueuse pour une salle d'études, encore qu'elle trouvât les meubles mal disposés. Elle avait toujours eu le goût de la décoration et elle sentit que si elle restait ici quelque temps, elle ne résisterait pas à l'envie de placer le divan et les tables d'une autre façon afin de rendre la pièce plus agréable. Cependant, comme pour le moment elle ne voulait irriter personne, elle garda le silence.

M. Simpson avait accepté ses explications sans beaucoup de commentaires.

— Je suis désolé d'apprendre que Mlle Cooper est malade et c'est très prévenant de sa part de vous avoir envoyée pour la remplacer.

— Nous sommes amies depuis longtemps et j'ai apporté une lettre de recommandation au cas où elle vous paraîtrait nécessaire.

Lara lui avait tendu la lettre qu'elle avait écrite et signée du nom de son père. Il y affirmait que Mlle Wade s'était montrée une excellente gouvernante pour sa fille et qu'il la recommandait chaleureusement

pour tout poste semblable. M. Simpson y avait jeté un coup d'œil distrait puis la lui avait rendue.

— J'espère que vous pourrez convaincre lady Georgina d'accorder un peu plus d'attention à ses leçons qu'elle ne l'a fait jusqu'ici. Toutes les gouvernantes ont dit la même chose: elle ne s'intéresse pas à son travail et refuse de s'appliquer.

— Tous les enfants passent par ce stade, avait répondu Lara en souriant, et j'ai l'impression que lady Georgina s'intéresse surtout à l'équitation.

— C'est vrai. D'ailleurs, son père était un cavalier de tout premier ordre comme l'est aussi son oncle.

— Vous avez beaucoup de chance d'avoir de bons chevaux, avait répondu Lara en espérant qu'il comprendrait l'allusion.

— On dirait, mademoiselle Wade, que vous aimeriez monter à cheval vous aussi, avait dit M. Simpson en souriant.

— Serait-ce possible? s'était exclamée Lara. Ce serait merveilleux. J'ai été privée de ce plaisir ces dernières années car lord Hurlington n'avait pas les moyens d'entretenir une importante écurie.

— Si, comme je crois le savoir, lord Hurlington est pasteur, cela n'a rien d'étonnant.

— Vous savez apparemment que les pasteurs sont bien mal payés...

— D'autant mieux que mon père en était un, avait répondu en riant M. Simpson.

— Vous imaginez donc à quel point je serais heureuse de pouvoir accompagner lady Georgina lors de ses promenades à cheval durant mon séjour ici.

— Je donnerai des ordres aux écuries et vous pourrez monter avec elle chaque fois qu'elle sortira avec son poney.

— Merci mille fois! J'ai vraiment l'impression de vivre un conte de fées.

Cette impression se confirma lorsqu'elle découvrit les appartements réservés à Georgina et à sa gouvernante. La chambre de la petite fille était magnifique et celle de Lara, bien qu'un peu moins grande,

semblait sortir tout droit de ses rêves. En fait, tout ici était différent de ce qu'elle avait connu jusque-la et dès son réveil, le lendemain matin, elle n'eut qu'une envie

— visiter la maison.

Georgina était encore fatiguée et, comme il ne faisait pas particulièrement beau, Mlle Nesbit refusa tout net de laisser l'enfant monter à cheval.

Lara découvrit que tous les matins, après avoir habillé Georgina et l'avoir conduite dans la salle d'études pour le petit déjeuner, la nourrice disparaissait dans ses appartements situés à l'étage au-dessus. Elle comprit pourquoi lord Magor pouvait ainsi venir importuner Jane sans que personne n'intervienne. La salle d'études était isolée à la fois des pièces d'apparat et des chambres des domestiques - ce qui illustrait une fois de plus la solitude des gouvernantes. Cependant, la n'était pas la préoccupation majeure de Lara. D'ailleurs, elle ne se souciait guère de lord Magor ou du marquis. Pour l'heure, elle voulait surtout connaître et comprendre Georgina.

La fillette, ayant appris qu'elle ne pourrait pas monter à cheval, avait boudé durant le petit déjeuner, et regardait à présent Lara comme si elle craignait d'avoir bientôt à subir une de ces leçons qu'elle détestait tant.

— Qu'aimeriez-vous faire? demanda Lara. Votre nourrice a interdit que vous montiez et je suis tout aussi déçue que vous, croyez-moi, car je me rejouissais de vous accompagner.

— Vous savez monter, mademoiselle Wade? demanda Georgina d'un air surpris. Mes autres gouvernantes n'ont jamais voulu. Elles n'aimaient que se promener en voiture.

— Nous monterons ensemble, dit Lara, et peut-être pourrons—nous faire la course. Je laisserai votre poney prendre un peu d'avance mais je suis certaine que Snowball, bien que je ne l'aie jamais vu, est très rapide.

— Très, très rapide, dit Georgina avec fierté. J'aimerais bien faire la course avec vous. Ce serait merveilleux.

— Parfait, nous monterons demain; et aujourd'hui, nous allons nous amuser, sans leçons au programme, Ou plutôt c'est vous qui allez me donner une leçon et m'apprendre à connaître la maison. A condition toutefois que votre oncle ne soit pas là et que nous ne risquions pas de

le rencontrer.

— Oncle Ulric est certainement parti se promener à cheval — il sort tous les matins.

— Et ses amis?

— Ils sont encore au lit.

— Nous pourrions déjà visiter les pièces inoccupées, dit Lara.

Déjà, plusieurs intrigues lui venaient à l'esprit, qui auraient pour décor Keyston Priory.

Tandis qu'elle descendait au rez-de—chaussée avec Georgina, elle accorda une pensée de gratitude à Jane qui lui permettait de faire cette passionnante enquête.

Elles évitèrent le vestibule ou elles auraient rencontré sans doute un bataillon de valets de pied, et Georgina l'entraîna par un autre escalier qui donnait dans une vaste galerie. Une haie de vieilles armures s'y dressait et, sur les murs, Lara découvrit les portraits des prieurs qui avaient dirigé le monastère avant sa fermeture sous le règne de Henri VIII. Elle aurait voulu s'arrêter devant chacun d'eux, mais Georgina l'entraînait d'un pas rapide.

— J'ai pensé que vous aimeriez voir d'abord l'orangerie. Elle est très jolie et il y a des oiseaux qu'oncle Ulric a rapportés de ses lointains voyages.

Dire que l'orangerie était jolie était en delà de la vérité. Elle avait été rajoutée au bâtiment principal un siècle après sa construction mais s'accordait parfaitement avec lui. C'est la profusion des orchidées qui s'y déployaient qui coupa le souffle à Lara. Elle n'en avait jamais vu et voici que tout à coup elle en découvrait des dizaines de variétés différentes, minuscules ou géantes, et de toutes couleurs.

Georgina l'entraînait maintenant vers le fond de l'orangerie où se trouvait une immense volière pleine de perruches presque aussi fascinantes que les orchidées.

— Je viens les nourrir quand je peux, dit Georgina, mais Mlle Cooper ne veut jamais m'accompagner tant elle craint de rencontrer oncle Ulric ou cet affreux lord Magor,

— Pourquoi affreux? demanda Lara tout en s'étonnant que l'enfant en sache autant.

— Il prétend que c'est moi qu'il vient voir dans la salle d'études mais il ne cesse de regarder Mlle Cooper, et je sais qu'elle a peur de lui.

Lara pensa que les enfants en savent souvent plus que les adultes ne le croient, mais se dit qu'il valait mieux changer de sujet de conversation.

— J'adore ces oiseaux et je, vous accompagnerai ici tant que vous voudrez.

Georgina lui sourit tout en dormant des graines aux perruches.

— Que voudriez-vous voir maintenant? L'armurerie ou la bibliothèque?

— Les deux! dit Lara, ce qui fit rire la petite fille.

Tandis qu'elles retraversaient l'orangerie, Lara raconta à Georgina l'histoire d'une perruche qui avait porté le message d'une petite fille demandant de l'aide après être tombée d'une falaise.

— C'était très intelligent, s'exclama Georgina.

— Bien sur, ajouta Lara, la petite fille lui avait appris à obéir depuis un certain temps.

Lorsque la perruche s'envolait au plafond, elle la sifflait et l'oiseau revenait se poser sur son épaule.

— Croyez—vous que nous pourrions en faire autant avec les perruches d'oncle Ulric?

— Nous pourrions essayer mais il serait peut-être sage d'en avoir une bien à vous, dans la salle d'études, comme ça, si elle refusait de nous obéir, il serait plus facile de la rattraper et la remettre en cage.

— Oh oui, il faudra essayer! s'écria Georgina.

— Je demanderai à M. Simpson si c'est possible, dit Lara.

Elle eut l'impression d'avoir enfin vaincu la léthargie de Georgina.

Elles se rendirent ensuite dans la bibliothèque et Lara s'efforça d'entretenir l'intérêt de la petite fille en suggérant qu'elles pourraient y

trouver des livres sur les oiseaux et la manière de les dresser. Le bibliothécaire, un vieil homme aux cheveux gris, se montra surpris de leur requête.

— Milady vient rarement me voir, mais à présent qu'elle me demande un livre précis, il faut que je le trouve.

— Je suis sûre que vous devez aussi avoir des livres sur les chevaux et les courses, dit Lara.

— Milord achète tous les livres sur ce sujet depuis des années, dit le vieil homme. Je peux vous montrer également de très belles gravures, à commencer par celles des chevaux arabes qui ont fait souche en Angleterre.

Lara contempla les rangées de livres qui tapissaient l'immense bibliothèque. Une loggia en faisait le tour, donnant accès aux rayons les plus élevés.

— Je n'aurais jamais cru qu'il pouvait y avoir autant de livres rassemblés en un même endroit. Je veux tous les lire.

— Dans ce cas, mademoiselle, dit le bibliothécaire en riant, il faudra que vous restiez ici au moins deux ou trois cents ans.

— Je suis tout à fait prête à le faire si cela me permet de tout lire! (A cet instant, Lara crut remarquer que Georgina commençait à s'ennuyer.) Donnez-nous, s'il vous plaît, vos plus belles gravures et aussi un livre racontant l'arrivée du premier étalon arabe en Angleterre.

J'aimerais le lire à Georgina.

Le bibliothécaire alla chercher les livres et les gravures et les tendit à Lara.

— Si vous revenez cet après-midi, milady, je promets de vous donner le livre sur les oiseaux. Je n'arrive pas à le trouver pour l'instant.

Georgina ne répondit rien mais, lorsqu'elles eurent quitté la bibliothèque, elle se tourna vers Lara.

— Je ne veux pas de livre sur les oiseaux. Je veux un oiseau pour moi toute seule.

— J'en parlerai à M. Simpson dès que je le verrai. Maintenant,

montrez-moi encore d'autres pièces de cette merveilleuse maison.

Elles suivirent un long couloir puis Georgina ouvrit une porte et elles se trouvèrent dans le grand vestibule. Lara savait que c'était l'endroit où les moines accueillaient ceux qui venaient implorer secours — tant matériel que spirituel. Elle admira le haut plafond aux poutres apparentes, les fenêtres à vitraux, la magnifique cheminée sculptée, et eut conscience de contempler un lieu historique. Elle évoqua le passé et se vit en servante respectueuse et dévouée de la reine Elizabeth, vêtue d'une longue robe à fraise. Elle se tourna vers Georgina.

— Pouvez-vous imaginer ce qui se passait ici lorsque les moines y vivaient et que leur noble prieur leur enseignait à venir en aide à tous ceux qui frappaient à la porte?

— Ils le faisaient vraiment?

— Jamais un mendiant n'était chassé, et lorsque les hivers étaient rudes, venaient aussi les oiseaux, les daims, les lièvres et les lapins qui avaient faim. Ils avaient toute confiance dans les moines qui étaient de saints hommes et ne leur faisaient pas de mal.

— Pourquoi ne viennent-ils plus maintenant? demanda Georgina.

— Parce que ce n'est plus une sainte maison et que les animaux sentent d'instinct ces choses-là.

Lara parlait à voix basse, comme en un rêve: elle croyait voir les moines, tel saint François, environnés d'oiseaux et d'animaux. Elle sursauta soudain en entendant une voix derrière elle.

— Chercheriez-vous à dénigrer les habitants actuels du prieuré?

Elle se retourna et vit un homme avancer vers elle. Elle reconnut immédiatement le marquis.

Non pas seulement parce qu'il était fort élégant en culotte de cheval blanche et bottes noires brillantes, mais parce qu'il était grand, qu'il avait un air autoritaire et, ce que Jane lui avait caché, qu'il était très séduisant. Sa voix était moqueuse et les deux plis aux coins de sa bouche lui donnaient une expression cynique. Lara comprit pourquoi il pouvait paraître redoutable.

— Oh, c'est vous, oncle Ulric! s'exclama Georgina. Je croyais que vous étiez sorti à cheval.

— Il pleut à torrents et je suis rentré, répondit le marquis. Bonjour, Georgina. imagine que j'interromps une de vos leçons, mais qui donc est votre professeur?

Il regardait Lara tout en parlant et celle-ci eut honte de sa vieille robe démodée et de ses cheveux qui, au lieu d'être strictement tirés en arrière, tombaient en boucles désordonnées sur son front.

Elle fit la révérence avant d'adresser la parole au marquis.

— Je m'appelle Wade, milord, et je remplace Mlle Cooper qui est malade, jusqu'à sa guérison.

— Pourquoi n'ai-je pas été mis au courant? demanda le marquis d'une voix dure, et Lara comprit qu'il tolérât mal de ne pas être informé de tout.

— J'ai vu M. Simpson hier en arrivant et il a jugé que Georgina devait poursuivre ses leçons, que ce serait une erreur de les interrompre.

Lara eut l'impression que le marquis avait froncé les sourcils : allait-il la renvoyer alors qu'elle avait le sentiment d'être admise à Keyston Priory? Ne pouvant supporter l'idée de quitter ces lieux avant d'avoir vu tout ce qu'elle désirait, elle reprit la parole avec impulsivité.

— Oh, je vous en prie, milord! laissez—moi rester auprès de lady Georgina. Non seulement je suis heureuse de lui donner des leçons mais je suis absolument fascinée par cette merveilleuse demeure.

— D'après ce que j'ai entendu, vous l'êtes moins par son actuel propriétaire, dit le marquis d'un air un peu surpris.

— Je ne me permettrais pas la moindre critique, milord. J'essayais simplement de décrire à Georgina ce qu'était le prieuré lorsqu'il était habité par des hommes qui consacraient toute leur existence au service de Dieu.

— Et vous pensez que se consacrer à la prière vaut mieux que de vivre avec son temps et d'y jouer son rôle?

Lara ne pouvait pas résister au plaisir d'une discussion et elle répondit, les yeux brillants:

— Je pense, milord, que chacun doit suivre sa vocation. Tout en admirant ceux qui se consacrent au service de Dieu, j'avoue que pour ma part je préfère une vie plus active, limitée, hélas! par mes faibles

capacités.

Le marquis rit de bon cœur, à la surprise de Lara.

— Vous êtes très éloquente, mademoiselle Wade, et je suis certain que Georgina tirera profit de votre sagesse.

Il avait parlé d'une voix assez froide si bien qu'il était difficile de savoir si c'était la un compliment.

— Mlle Wade va monter à cheval avec moi, oncle Ulric, dit soudain Georgina, et nous allons faire la course ensemble. Nous avons pris des livres sur les chevaux dans la bibliothèque.

Le marquis ne put cacher son étonnement.

— Voici sans aucun doute quelque chose de nouveau. Seriez-vous une bonne cavalière, mademoiselle Wade?

— Je l'espère, milord. Je monte à cheval depuis toujours, encore que l'on puisse difficilement comparer les chevaux que j'ai montés jusqu'ici avec ceux qui se trouvent sans doute dans vos écuries.

— Je ne pense pas que vous serez déçue, dit le marquis. Et vous pensez que l'équitation peut éveiller et ouvrir l'esprit de Georgina?

— J'en suis persuadée, répondit Lara, et en même temps cela me procurera des joies qu'il m'est difficile d'exprimer.

— Lorsque vous voudrez faire la course, il vaudra mieux que vous emmeniez Mlle Wade au champ de courses, Georgina, dit le marquis en souriant. N'oubliez pas que les terriers de lapins rendent le parc très dangereux.

— Je n'y manquerai pas, mon oncle.

— J'espère que vous ferez des progrès.

Le marquis leur tourna brusquement le dos et quitta le vestibule sans ajouter un mot, les laissant un peu déconcertées.

— Vous n'avez pas eu peur d'oncle Ulric et moi non plus, dit Georgina. Je l'ai trouvé plus gentil que d'habitude.

— C'est toujours une erreur de se laisser impressionner, remarqua Lara.

Tout en disant cela, elle avait le sentiment d'avoir été enveloppée par un cyclone qui, au dernier moment, l'avait épargnée. Elle était folle de joie. Le marquis ne l'avait pas renvoyée et elle allait pouvoir monter les plus beaux chevaux du pays. Comme il se faisait tard, elle reconduisit Georgina à la salle d'études pour éviter de rencontrer les invités de la maison et elles rangèrent les livres pris à la bibliothèque. Après le délicieux déjeuner qui leur fut servi par deux valets, la nourrice fit irruption dans la salle d'études pour emmener Georgina.

— Nous avons fait un tas de choses ce matin, Nanny, dit la petite fille.

— Alors plus vite vous vous reposerez et mieux cela vaudra.

Lara comprit que la nourrice était jalouse parce que l'enfant s'était amusée. Elle intervint adroitement ;

— Dites-moi combien de temps dure sa sieste, car je ne voudrais rien changer à vos habitudes. J'en profiterai pour aller faire un tour dans le parc.

Étant donné que Lara lui demandait conseil, le visage de la nourrice s'éclaira.

— Elle doit dormir une heure. Vous pouvez vous promener à votre gré mais évitez la pelouse devant la maison ou l'on pourrait vous voir.

— Je vous remercie. Vous êtes sûre que je ne peux pas vous aider?

— Non, non, répondit Mlle Nesbit, mais il était visible qu'elle était satisfaite de la proposition.

Lara alla prendre le chapeau de Jane dans sa chambre puis se ravisa. Personne ne la verrait.

A moins qu'il y eut beaucoup de soleil, elle allait nu-tête à Little Fladbury, Elle savait cependant que les jeunes femmes élégantes ne sortaient jamais sans bonnet même pour se promener seules dans leur jardin et qu'elles mettaient aussi des gants.

Mais je ne suis pas une lady, pensa-t-elle en souriant. Je ne suis qu'une gouvernante et personne ne s'en soucie.

Elle se regarda dans la glace et vit que ses boucles s'étaient répandues en désordre, bien qu'elle se fit brossé les cheveux avant le déjeuner. Elle se peigna soigneusement.

Mon Dieu, comme il est difficile d'avoir l'air d'une gouvernante comme les autres, bien stricte et correcte, alors que je trouve tout ce qui m'arrive exaltant et que j'ai envie de sauter de joie et de m'envoler dans les airs!

Mlle Nesbit lui avait indiqué la porte qui donnait sur le jardin et le parc. Lara se retrouva bientôt sous les augustes chênes qui avaient sans doute été plantés par les moines. Sous leurs branches majestueuses poussaient des primevères — les premières fleurs du printemps. C'était si joli qu'une fois encore, Lara se laissa emporter par ses rêves. Cette fois, elle imagina des lutins caches dans les arbres et jouant des tours aux petits animaux de la forêt.

Elle gravit une colline et, en arrivant au sommet, aperçut le prieure à ses pieds, avec son ruisseau capricieux, ses impeccables pelouses et les profondeurs de son parc. Les feuilles et l'herbe étaient encore humides de l'averse, et le soleil qui venait de faire son apparition se reflétait dans chaque goutte d'eau, formant une myriade de petits arcs-en-ciel.

C'est ravissant. Comment pourrait-on ne pas être heureux ici? pensa Lara.

Puis elle se souvint des plis cyniques qui marquaient la bouche du marquis et du ton grinçant de sa voix. Il n'était pas heureux et semblait contempler la vie d'un regard désabusé.

Il a certainement un caractère difficile, pensa Lara, et je comprends que Jane en ait eu peur.

Elle-même n'avait aucune raison de s'effrayer car lorsque Jane reviendrait, elle partirait et ne reverrait jamais ni le marquis ni le prieure. En revanche, il était un modèle parfait pour un personnage de roman quoiqu'elle n'arrivât pas à décider s'il tiendrait le rôle du héros ou du vilain. Elle avait prévu que son héroïne, la petite gouvernante pauvre qui bien sur était Jane, épouserait un duc. Il pourrait être invité dans la maison ou elle enseignait, la rencontrer au hasard d'un couloir et avoir le coup de foudre. Puis il la sauverait du vilain dont le modèle était, jusqu'à nouvel ordre, lord Magor.

Il faut que je m'arrange pour le voir afin de pouvoir le décrire avec précision, se dit—elle.

Elle découvrit un sentier qui serpentait parmi les arbres et menait, semblait-il, à la maison.

Elle pensa qu'il était temps de rentrer car elle voulait être de retour à

la salle d'études avant que Georgina n'ait fini sa sieste. Au bout d'un certain temps, les arbres firent place à des bosquets de lilas et de seringas dont les boutons étaient sur le point d'éclore.

Soudain, elle entendit des voix, l'une féminine et plutôt musicale, l'autre masculine. Elle ne comprenait pas les mots échangés et s'avança avec précaution, désirant éviter de rencontrer les hôtes du prieure. Au détour du sentier, elle se trouva soudain à l'arrière d'une sorte de pavillon d'été. C'est de là que venaient les voix.

— Vous êtes très belle, Louise, disait l'homme d'une voix grave.

— Merci, Freddy. Vous avez toujours le mot qu'il faut mais je me sens bien mélancolique.

— Je présume que vous vous faites du souci à cause d'Ulric.

— Bien sur! J'étais si sûre de le garder mais il m'échappe et j'aurai bientôt rejoint le cortège innombrable des femmes qui appartiennent à son passé.

La voix de la femme était pathétique et il s'écoula quelques instants avant que l'homme ne réponde.

— Que pourrais-je vous conseiller? Je connais Ulric depuis des années et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il est imprévisible.

— Je l'aime, Freddy. Je l'aime follement et j'étais si sûre qu'il ne se laisserait pas de moi comme il s'est lassé d'Alice, de Gladys et bien sur de Charlotte!

— Vous êtes si belle, Louise, que je n'imagine pas qu'un homme puisse se lasser de vous. En fait, je pense que vous vous inquiétez à tort en ce qui concerne Ulric.

— J'aimerais vous croire et me dire que je représente autant pour lui qu'il y ai six mois mais je suis persuadée que c'est la dernière fois qu'il m'invite à Keyston Priory.

— Mais non, voyons!

Lara comprit soudain qu'elle commettait une indiscretion mais sa curiosité était à son comble: elle aurait tant aimé savoir qui étaient cette Louise et son confident. Elle savait pourtant que sa mère aurait désapprouvé qu'elle écoute ainsi des confidences qui ne lui étaient pas destinées. Elle s'éloigna donc doucement, évitant de marcher sur des

brindilles sèches pour ne pas révéler sa présence et retrouva finalement le chemin de la maison. En montant l'escalier qui conduisait à la salle d'études, elle se dit que la journée était fertile en événements imprévus. Elle pourrait retranscrire mot pour mot la conversation qu'elle venait de surprendre. Ce dialogue serait parfait dans son roman.

Lorsqu'elle arriva à la salle d'études, Georgina l'attendait déjà.

— Ou étiez-vous? demanda-t-elle. Je vous attendais.

— Je suis désolée, dit Lara. Je suis allée me promener dans les bois et le temps a passé plus vite que je ne pensais.

— Je déteste marcher, dit Georgina. Mlle Cooper; m'obligeait à me promener alors que j'aurais voulu monter à cheval.

— Je ne vous autoriserai pas à monter aujourd'hui, dit la nourrice, alors inutile de pleurnicher. Mais un peu d'air frais vous ferait du bien.

— J'ai une idée, dit Lara. Mlle Nesbit a raison, il ne faut pas monter alors que vous êtes encore fatiguée, mais je suis sûre que vous aimeriez me présenter Snowball et nous pourrions faire le tour des écuries. Vous n'y verriez pas d'inconvénient, n'est—ce pas, Mlle Nesbit?

— Non, dit la nourrice, mais ne vous attardez pas trop.

— Je vous le promets, dit Lara. Je vais juste aller chercher mon bonnet.

Elle se rendit dans sa chambre, nota rapidement la conversation qu'elle avait surprise afin de ne pas l'oublier puis enfila ses gants et mit son bonnet. Elle partit enfin avec Georgina vers les écuries.

— J'ai dormi aujourd'hui et cela ne m'aurait pas fatiguée de monter cet après-midi.

— Vous monterez demain matin, dit Lara, et je voudrais que vous me disiez quel cheval je devrai prendre.

Ceci réveilla l'intérêt de Georgina qui oublia qu'elle n'avait pas le droit de monter.

Les écuries étaient magnifiques comme s'y attendait Lara et les chevaux plus magnifiques encore. Elle passait d'une stalle à l'autre ne

sachant plus quel adjectif trouver pour exprimer son admiration.

Le chef palefrenier était ravi d'un tel enthousiasme et heureux de la voir apprécier ce qu'il lui montrait.

— Quelle merveille de posséder des chevaux pareils ! dit Lara avec admiration.

— Milord est un fin connaisseur, dit l'homme. Je vais vous montrer l'étalon qu'il a acheté le mois dernier aux ventes de Tattersall. C'est un des plus beaux pur-sang que nous ayons jamais eus.

L'étalon était beaucoup plus puissant et haut sur jambes que celui qu'elle chevauchait dans ses rêves d'enfance.

— Croyez-vous, demanda-t-elle d'une voix hésitante, que je pourrais le monter?

— Il faudrait que je demande l'autorisation à milord, mais j'en doute.

— Bien sur. Il serait naturel qu'il ne me confie pas sa plus récente et précieuse acquisition.

— La plupart des jeunes femmes qui viennent ici en visite ne montent pas ou quand elles le font, elles redoutent les chevaux qui tirent ou qui sont trop vifs.

— C'est précisément ce que j'aime, dit Lara, et ce que j'ai toujours souhaité. Alors choisissez—moi un cheval fougueux pour demain matin.

En riant, le palefrenier-chef lui désigna Glorious qui, bien que moins impressionnant que Black Knight, l'étalon, n'en était pas moins un cheval magnifique.

Après avoir admiré Snowball, Lara retourna avec Georgina à la maison.

— Je me demande si vous vous rendez compte à quel point vous avez de la chance ! J'ai longtemps monté un âne lorsque j'étais petite, puis le cheval de ma mère que nous n'avons pas pu remplacer lorsqu'il est mort.

— Vous étiez très pauvre ? demanda Georgina.

— Oui, très.

— Cela n'est pas juste, dit l'enfant après quelques instants de réflexion. Oncle Ulric a je ne sais combien de chevaux, alors que vous qui les aimez tant, vous n'en avez même pas un.

— J'aimerais beaucoup en posséder un mais, en revanche, j'ai quelque chose qui manque à votre oncle.

— Quoi donc? demanda Georgina, intriguée.

— Je crois que l'on pourrait appeler cela de l'imagination. Lorsque je n'ai pas les moyens de m'offrir une chose — cet étalon, par exemple —, j' imagine qu'il m'appartient et personne ne peut me l'enlever.

— C'est merveilleux ! s'écria Georgina en battant des mains. Nous pourrions imaginer tout ce que Nanny et oncle Ulric me refusent.

— Qu'aimeriez—vous avoir? demanda Lara.

— Tout d'abord, un orchestre à moi toute seule. Chaque fois que des musiciens viennent pour les réceptions, Nanny me met au lit et je ne peux pas les écouter.

— Alors, vous aimez la musique?

— Parfois, des airs me trottent dans la tête.

— Mais j'y pense, vous n'avez pas de piano dans la salle d'études. C'est un peu étrange .

— Il y en avait un autrefois, dit Georgina, mais Nanny prétendait que le bruit lui donnait la migraine et la gouvernante que j'avais à cette époque ne me faisait jouer que des gammes, ce qui m'ennuyait terriblement.

Il y avait la même intonation d'enthousiasme dans la voix de Georgina lorsqu'elle parlait de musique que lorsqu'elle vantait les qualités de son poney.

— Il doit y avoir un piano quelque part dans la maison, je suppose, dit Lara.

— Oui, dans la salle de musique, mais Mlle Cooper ne voulait jamais y aller.

Lara se souvint que Jane, si cultivée qu'elle fut, n'avait aucun goût pour la musique et ne savait pas jouer trois notes.

Il était temps de rentrer. Lorsqu'elles eurent passé le seuil de la maison, Lara se tourna vers la petite fille.

— Voulez—vous me montrer la salle de musique? Il ne s'y trouve sans doute personne à cette heure de la journée. ?

— Vous aimeriez la voir? demanda Georgina.

— Beaucoup, vraiment.

Elles suivirent un long couloir qui conduisait vers l'aile ouest de la demeure et atteignirent enfin la salle de musique. C'était une pièce ovale, de proportions harmonieuses. Au centre, un magnifique piano à queue trônait sur une estrade. Lara retint sa respiration. Elle se souvenait du vieux piano droit du presbytère qui ne cessait de se désaccorder et dont les touches étaient tristement jaunies par l'âge.

Elle s'avança vers le piano à queue, souleva le couvercle et s'assit sur le tabouret.

— Allez-vous jouer quelque chose? demanda Georgina avec un sourire ravi.

— Écoutez ceci, puis vous me direz quelle sorte de musique vous aimez.

Lara joua le premier mouvement d'une sonate de Chopin puis enchaîna sur une valse de Strauss. Georgina l'écoutait intensément, plongée dans une sorte d'extase.

Cette enfant est musicienne, pensa Lara, toute heureuse de sa découverte.

Là résidait sans doute l'explication de l'indifférence que Georgina manifestait à l'égard du monde qui l'entourait et de son manque d'intérêt pour ses leçons. Elle savait que plusieurs grands musiciens s'étaient montrés mélancoliques et capricieux dans leur enfance, comme détachés de la réalité. La musique, à laquelle tout leur être aspirait, leur manquait. Elle s'arrêta de jouer et se leva.

— Essayez à votre tour, Georgina.

— Mais je ne sais rien! dit la petite fille d'un air surpris. Jouez encore.

— Non. Je veux que vous me montriez ce que vous savez faire.

— Je n'ai appris qu'à faire des gammes.

— Peu importe! Rappelez-vous ce que je viens de jouer et essayez d'en retrouver l'air avec un doigt.

Pendant quelques instants, Georgina resta figée devant le piano. Puis, comme si ses doigts étaient irrésistiblement attirés par les touches, elle se mit à jouer, retrouvant note à note la mélodie.

— J'y arrive, dit-elle en levant vers Lara un visage tout souriant.

— Bien sur que vous y arrivez! Et à compter d'aujourd'hui, vous aurez chaque jour une leçon de musique, aussi longtemps que je resterai ici.

— Une vraie leçon comme aujourd'hui? Demanda Georgina, incrédule.

— Oui. Et je vous promets que dans quelques semaines vous jouerez aussi bien sinon mieux que moi.

Georgina poussa un petit cri de joie.

— Apprenez-moi, apprenez-moi vite. Je veux jouer comme vous et ce sera aussi merveilleux que de monter à cheval.

Elles restèrent près d'une heure dans la salle de musique à esquisser des mélodies, à frapper des accords, puis Lara se souvint que Mlle Nesbit devait les attendre pour le thé.

— Il faut que nous retournions à la salle d'études maintenant, dit-elle. Nous garderons vos leçons secrètes jusqu'à ce que vous puissiez surprendre tout le monde en jouant un morceau à la perfection.

— Je n'en parlerai à personne, promit Georgina, pas même à Nanny. Elle n'aime pas la musique.

— Ce sera notre secret.

Georgina caressa une dernière fois les touches comme si elle leur disait bonsoir puis Lara rabattit le couvercle et elles quittèrent la salle de musique. Elles étaient presque arrivées au pied de l'escalier qui montait à la salle d'études lorsque Lara aperçut un homme qui venait vers elles.

C'était, de toute évidence, un des invités et le premier mouvement de Lara fut de faire demi-tour pour l'éviter. Puis elle se reprit car ce manque de sang—froid n'aurait pas été un bon exemple pour la petite fille. L'homme était d'une stature massive et Lara le trouva plutôt séduisant avec ses yeux sombres et ses tempes grisonnantes. Tandis

qu'elle l'observait, elle sentit la main de Georgina agripper la sienne et eut l'immédiate intuition qu'elle se trouvait en présence de lord Magor. Il s'avança vers elles et tendit la main à Georgina.

— Bonjour, ma petite lady. Comment allez-vous cet après-midi?

— Bien, merci, répondit Georgina sans toutefois prendre la main qu'il lui tendait et en se blottissant contre Lara.

— Et qui veille sur vous aujourd'hui? Ou est donc Mlle Cooper?

Devinant que l'enfant ne désirait pas répondre, Lara fit une révérence.

— Je suis Mlle Wade, milord, et je remplace Mlle Cooper qui est souffrante.

— Souffrante? J'en suis désolé, dit lord Magor sans le paraître le moins du monde.

En revanche, il détaillait Lara comme il l'aurait fait d'une pouliche et elle en ressentit une vive irritation. Il y avait aussi au fond de son regard une expression qui n'aurait pas manqué d'effrayer la pauvre Jane.

— Veuillez nous excuser, milord, nous sommes en retard pour le thé.

— Vous paraissez bien sévère, mademoiselle Wade, dit lord Magor. J'espère que vous ne l'êtes pas trop avec cette chère petite Georgina.

— Je pense qu'elle est satisfaite des leçons que je lui donne, milord. Bon après-midi.

Lara partit sans lui laisser le temps de répondre et sentit que Georgina était soulagée. Elle ne se retourna pas mais devina qu'il les suivait du regard jusqu'à ce qu'elles aient disparu.

— Je déteste lord Magor, dit Georgina lorsqu'elles se firent assez éloignées pour qu'il ne puisse plus l'entendre.

— Eh bien, nous essaierons de l'éviter.

Lara comprenait parfaitement pourquoi Jane se sentait sans défense face à un homme tel que lui.

Que c'était méprisable de sa part de s'attaquer ainsi à une gouvernante qui risquait de perdre son emploi si elle se plaignait de son attitude!

Lara aurait voulu trouver l'occasion de l'humilier mais il était peu probable qu'il s'intéresse à elle. Pourtant, malgré son inexpérience, elle savait que la manière dont il l'avait dévisagée n'était pas innocente et elle en éprouvait un certain malaise.

Lorsque le valet desservit la table ce soir-la, elle ferma à clé la porte de la salle d'études.

Elle se demanda pourquoi Jane, qui s'enfermait dans sa chambre, n'en avait pas fait autant ici. Il est vrai que cette chère Jane n'avait aucun sens pratique. Lara, en revanche, ne voulait prendre aucun risque jusqu'au moment où elle déciderait d'affronter lord Magor.

Chapitre 4 :

A cheval sur Glorious, tandis qu'à ses côtés Georgina montait Snowball, Lara pensa qu'elle n'avait jamais été aussi heureuse. C'était merveilleux de monter un cheval aussi beau et elle ne se lassait pas d'admirer ce qui s'offrait à ses yeux: sur sa droite, le noble prieuré et, sur sa gauche, les grands chênes à l'abri desquels cheminait paisiblement un troupeau de daims.

La veille, elle s'était couchée en remerciant Dieu du bonheur inattendu qu'il lui avait accordé. Elle avait aussi ressenti quelque satisfaction de s'être trouvée face à lord Magor sans ressentir la moindre peur. Pour l'instant, mieux valait le chasser de ses pensées et profiter du moment présent. Après avoir traversé le parc et un petit bois touffu, Lara et Georgina arrivèrent au champ de courses.

Lorsque le marquis en avait parlé, Lara avait cru qu'il s'agissait d'un vaste champ plat, avec peut-être quelques obstacles disposés ça et là. Elle ne s'attendait pas à découvrir une véritable piste ovale, entourée de lisses. Il n'y avait pas d'obstacles sur la piste mais elle vit qu'ils étaient rangés soigneusement contre la clôture, prêts à être utilisés.

— Quelle splendide piste de galop! s'exclama-t-elle.

— Lorsque je viens ici avec un valet d'écurie, dit Georgina, il ne me permet de galoper qu'au bout d'une longe.

— Je vous ai observée et je suis persuadée que vous êtes parfaitement capable de vous débrouiller seule.

— Bien sur. Et si nous faisons la course, il faut que je sois libre.

— Oui, mais je vais vous laisser une petite avance car Glorious est sûrement beaucoup plus rapide que Snowball.

A peine avait-elle fini de parler que Lara vit déboucher un cavalier du petit bois. Elle reconnut le marquis.

— Voilà oncle Ulric, s'exclama Georgina sans grand enthousiasme.

Lara s'abstint de répondre et attendit que le marquis les eut rejointes. Il arrêta Black Knight à leur hauteur. .

— Bonjour, Georgina. Bonjour, mademoiselle Wade. Que dites-vous de mon champ de courses?

— Il est magnifique. Georgina et moi allions précisément piquer un petit galop.

Elle avait parlé avec une pointe de défi dans la voix car elle craignait un peu qu'il ne les en empêche.

— C'est une bonne idée et puisque vous montez Glorious, je vais peut-être comparer sa foulée avec celle de Black Knight.

— Vous allez faire la course avec nous, oncle Ulric? demanda Georgina avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

— Pourquoi pas? demanda le marquis. Mais il faut que Snowball ait une chance de gagner et je suggère que vous preniez le départ la-bas au poteau, dans le tournant.

Il fit un geste de la main et Lara vit le poteau se trouvant à mi-parcours.

— J'y vais, oncle Ulric, mais comment saurai-je quand il faut partir?

— Je compterai jusqu'à trois, assez fort pour que vous m'entendiez.

Georgina sourit à Lara d'un air enchanté puis éperonna Snowball. Elle était ravissante ainsi, toute vêtue de rose, sur son poney blanc. Lara pensa qu'elle devait faire piètre figure à côté d'elle. Elle portait une tenue d'amazone qui avait appartenu à sa mère. Elle était bien coupée mais lady Hurlington l'avait tant portée qu'on voyait maintenant la trame aux coutures. La blouse de mousseline blanche que Lara avait mise sous sa jaquette était d'une fraîcheur impeccable mais elle ne pouvait sûrement rivaliser avec les corsages raffinés des cavalières qui d'habitude accompagnaient le marquis. De plus, elle ne portait pas de

chapeau. Comme elles étaient sorties très tôt, Lara avait pensé qu'elles ne rencontreraient personne et s'était fait simplement un chignon. Mais déjà des boucles rebelles s'en échappaient et elle se demanda si le marquis n'était pas choqué de tant de désinvolture de la part d'une gouvernante.

Il sembla deviner ses pensées.

— Votre tenue n'est sans doute pas très orthodoxe, dit-il assez sèchement, mais on voit que vous savez vous tenir à cheval, mademoiselle Wade.

— Je serais très déçue si vous me jugiez indigne de monter vos magnifiques chevaux, milord.

— C'est peu probable mais nous le saurons lorsque cette course sera finie, dit le marquis.

Lara eut l'impression qu'il la provoquait délibérément afin de la rendre nerveuse et de s'assurer ainsi une victoire facile. Puis elle réfléchit qu'il était peu probable qu'il accorde la moindre attention à ses sentiments et la considère autrement que comme la gouvernante de sa nièce. Georgina venait d'ailleurs d'arriver au poteau que lui avait indiqué son oncle.

Ils échangèrent un signe de la main.

— J'imagine que je devrais vous concéder quelques longueurs, mademoiselle Wade, étant donné que Black Knight est sans aucun doute plus rapide que Glorious.

— Je m'attends à ce que vous soyez beau joueur, milord, pour tout ce qui concerne le sport.

Elle eut l'impression de lui avoir lancé une pointe un peu trop hardie; elle fit avancer Glorious, tout en ajoutant:

— Arrêtez-moi, milord, quand vous me jugerez à la bonne distance.

— Je crois que cela suffit, dit-il avant qu'elle n'ait eu le temps d'aller bien loin. Vous êtes prête?

Il regarda en direction de Georgina et compta jusqu'à trois.

— Go!

Lara vit que Georgina était partie peu avant le signal et eut elle-même du mal à contenir son cheval jusqu'à la fin du décompte. Ce n'était certainement pas la première fois que Glorious faisait la course et il bondit en avant, accélérant au premier bruit des sabots de Black Knight.

La piste était aussi longue que celle d'un champ de courses normal et Lara retint d'abord fermement son cheval. Elle se rendait compte que le marquis gagnait du terrain sur elle mais il fallait ménager les forces de Glorious, si elle voulait avoir une chance de gagner. Et cela, elle sentait qu'il le fallait absolument. Le marquis était par trop méprisant et autoritaire à l'égard de tous: elle lui montrerait qu'il avait affaire à forte partie avec elle. Il avait été habile d'éloigner Snowball: il pourrait gagner sans gêner les deux autres chevaux. Georgina passa, en effet, le poteau d'arrivée quelques secondes avant que le marquis et Lara l'atteignent cote à cote. Pendant une fraction de seconde, Lara crut qu'elle l'emportait. Mais, à l'ultime instant, le marquis, en cavalier consommé, fit faire à Black Knight un suprême effort et la battit d'une courte tête.

Il leur fallut quelque temps avant de calmer les chevaux et de revenir vers Georgina qui criait d'excitation.

— J'ai gagné! J'ai gagné! Vous avez vu, mademoiselle Wade?

— Oui. Vous avez très bien monté, dit Lara qui avait du mal à retrouver son souffle.

— Oncle Ulric est deuxième!

— Et moi dernière, dit Lara avec un sourire. Mais Glorious a vraiment fait de son mieux.

Elle se pencha pour caresser le cheval sur l'encolure.

— Et vous aussi, mademoiselle Wade, dit le marquis. Vous êtes, en ce domaine, un excellent professeur pour Georgina.

— Merci, milord. C'est un compliment que j'apprécie.

— Ce n'était qu'une simple constatation, mademoiselle Wade.

Il avait repris le ton froid qui lui était habituel et Lara crut remarquer que son regard s'attardait sur ses cheveux décoiffés et sa pauvre tenue élimée.

Elle releva la tête d'un air de défi.

— Merci, milord, pour cette expérience inoubliable. (Sur ce, elle tourna bride et s'avança vers Georgina.) Je crois qu'il est temps que nous rentrions, maintenant, sinon Mlle Nesbit va penser que vous vous fatiguez trop pour votre première sortie.

— Oh! je ne suis pas fatiguée et Nanny s'inquiète toujours pour rien, dit la petite fille.

— Vous devez néanmoins lui obéir. Remerciez votre oncle pour la course et ensuite vous nous choisirez un chemin différent pour rentrer aux écuries. J'aimerais beaucoup passer par le bois.

Georgina se tourna docilement vers le marquis.

— Merci, oncle Ulric.

— Nous recommencerons un autre jour, dit le marquis.

— Demain? demanda Georgina, les yeux brillants.

— Je pars pour Londres cet après-midi mais je serai de retour vendredi prochain. Nous verrons cela quand je reviendrai.

— Nous pourrions faire deux fois le tour du champ de courses.

— C'est Mlle Wade qui en décidera.

Il regarda Lara puis toucha le bord de son chapeau et s'éloigna.

Lara ne put s'empêcher d'admirer l'élégance avec laquelle il montait le grand étalon noir. Le valet d'écurie avait eu raison de dire que c'était un cavalier exceptionnel et elle pensa, non sans dépit, que, quoi qu'elle fasse, elle ne pourrait jamais le battre à la course.

— Oncle Ulric était bien plus gentil que d'habitude, dit Georgina, et il n'a pas semblé remarquer que je montais sans longe.

— Désormais, vous n'en aurez plus besoin.

— Il faut que vous le disiez aux palefreniers. Sans quoi, quand vous serez partie, ils m'en empêcheront de nouveau.

— Je le dirai au chef palefrenier, promit Lara.

Elle pensa à part elle qu'il vaudrait mieux qu'elle demande au marquis

de bien vouloir donner lui-même cet ordre, pour éviter tout malentendu. Elle se demanda s'il s'intéressait à sa nièce et chercha à le découvrir en interrogeant Georgina, tandis qu'elles traversaient le bois.

— Je pense que votre oncle a été très fier de vous voir monter aussi bien, dit-elle. (La petite fille ne répondit rien.) Vous ne croyez pas? insista-t-elle.

— Oncle Ulric ne s'intéresse pas à moi, dit Georgina, si ce n'est qu'il est très content que je ne sois pas un garçon.

— Que voulez-vous dire?

— Si j'étais un garçon, c'est moi qui aurais hérité du titre, à la mort de papa. Papa était très fâché que je ne sois pas un garçon. En réalité, personne ne veut vraiment de moi.

Lara s'étonna du ton de Georgina: elle ne cherchait pas à susciter la sympathie ou la pitié, elle constatait simplement un état de fait.

— Je suis sûre que vous vous trompez, dit—elle,

— Non. Si j'avais été un garçon, on m'aurait appelée George comme tous les aînés de la famille. D'ailleurs, j'ai entendu les domestiques dire que maman priait sans cesse pour avoir un fils et que lorsqu'on lui a dit qu'elle avait une fille, elle s'est mise à pleurer.

Les serviteurs parlaient toujours trop, et imprudemment, devant les enfants, pensa Lara.

Elle comprenait le mal que cela avait pu faire à Georgina, sans compter sa soif insatisfaite de musique. Voilà pourquoi elle se montrait si indifférente à tout ce qui l'entourait.

— Eh bien, je trouve que vous avez de la chance, dit Lara à voix haute. Je préfère de loin être une femme plutôt qu'un homme.

— Pourquoi?

— Les hommes doivent aller à la guerre ou, s'ils sont très pauvres, il leur faut travailler dur pour nourrir leur famille. Lorsqu'on est une femme, on n'a pas tous ces soucis.

Georgina réfléchit un moment avant de répondre.

— Mais vous, pourtant, vous êtes obligée de travailler, comme Mlle

Cooper.

Lara se dit que l'enfant était bien plus intelligente qu'on ne le prétendait.

— Mon père n'est pas riche parce qu'il est pasteur et qu'il consacre tout son temps au service de Dieu et des hommes.

— Et malgré ça, il aime être pasteur?

— C'est ce qu'il a toujours voulu faire, expliqua Lara, et lorsqu'on fait ce que l'on aime, c'est un bonheur qui vaut toutes les richesses.

— Moi, je veux monter à cheval.

— Je sais, dit Lara, et vous avez beaucoup de chance d'avoir de beaux chevaux à votre disposition. Sans quoi, vous seriez obligée de travailler très dur pour vous en acheter un.

Georgina éclata de rire à cette idée, puis elle se mit à réfléchir,

— Que pourrais-je faire pour gagner de l'argent?

— Heureusement pour vous, la question ne se posera jamais, mais je suis presque certaine que si vous travailliez sérieusement votre piano, vous pourriez gagner votre vie de cette façon.

Georgina parut enchantée.

— Si je gagne de l'argent de cette manière, c'est que je serai une très bonne pianiste.

— Très, très bonne, et je crois que vous pouvez le devenir.

Dans le bois, le sentier devint trop étroit pour qu'elles puissent marcher de front et, tout en suivant Georgina, Lara pensa que la petite fille réfléchissait sans doute sérieusement à ce qu'elle lui avait dit. Elle espérait que cela lui donnerait plus envie encore de travailler sérieusement son piano.

Elle avait peut-être eu tort de lui en parler de cette manière, mais elle croyait vraiment que Georgina avait un don exceptionnel qui méritait d'être cultivé. Il serait navrant qu'elle ne puisse poursuivre ses leçons après le départ de Lara. C'était là un autre sujet dont elle devrait parler au marquis lorsqu'il reviendrait de Londres.

Devant la maison, Lara et Georgina laissèrent leurs chevaux à un valet

et, en montant les marches qui menaient au portail, elles aperçurent lord Magor. Heureusement, il allait partir lui aussi pour Londres et elle n'aurait plus à s'inquiéter de lui jusqu'au samedi suivant. Il était vêtu avec élégance et les observait toutes deux tandis qu'elles approchaient. Son regard n'était pas critique comme celui du marquis: au contraire, il admirait sans dissimulation ses cheveux qui flamboyaient au soleil et l'éclat de son teint que sa tenue sombre mettait en valeur. Cependant, il y avait quelque chose de déplaisant dans cette admiration.

— Bonjour, petite lady, dit lord Magor. Comment allez-vous ce matin? Avez-vous fait une bonne promenade?

— Oui, merci, répondit Georgina.

— Et vous, mademoiselle Wade? Vous ressemblez à Diane chasseresse et vous êtes aussi belle que son portrait, que j'ai admiré au Louvre. (Lara, arrivée en haut des marches, se contenta d'incliner légèrement la tête. Georgina courait déjà dans le vestibule, et lord Magor ajouta à voix basse, de façon à ce qu'elle seule puisse entendre :) C'est un tableau que j'aimerais vous faire voir un jour.

Lara crut un instant avoir mal entendu. Elle voulut entrer dans la maison mais lord Magor la retint de la main.

— Serez-vous ici la semaine prochaine?

— C'est possible, milord, répondit Lara en se raidissant. A présent, veuillez s'excuser mais je dois m'occuper de Georgina.

Elle se dégagea et courut rejoindre Georgina. Elle entendit le rire de lord Magor derrière elle. C'était celui d'un homme qui savait ce qu'il voulait et qui était décidé à l'obtenir.

Dans la journée, lorsqu'elle apprit par la nourrice que le marquis et ses invités étaient partis, elle pensa qu'elle avait du se tromper et qu'elle se laissait emporter par son imagination dans la mesure où elle avait décidé de prendre lord Magor comme modèle du vilain pour son roman.

— Le marquis ne revient que vendredi prochain, dit-elle à Mlle Nesbit. Y aura-t-il une nouvelle réception?

— Je pense que oui. La maison est toujours pleine mais, pour notre part, nous ne voyons personne. Lady Georgina ne descend jamais. Ce ne serait d'ailleurs pas convenable.

— Les invitées de milord aimeraient peut-être la voir. N'est-ce pas une erreur de la cloîtrer toujours ici ?

— Je sais ce qui est bon pour elle, dit Mlle Nesbit avec indignation. Les dames qui viennent ici ne s'occupent que de plaire à milord et ne se soucient que de leur beauté.

— J'ai entendu parler de ce qu'on appelle les beautés professionnelles, dit Lara, mais je n'en ai jamais vu.

— Vous en verrez, si vous restez ici assez longtemps, dit la nourrice, mais je ne sais si c'est la une chose bien souhaitable pour vous.

— Dites-moi qui était ici cette semaine. J'ai peut-être lu leurs noms dans les journaux.

Lara crut que Mlle Nesbit allait refuser mais elle se décida enfin.

— La comtesse de Grey, la marquise de Downshire, lady Louise Lesley.

Lara tressaillit à ce dernier nom. Il lui fallait en savoir plus.

— J'ai entendu parler des deux premières mais qui est lady Louise Lesley ?

— Encore une de ces petites dames prétentieuses qui courent après milord, rétorqua la nourrice avec mépris. Elle s'est accrochée plus longtemps mais elle se fera échauder comme les autres !

— Elle n'est visiblement pas dans vos petits papiers, dit Lara en riant.

— C'est vrai. Je n'aime pas ce qui se passe dans ce prétendu beau monde. Regardez cette pauvre princesse Alexandra qui doit supporter les frasques de son mari, le prince de Galles.

Rien d'étonnant à ce que la reine désapprouve sa conduite. Même à Little Fladbury, on savait que la reine n'aimait pas les amis de son fils, ceux que l'on appelait le clan Marlborough. C'était amusant de penser que tant de nourrices d'Angleterre et d'ailleurs réagissaient comme la plupart des gens bien-pensants — lesquels exprimaient souvent leur opinion dans les journaux. Lara voulut cependant prendre la défense du prince de Galles.

— Je suppose que c'est du à sa jeunesse et aussi à l'austérité qui règne à Windsor Castle.

— Peu importe, dit la nourrice. La reine est notre souveraine et doit

être obéie. C'est une grave erreur de croire le contraire.

Comme si elle n'avait plus rien à ajouter, elle rangea son ouvrage et quitta la salle d'études. Lara avait appris ce qu'elle désirait savoir. Lorsque, ce soir-la, la femme de chambre préparait son lit, elle se décida à l'interroger.

— Dites-moi, Agnes, comment sont les robes de lady Louise Lesley?

— Elles sont très belles, mademoiselle. J'ai aidé sa femme de chambre à en repasser quelques-unes et vous n'imaginez pas à quel point elles sont magnifiques. Elles sont toutes brodées de perles et de diamants.

— Est-elle très belle?

— Oh oui! et c'est aussi l'avis de milord. Elle vient très souvent ici.

— Pensez—vous qu'ils vont se marier?

— C'est impossible, voyons! répondit Agnes d'un air surpris. Elle l'est déjà, mariée. Lord Lesley vient parfois avec elle mais il est le plus souvent à la pêche, en Écosse.

— Elle est mariée? s'exclama Lara.

Qu'elle avait été stupide de s'imaginer, après avoir surpris la conversation entre lady Louise et lord Magor, que la jeune femme voulait épouser le marquis! Ce n'était qu'une «

liaison » comme elle en avait rencontré dans les romans et lady Louise était la femme infidèle qui trompait son mari. Sa conduite était condamnable et elle comprenait la désapprobation de la nourrice et de tous les honnêtes gens. Elle était de ces femmes que son père condamnait dans ses sermons!

Pourtant, elle ne pouvait oublier ce qu'il y avait de pathétique dans la voix de lady Louise lorsqu'elle se confiait à lord Magor. Comment pouvait-elle prononcer de telles paroles alors qu'elle était déjà mariée? Et les autres femmes qu'elle avait nommées? Étaient-elles mariées, elles aussi? Comment croire que le marquis puisse être un amant passionné alors qu'il paraissait si méprisant et cynique?

— Je n'aurais peut-être pas dû vous parler comme je l'ai fait, mademoiselle, dit Agnes d'un air craintif. C'est vous qui m'avez interrogée.

— Ne vous inquiétez pas, dit Lara. Je pensais seulement aux réceptions qui se déroulent ici.

J'aimerais tant voir ce spectacle.

— Il y en aura une le week-end prochain et, si vous voulez, je vous montrerai l'endroit d'où l'on peut, sans être vu, apercevoir les dames au moment où elles descendent pour le dîner.

Elles sont ravissantes et, lorsque le prince de Galles honore la soirée de sa présence, les messieurs portent toutes leurs décorations.

— Oh! Que j'aimerais voir cela! dit Lara impulsivement.

— Je m'en charge, dit Agnes, mais ne dites rien à Mlle Nesbit. Elle n'approuve pas « ce qui se passe en bas », comme elle dit, mais pour moi ce n'est que de la jalousie.

— Je ne suis pas jalouse, dit Lara en riant, simplement curieuse.

C'était exactement l'information qu'elle cherchait pour son roman. Toutefois, l'intrigue se compliquait. Lord Magor restait sans aucun doute le vilain mais elle avait la désagréable impression que le marquis lui disputait le rôle. N'y avait-il pas Alice, Gladys, Charlotte et lady Louise pour en témoigner?

Le jour suivant, après le départ du marquis, tout le monde paraissait plus détendu.

Georgina lui fit visiter le reste de la maison.

— Voici le salon de la reine, dit la petite fille en la faisant entrer dans une pièce meublée avec raffinement.

Nombreux s'y trouvaient tableaux et objets qui témoignaient non seulement du passage d'Elizabeth mais aussi d'autres visiteurs royaux. Elles parcoururent ensuite les autres pièces et arrivèrent enfin à la salle de bal, grandiose à vous couper le souffle. La chapelle, où elles allèrent ensuite, de style élisabéthain, resplendissait de tous ses ors. Les bancs étaient finement sculptés et il y avait un magnifique retable doré que l'on avait retrouvé dans les caves du prieuré après deux siècles d'oubli.

Lara s'agenouilla pour remercier le ciel de l'avoir conduite ici. Elle pria aussi pour que Georgina puisse s'épanouir en cultivant ses dons pour la musique. Elle se surprit aussi à faire une prière pour le marquis sans

très bien comprendre pourquoi. Ne possédait-il pas tout ce qui était nécessaire au bonheur? Et pourtant il ne paraissait pas heureux...

Sans cloute était-ce parce qu'il était si différent de tous les hommes qu'elle avait connus jusqu'ici qu'elle pensait ainsi à lui.

Le temps passa vite et chaque jour Lara emmenait Georgina dans la salle de musique; elle était de plus en plus convaincue qu'elle avait un talent remarquable. En peu de jours, la petite fille réussit à jouer de mémoire tous les morceaux que Lara lui avait fait entendre et son doigté naturel était étonnant. Il ne restait plus qu'à développer ses dons exceptionnels.

Comment expliquer au marquis, dans la mesure où il ne semblait guère s'intéresser à sa nièce, que celle-ci pouvait, avec des maîtres compétents, devenir sinon une musicienne de génie, du moins une interprète remarquable? Elle décida d'essayer de le convaincre.

Tous les matins, elles montaient à cheval, ce qui était pour toutes deux une joie exaltante et Lara apprit à mieux connaître les bois et les prés qui entouraient le prieuré. Puis elles s'aventurèrent davantage et purent se rendre compte à quel point les fermes situées sur le domaine du marquis étaient prospères et coquettes d'aspect. Elles traversèrent de grandes forêts de sapins, des prairies baignées par de murmurants ruisseaux, découvrirent des hameaux avec leur inévitable auberge, leur petite place et leur mare aux canards.

Il y avait tant de choses à voir, tant de gens à qui parler que les journées passaient à une vitesse prodigieuse. Lorsqu'elle se couchait, le soir, Lara s'endormait presque aussitôt. Elle fut surprise lorsque Agnes lui annonça un matin que le marquis serait de retour dans la journée.

— Et savez-vous qui arrive demain?

— Qui donc?

— Mlle Nesbit ne vous a rien dit? s'étonna Agnes. Le prince de Galles !

— Il vient ici?

— Oui, mademoiselle. Et son amie, lady Brooke, l'accompagnera.

Lara écarquilla les yeux d'étonnement. Elle avait lu des articles sur lady Brooke dans le Ladies Journal qu'une des femmes de son village lui prêtait. On y vantait la beauté et la richesse de cette noble dame qui avait épousé le fils aîné du comte de Warwick, Il y avait des

croquis d'elle et de ses robes dans chaque numéro du journal. Lara n'arrivait pas à accorder foi à ce que Agnes semblait insinuer. Devinant sa surprise, la femme de chambre ajouta à voix basse :

— Tout le monde sait que le prince est follement amoureux de lady Brooke. Elle ne le quitte pas, voyage avec lui dans son train spécial et le prince passe le plus clair de son temps à Easton Lodge.

— Alors... il est... amoureux d'elle? demanda Lara d'une voix étranglée.

— Oh oui, mademoiselle! Le valet de milord dit qu'il la dévore des yeux et qu'ils ne se quittent pour ainsi dire plus.

Jusqu'ici, les journaux avaient parlé de sa liaison avec la ravissante Lily Langtry et Lara se dit que le prince de Galles semblait donner l'exemple de l'inconstance à ses familiers, et en particulier au marquis de Keyston.

Tout en sachant qu'elle aurait du se montrer plus réservée, elle ne put s'empêcher d'interroger encore Agnes.

— Lady Brooke est-elle la plus belle des femmes qui viennent ici?

— C'est difficile à dire, mademoiselle, répondit Agnes. Les amies de milord sont toutes ravissantes mais lady Brooke est, de plus, si gentille et chaleureuse! Tout le monde ici l'admire. (Elle rit avant d'ajouter :) Comme Son Altesse royale!

— Savez—vous si lady Louise sera là ce week-end?

— Je n'en suis pas sûre mais je le saurai dès que M. Simpson aura donné la liste des invités à Mme Blossom, l'intendante.

Le lendemain après-midi, Lara ne put résister à la tentation de demander à Agnes qui se trouvait sur la liste, et la servante cita une série de noms dont certains lui étaient inconnus, d'autres familiers.

Parmi eux, figurait lord Magor.

— Lord Magor a-t-il une amie attitrée? demanda-t-elle.

— A mon avis, il se contente d'être l'ami de milord, dit la servante en haussant les épaules.

Il est de toutes les réunions pour ainsi dire.

Lara ne comprenait pas. Pourquoi lord Magor s'intéressait-il à Jane et peut-être à elle seule alors qu'il avait le choix entre tant de beautés? Peut-être préférerait-il des femmes moins sophistiquées que les invitées du marquis?

Chaque homme à ses goûts personnels, lui avait dit son père un jour.

Lord Magor aimait sans doute les femmes timides et plus facilement impressionnables.

C'était à la fois difficile à comprendre et fascinant.

Néanmoins, elle prendrait la précaution de bien fermer à clef la porte de la salle d'études et celle de sa chambre. Ou était-ce présomptueux de croire que lord Magor puisse s'intéresser à elle?

Vers cinq heures de l'après-midi, la maison se mit à bourdonner comme une ruche. Les servantes s'affairaient dans les chambres qui étaient pourtant entretenues chaque jour. Les valets de pied attendaient dans le vestibule, tirés à quatre épingles.

Mme Blossom, l'intendante, passait l'inspection et trouvait à redire alors que tout semblait parfait.

— Oncle Ulric revient! dit Georgina. (Lara crut remarquer une note d'enthousiasme dans sa voix.) Croyez-vous qu'il fera la course avec nous, comme la semaine dernière?

— Je crois qu'il sera très occupé. Le prince de Galles arrive demain, vous le savez. Alors il ne faudra pas être déçue si nous faisons la course seulement toutes les deux.

— C'est plus amusant avec oncle Ulric car alors il y a trois chevaux au lieu de deux, répliqua la petite fille avec une irréfutable logique.

— Espérons qu'il se souviendra de sa promesse, dit Lara.

L'enfant poussa un petit soupir et Lara se demanda si le marquis se rendait compte à quel point l'existence de sa nièce était monotone malgré tout le luxe qui l'entourait. Il faudrait qu'elle lui en parle bien qu'il semblât présomptueux de vouloir lui donner des conseils.

Pourtant elle se devait d'essayer de le convaincre du talent de Georgina; elle voulait aussi lui dire qu'il serait souhaitable d'inviter d'autres enfants au pique-nique.

— Il doit bien y avoir des garçons et des filles de l'âge de Georgina dans le voisinage, dit—

elle à Mlle Nesbit.

— S'il y en a, comment pourrions—nous entrer en contact avec eux? répliqua la nourrice.

Vous le savez, il n'y a pas de maîtresse de maison à Keyston Priory et guère de véritable vie familiale non plus.

C'était évident. Lorsque sa mère était vivante, c'était elle qui invitait les enfants à la maison et faisait en sorte que Lara soit invitée à son tour. Ici, il en allait autrement. Les familles du voisinage ne pouvaient se permettre d'inviter Georgina si elles n'avaient pas été conviées à Keyston Priory auparavant.

Assurément le problème était simple à résoudre, mais il dépendait uniquement du marquis et Lara ne savait même pas si elle le verrait durant ce week-end.

Elles finissaient de prendre le thé et Georgina exprimait ses craintes de se voir interdire la salle de musique pendant le week-end, lorsque la porte s'ouvrit. Lara leva les yeux, espérant contre toute logique voir entrer le marquis. C'était, hélas, lord Magor, plus rubicond que jamais. Elle se leva lentement, imitée par Georgina.

— Bonsoir, petite lady. Je suis content de vous revoir. Qu'avez-vous fait de beau pendant que votre oncle et moi étions à Londres? (Sans attendre la réponse, il se tourna vers Lara.) J'espère qu'il ne vous déplaît pas de me revoir, mademoiselle Wade, dit-il avec un sourire qui parut odieux à Lara.

— Nous étions en train de prendre le thé, milord, dit Lara en se rasseyant.

— C'est ce que je pensais et j'en accepterais bien une tasse de vos jolies mains.

— Je vais sonner pour qu'on vous apporte une tasse, dit-elle d'une voix neutre.

— Ne vous donnez pas ce mal. En fait, je venais bavarder avec vous.

Lord Magor la détaillait tout en parlant. Elle eut l'impression qu'il la déshabillait du regard et sentit la colère monter en elle.

— Je regrette, milord, mais j'ai encore une lecture à faire à Georgina avant qu'elle ne se couche. C'est une leçon sérieuse et vous comprendrez que nous ne pouvons pas être dérangés.

— Seriez—vous en train d'essayer de vous débarrasser de moi? Permettez-moi de vous dire que je suis venu bavarder avec ma nièce adoptive et que je ne me retirerai que lorsque cela me conviendra.

Il venait de déclarer la guerre et Lara en était parfaitement consciente. Elle se leva et traversa la pièce.

— Je comprends, milord, je vous laisse avec Georgina.

— Ou allez—vous, mademoiselle Wade? Demanda la petite fille. Vous aviez promis de me faire la lecture.

Lara avait pris l'habitude de lui lire des histoires avant de l'envoyer se coucher. Elle avait trouvé à la bibliothèque plusieurs livres que la petite fille était en âge de comprendre et Georgina y prenait un vif plaisir.

— Je serai dans ma chambre, dit Lara, et vous n'aurez qu'à m'appeler quand vous voudrez.

— Je veux que vous restiez, s'exclama Georgina. (Elle se leva d'un bond et, évitant le bras de lord Magor qui voulait la retenir, se jeta dans les jupes de Lara.) Je veux que vous me fassiez la lecture tout de suite.

— Je suis désolée, dit Lara en regardant lord Magor, mais je suis sûre que vous comprendrez que les intérêts de mon élève passent en premier.

Lord Magor se leva et l'expression de son visage témoignait qu'il n'avait guère apprécié cette escarmouche verbale qui n'avait pas tourné à son avantage.

— Très bien, mademoiselle Wade. C'est vous qui gagnez — provisoirement. (Il se dirigea vers la porte.) Bonsoir, Georgina. Je dirai à votre oncle que vous étiez trop malade pour bavarder avec moi et j'espère qu'il n'en déduira pas qu'il est préférable que vous ne montiez pas à cheval demain matin.

Il quitta la pièce en faisant claquer la porte derrière lui.

— Que voulait-il dire? Je ne suis pas malade, protesta Georgina. Vous le savez bien, mademoiselle Wade.

— Bien sur que non. Lord Magor s'est montré désagréable parce que vous ne vouliez pas rester avec lui.

— S'il dit à oncle Ulric que je suis malade, je ne pourrai peut-être pas monter Snowball.

— Ne vous inquiétez pas. Je vous promets que nous sortirons toutes les deux et que lord Magor n'y pourra rien,

Lara prit le livre resté sur la table et se dirigea vers le divan.

— Venez vous asseoir à côté de moi, dit-elle. (Puis, voyant que la petite fille était vraiment bouleversée, elle changea d'avis.) J'ai une meilleure idée. Si nous allions dans la salle de musique? Vous pourriez essayer de jouer cette nouvelle sonate que vous avez apprise ce matin.

— Nous pouvons vraiment y aller? Demanda Georgina en retrouvant tout son entrain.

— Pourquoi pas? Mais dépêchons-nous avant que quelqu'un ne nous en empêche.

Tandis qu'elles se dirigeaient vers la salle de musique, Lara se félicita d'avoir contre lord Magor. Il avait essayé de l'atteindre à travers Georgina mais dès que la petite fille se mettrait au piano, elle oublierait les menaces qu'il avait proférées. Jane avait eu raison; lord Magor était vraiment un vilain personnage.

Chapitre 5 :

Lara et Georgina atteignirent par un escalier secondaire le couloir qui menait à la salle de musique. Elles étaient presque arrivées, sans avoir rencontré personne, lorsque tout à coup une porte s'ouvrit, et le marquis apparut devant elles. Elles sursautèrent toutes deux de surprise et Georgina regarda son oncle avec appréhension.

— Bonjour! s'exclama-t-il. Ou courez-vous ainsi? (Lara pensa aussitôt qu'elle devrait saisir cette occasion pour lui parler.) Bonjour, mademoiselle Wade, ajouta-t-il froidement comme à son habitude.

— Bonjour, milord, répondit Lara en faisant une révérence. J'aimerais, si vous en avez le temps, que vous m'accordiez quelques instants.

Le marquis leva les sourcils d'un air un peu étonné.

— J'ai tout mon temps, mademoiselle Wade.

Lara se tourna vers Georgina.

— Allez à la salle de musique, petite fille, et préparez—vous. Je vous rejoins dans un instant.

Georgina regarda un instant son oncle d'un air craintif, puis s'en alla sagement. Lara se tourna vers le marquis.

— Je vous écoute, mademoiselle Wade. Souhaitez-vous me dire ici même ce qui vous tourmente ou préférez-vous vous asseoir?

— Tout va bien, milord, mais nous serions peut-être mieux dans le petit salon.

Le marquis se tourna vers la pièce qu'il venait de quitter.

— Venez. Ici nous ne serons pas dérangés.

Lara se rendit compte qu'il s'agissait de son bureau. Des cartes du domaine étaient fixées aux murs et elle devina que c'était ici qu'il s'occupait de tout ce qui concernait l'administration de ses terres.

Le marquis s'assit derrière le bureau et lui désigna une chaise en face de lui. Il y eut un silence. Elle cherchait ses mots.

— Je vous écoute, dit le marquis au bout d'un instant.

Sa voix lui parut légèrement ironique, comme s'il était décidé à ne pas accorder la moindre importance à ce qu'elle pourrait dire. Instinctivement, elle redressa le menton.

— Je voulais vous parler de Georgina, milord.

— Si vous avez l'intention de me dire que son niveau est médiocre, ses autres gouvernantes m'en ont déjà informé et je n'y puis pas grand-chose.

— Au contraire. Peut-être vais-je vous surprendre, mais je considère que Georgina est une musicienne très douée sinon exceptionnelle.

— Et comment avez-vous découvert cela? demanda le marquis sans réussir à cacher sa surprise.

— Peut-être penserez-vous que je ne suis pas qualifiée pour porter un jugement, mais j'ai fait d'assez longues études de piano et je suis persuadée que votre nièce, si elle avait des professeurs compétents, pourrait devenir une excellente pianiste.

— Comment vous est-il possible d'affirmer cela alors qu'il y a une semaine à peine que vous êtes ici?

— Ce que je vous suggère, dit Lara en souriant, c'est de venir l'écouter. Il faut bien sur tenir compte du fait qu'elle n'a reçu d'autres leçons que les miennes et qu'elle joue de mémoire les morceaux que je lui ai appris. Je serais étonnée, poursuivit-elle après avoir marqué une pause, que vous ne soyez pas très surpris par ce qu'elle est déjà capable de faire.

— J'admets, dit le marquis après un long silence, que vous me surprenez, mademoiselle Wade, tout comme j'ai été étonné de voir que Georgina montait si bien à cheval. Toutes les gouvernantes qu'elle a eues,) l'exception de Mlle Cooper qui, je crois, était trop timide pour me parler, se sont plaintes de la léthargie et de l'indifférence de ma nièce.

Lara réfléchit avant de répondre.

— Georgina est une enfant très sensible et toute sa vie a été bouleversée lorsqu'elle a appris que son père et sa mère voulaient un garçon et non une fille.

— Et comment l'aurait-elle appris? demanda vivement le marquis.

— Les domestiques parlent toujours devant les enfants comme s'ils ne pouvaient rien entendre ni comprendre. Il semble que l'un d'eux ait dit devant elle que sa mère avait fondu en larmes en apprenant qu'elle avait donné le jour à une fille. (Le marquis se taisait et Lara poursuivit :) Elle se rend compte aussi maintenant que si elle était un garçon, elle serait aujourd'hui à votre place.

Le marquis paraissait bouleversé.

— C'est elle qui vous a dit cela ou est-ce vous qui le lui avait suggéré? (Voyant que Lara se raidissait d'indignation, il ne lui laissa pas le temps de répondre.) Je vous prie de m'excuser.

Je n'aurais pas du dire une chose pareille.

— J'accepte vos excuses, milord, mais je suis profondément humiliée

que vous ayez pu me croire capable d'une telle conduite.

— Pardonnez-moi. Ma seule excuse, c'est que je connais très peu les enfants.

— Alors puis-je ajouter autre chose, puisque nous parlons en toute franchise? demanda Lara.

— Disons plutôt que c'est vous qui parlez franchement, rectifia le marquis.

— Très bien, Et si cela doit vous fâcher, autant en terminer tout de suite.

— J'essaierai de ne pas céder à la colère, même si vous tenez à me faire comprendre que j'ai agi stupidement à l'égard de ma nièce.

— Je ne me permettrai pas d'être aussi rude, milord. Disons que vous ne lui avez peut-être pas accordé autant d'attention et d'intérêt que vous en manifestez pour vos chevaux.

Le marquis sourit avec un peu d'amertume,

— Très bien. J'accepte vos critiques. A présent, dites-moi ce que vous avez en tête.

— Je ne puis m'empêcher de constater que c'est une orpheline, une enfant solitaire qui se sent rejetée et se repliée sur elle—même. Je pense qu'il serait bon qu'elle voie d'autres enfants de son âge et peut-être qu'elle partage des leçons avec eux. En fait, elle passe sa vie au milieu d'adultes et sa nourrice est non seulement très possessive mais encore continue de la traiter comme un bébé.

Lara craignait un peu que le marquis ne réagisse sèchement et ne lui reproche son impertinence car ses critiques s'adressaient autant à lui qu'à son personnel. Aussi fut-elle agréablement surprise par sa réponse.

— Je crois comprendre ce que vous me dites, mademoiselle Wade. Me permettez-vous d'y réfléchir et d'accorder, ainsi que vous le suggérez, autant d'attention à ma nièce qu'à mes chevaux?

Le sourire de Lara traduisait toute sa joie.

— C'est tout ce que je demande, milord, et je vous en remercie. A présent, ajouta—t-elle en se levant, voulez-vous venir écouter

Georgina?

— C'est mon intention, dit le marquis, et j'espère que vous ne vous fâcherez pas au cas où je ne partagerais pas votre avis sur son avenir de grande musicienne.

Il ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer Lara. Dans le couloir qui menait vers la salle de musique, il se tourna vers elle.

— Il se trouve que je suis assez compétent en matière de musique dans la mesure où je suis un des directeurs de Covent Garden. Le prince de Galles fait souvent appel à moi pour choisir les artistes conviés à jouer aux soirées de Marlborough House.

— Alors vous êtes merveilleusement placé pour aider Georgina!

— Cela reste à voir, dit le marquis comme s'il voulait éviter de se laisser emporter par l'enthousiasme de la jeune fille.

Comme ils atteignaient la porte de la salle de musique, Lara leva la main et le marquis s'arrêta. Georgina s'était mise au piano et les sonorités qu'elle tirait de l'instrument témoignaient déjà d'une étonnante maturité. Elle jouait une valse de Strauss avec autant de sensibilité et de maîtrise qu'une pianiste de concert. Après un bref instant, Lara ouvrit la porte et ils entrèrent. Georgina paraissait toute menue devant le piano à queue et elle était si absorbée qu'elle ne les entendit même pas. Puis, lorsqu'elle eut fini le morceau, elle laissa retomber ses mains sur ses genoux et leva la tête.

— C'était très bien, Georgina, dit Lara. Maintenant j'aimerais que vous jouiez le morceau que vous avez appris hier pour votre oncle.

— Oncle Ulric ne veut peut-être pas que je vienne ici? dit Georgina nerveusement.

— Au contraire! Je suis ravi que la salle de musique revive enfin, répliqua le marquis. Elle a dû se sentir très longtemps négligée.

— Pourrai-je continuer à y venir?

— Je suggère que vous nous jouiez quelque chose d'autre, répondit le marquis, et je vous dirai ensuite si je partage l'avis de Mlle Wade.

— Mlle Wade pense que je pourrais arriver à jouer très bien, si je travaille sérieusement.

— C'est ce qu'elle m'a dit. A vous maintenant de me convaincre, en me montrant ce que vous savez faire.

Georgina sourit comme si elle était heureuse

d'avoir à faire ses preuves.

— Oui, bien sur, oncle Ulric.

Elle se mit à jouer une aria de La Traviata que Lara lui avait apprise au début de la semaine et qui lui avait particulièrement plu. C'était un morceau passionné et tendu, très éloigné de ceux que l'on propose d'habitude aux enfants. Lara s'était assise sur un divan un peu éloigné du piano pour ne pas gêner Georgina, Comme s'il l'avait comprise, le marquis s'éloigna lui aussi et s'adossa à l'une des colonnes à l'extrémité de la pièce. Il observa Georgina, puis Lara sentit son regard se poser sur elle, ce qui l'intimida. En même temps, elle souhaitait si vivement que Georgina réussisse à convaincre son oncle qu'elle ne parvint pas à se détendre. Elle se tint toute droite, les mains croisées sur les genoux et se mit inconsciemment à prier.

Comme toujours lorsqu'elle était assise au piano, la petite fille, après une courte hésitation, s'absorba complètement dans la musique et oublia tout ce qui l'entourait. Elle était emportée dans un monde à elle, à mille lieues de tout ce qu'elle avait connu jusque-là dans sa brève et grise existence. Lorsqu'elle eut fini le morceau, son visage rayonnait de joie. Elle resta d'abord immobile, puis laissa glisser ses doigts du clavier, et il lui fallut visiblement quelques instants pour s'arracher à son monde de rêves et reprendre conscience de la réalité qui l'entourait. Elle soupira profondément et se tourna vers Lara.

— Était-ce bien?

— Très bien, si on tient compte du fait que vous n'avez joué ce morceau que deux ou trois fois auparavant, dit Lara en regardant le marquis d'un air de défi.

— Comme l'a dit Mlle Wade, dit-il en s'approchant du piano, c'était très bien, Georgina. A présent, il convient de réfléchir à ce que nous allons faire pour votre avenir.

— Que voulez-vous dire?

— Si vous voulez devenir une bonne pianiste, il faudra que vous ayez les meilleurs professeurs et nous pourrons peut-être trouver quelqu'un

ici à la campagne qui pourra vous donner des leçons pendant un an environ. Ensuite, je crois que vous devrez aller à Londres, tout au moins durant la semaine, pour suivre des cours à l'Académie royale de musique.

— C'est merveilleux, oncle Ulric. Mais est-ce que je pourrai aussi monter à cheval à Londres?

— Je me doutais que vous me poseriez cette question tôt ou tard, répondit le marquis en souriant. Oui, bien sur. Vous irez vous promener à Hyde Park comme je le fais tous les matins et vous viendrez galoper sur le champ de courses durant les week-ends.

— Que je suis heureuse, oncle Ulric! Croyez-vous vraiment que je puisse apprendre à jouer aussi bien que le pense Mlle Wade?

— Je crois que si vous travaillez avec acharnement vous y arriverez. (Il se tourna vers Lara en souriant d'un air qui lui parut légèrement provocant puis ajouta, plus gravement:) Vous avez bien entendu parfaitement raison, mademoiselle Wade, et je m'empresse de dire, avant que vous ne le fassiez à ma place, que j'aurais du découvrir ce don de Georgina depuis longtemps.

— Vous êtes d'une générosité inespérée, dit en riant Lara. Cependant, on m'a toujours dit de me méfier des victoires trop faciles.

Les plis cyniques qui marquaient le visage du marquis semblèrent disparaître un instant et Lara crut voir une lueur amusée dans son regard.

— Maintenant que vous et votre protégée m'avez convaincu de ce qu'il fallait faire, ce sera désormais mon souci majeur.

— Merci, milord. Vous ne pouvez savoir à quel point j'en suis heureuse.

Lara sentait le marquis intrigué par l'intérêt qu'elle portait à cette enfant qu'elle connaissait depuis huit jours à peine. Il se garda cependant de l'interroger devant Georgina. Elle n'aurait d'ailleurs pu lui avouer qu'elle aussi, sans être certes rejetée, avait connu une enfance solitaire. Elle aussi se sentait douce d'un talent encore inexprimé et qui cherchait sa voie.

Elle songea que tous ces éléments pourraient peut-être lui servir dans son roman.

Jusqu'ici, cependant, elle ne s'était guère préoccupée des problèmes des enfants qui ne jouaient qu'un rôle de comparses dans les pages qu'elle avait écrites.

— Voulez-vous que je vous joue quelque chose d'autre, oncle Ulric? Mlle Wade m'a appris une valse d'Offenbach sur laquelle vous dansez sûrement, a—t-elle dit, lorsque vous allez au bal à Londres.

— Je serai ravi de vous écouter encore, Georgina.

La petite fille se mit à jouer un air qui avait fait fureur à Paris et à Londres et qui évoquait pour Lara toutes les splendeurs et la gaieté des bals auxquels elle n'avait jamais assisté. Elle s'imaginait, vêtue d'une robe splendide, tourbillonnant dans les bras d'un beau cavalier. Puis, lorsque la musique s'arrêta, elle vit à nouveau que le marquis la regardait d'un air interrogateur.

Peut-être pensait-il qu'elle n'aurait pas du parler de ces bals à Georgina. Elle se sentit troublée et se leva.

— C'était très bien, dit le marquis, et je vous promets une fois pour toutes que vous pourrez venir jouer ici tant que vous voudrez et que vous aurez les meilleurs professeurs que je pourrai vous trouver.

— Merci, merci, oncle Ulric. Si je travaille dur, vous serez peut-être un jour... fier de moi.

Lara retint son souffle, se demandant si le marquis se rendait compte à quel point sa réponse pouvait être importante pour Georgina. C'était comme si, brusquement, elle venait de transférer toute son affection filiale sur lui. S'il ne répondait pas à son attente, l'enfant ne le lui pardonnerait jamais.

— Je suis déjà très fier de vous, dit-il gravement, tout comme je l'ai été lorsque vous avez gagné la course. Je trouve que nous devrions en faire une autre demain matin. Êtes-vous d'accord?

Tout en parlant, il avait tendu la main à Georgina et elle répondit à son geste.

— Ce serait merveilleux, oncle Ulric, et si Snowball gagne encore devant Black Knight, je suis sûre qu'il deviendra très prétentieux.

— Sans doute. Aussi ferais-je bien de ne pas lui donner autant d'avance que la première fois.

— Presque autant quand même! supplia Georgina, ce qui fit sourire son oncle.

— Nous verrons cela demain matin et, bien entendu, tout dépendra de la manière dont vous le monterez.

— Je sais, dit Georgina, et j'essaierai de monter aussi bien que vous et Mlle Wade.

— Vous avez raison car nous sommes tous deux d'excellents cavaliers.

Sans lâcher la main de Georgina, le marquis descendit de l'estrade sur laquelle se trouvait le piano et s'avança vers Lara. Elle se sentait toute heureuse de la compréhension et de la gentillesse qu'il avait su montrer envers sa nièce. Elle murmura d'une voix très douce, sachant qu'il comprendrait:

— Merci, milord.

La nourrice se montra assez désagréable parce qu'elles arrivèrent en retard et aussi sans doute par jalousie en voyant Georgina toute heureuse. Elle mit l'enfant au lit tandis que Lara allait se changer dans sa chambre avant de dîner.

Sa mère insistait toujours pour qu'elles se changent avant les repas et Lara, bien qu'elle dînât seule à Keyston Priory, prenait tous les soirs un bain et passait une autre robe. Elle n'avait guère de choix étant donné la modestie de sa garde-robe, et les robes de Jane n'étaient pas beaucoup plus jolies que les siennes. Il n'y en avait qu'une qu'elle aurait aimé essayer, une jolie robe du soir bleue, mais elle pensa qu'elle manquait de temps aujourd'hui et que d'ailleurs ce n'était peut-être pas bien de porter la plus belle toilette de son amie alors que celle-ci ne pouvait se permettre d'en acheter souvent.

Elle était sur le point de passer une de ses propres robes lorsque Agnes entra dans sa chambre.

— Je m'excuse d'être en retard, mademoiselle, mais nous avons été très pris en bas.

— Pourquoi? demanda Lara. Je croyais que les invités n'arrivaient que demain.

— C'est ce que nous pensions mais, à son arrivée, M. le marquis nous a annoncé que quinze personnes le rejoindraient des ce soir, afin de mieux accueillir le prince de Galles et lady Brooke demain.

— Je vois, et je suppose que vous avez du défaire valise sur valise.

— Cela a été une course folle pour tout préparer avant le dîner, et les femmes de chambre des invitées ne nous ont pas beaucoup aidées sous prétexte qu'elles étaient fatiguées par le voyage.

— Cela ne doit quand même pas être trop désagréable de déballer toutes ces belles robes.

— Vous savez ce que nous allons faire, mademoiselle? dit Agnes comme si l'idée venait de lui traverser soudain l'esprit. Demain soir, lorsque je rangerai les chambres, ce que je fais toujours quand le reste du personnel est en train de dîner, je vous emmènerai voir quelques-unes des robes ravissantes que lady Lesley a apportées.

— Lady Louise est revenue?

— Oui. D'après ce qu'on dit, milord ne l'attendait pas. Elle est arrivée avec lord Magor en prétendant qu'elle avait prévu d'aller chez d'autres amis mais qui à la dernière minute ils s'étaient décommandés et qu'elle était certaine que milord serait heureux de la voir.

— Comment le savez-vous?

— M. Newman, le maître d'hôtel, nous a rapporté ses paroles. Il a dit aussi que milord ne semblait pas trop ravi de la voir. Cela ne nous a pas surpris car les domestiques font déjà des paris sur la date à laquelle milord s'entichera d'une nouvelle femme.

Lara eut soudain honte. C'était fort bien de se documenter pour son roman mais elle n'aurait pas dû évoquer la vie privée du marquis avec une domestique. Elle regretta aussi de l'avoir interrogée sur lady Louise.

— Pouvez-vous agraffer ma robe, Agnes? demanda-t-elle pour changer de sujet. Sinon je serai en retard pour le dîner et je déteste manger froid.

— Oui, mademoiselle. Et demain, lorsque tout le monde sera descendu, je vous montrerai les robes comme promis.

Lara ne répondit rien mais décida qu'elle ne commettrait pas une pareille indiscretion.

Pourtant elle se rendait compte à quel point tout ce qu'elle voyait ici

lui était utile pour son roman. Durant la semaine qui venait de s'écouler, elle avait écrit tout le troisième chapitre et elle était certaine que sa description de la demeure ancestrale du duc, inspirée par Keyston Priory, était une réussite.

Je sais que mon livre se vendra lorsqu'il sera terminé, pensa-t-elle, ainsi papa et moi aurons enfin un peu d'argent. Si pour y arriver je dois faire des choses que maman n'aurait pas approuvées, il ne faut pas que j'y attache trop d'importance.

Cependant, elle se promet quand même de ne pas se rendre dans la chambre de lady Louise en dépit de la curiosité qu'elle ressentait.

Je la plains d'être malheureuse à cause du marquis, se dit-elle, mais, bien sur, c'est très mal de sa part d'avoir une liaison avec lui alors qu'elle est mariée.

A en juger d'après la conduite des amis du marquis et des familiers du prince de Galles, elle se rendait bien compte que si elle s'en tenait à une histoire d'amour pure, innocente et conforme à la morale, son roman ne paraîtrait pas authentique.

Plutôt que d'être une romancière ratée, n'était-il pas plus sage de devenir une modeste gouvernante?

Elle se demanda ce qu'elle ferait lorsqu'elle quitterait Keyston Priory. Georgina lui manquerait, ainsi que les chevaux et même le marquis. Elle le trouvait très dominateur, mais il était fascinant et il ne ressemblait à aucun des hommes qu'elle avait connus jusque-là. Ce n'était pas seulement un excellent cavalier mais un homme d'une intelligence exceptionnelle.

Elle avait compris depuis son arrivée que l'efficacité avec laquelle la maison et le domaine étaient tenus venait de la façon dont le marquis dirigeait son monde.

Son père lui avait dit une fois que les hommes avaient besoin d'inspiration, d'un guide ou d'un idéal, et elle se rendait compte que c'était cela, en quelque sorte, que le marquis apportait à ceux qui dépendaient de lui. Les domestiques ne cessaient de dire: « C'est ce que veut milord — milord sera en colère si nous ne faisons pas cela — il faut que tout soit parfait à Keyston Priory. » Il était l'âme de la maison et Lara doutait qu'ailleurs on atteignit semblable perfection.

Pourquoi, alors même que tout lui réussissait, se montrait-il si cynique

et semblait—il s'ennuyer? Elle était certaine qu'il n'était pas heureux. Elle aurait voulu lui en demander la raison mais se mit à rire à l'idée d'oser une telle impertinence.

Lorsqu'elle eut fini de dîner, le valet de pied débarrassa la table et, comme elle savait que personne ne viendrait plus dans la salle d'études, elle ferma la porte à clef.

Ce soir, elle voulait jeter sur le papier tout ce qui s'était passé lorsque le marquis avait écouté Georgina jouer au piano et elle sortit son cahier pour prendre des notes. Elle se rendit compte que celles-ci ressemblaient de plus en plus à un journal personnel.

Lorsqu'elle eut achevé ce travail, elle se mit à rédiger son quatrième chapitre. Elle fit une description détaillée de son héros principal et prit conscience, après avoir écrit deux pages, que le portrait correspondait trait pour trait à celui du marquis.

Elle relut ce qu'elle venait d'écrire puis se demanda si elle le voyait vraiment sous ce jour.

Il correspondait parfaitement au personnage du duc mais en même temps était très différent du héros qu'elle avait imaginé avant de venir à Keyston Priory.

Elle ne savait pas ce qu'une gouvernante ingénue — ainsi Jane, par exemple — ressentirait face à un homme tel que le marquis. Elle aurait peur, sans doute. Tout en se relisant une nouvelle fois, elle entendit un faible bruit et, levant les yeux, elle vit tourner la poignée de la porte.

Elle crut un instant avoir rêvé mais la poignée tourna à nouveau et elle sut qui se trouvait de l'autre cote de la porte. Puis on frappa doucement. Lara ne bougea pas mais elle savait que l'on devait voir filtrer la lumière sous la porte et donc deviner qu'elle n'était pas dans sa chambre. Soudain, elle entendit une voix chuchoter, mais très distinctement:

— Mademoiselle Wade, je veux vous parler.

Il n'y avait plus aucun doute désormais et Lara eut un instant de frayeur. Puis elle se souvint que la serrure était très solide et, tout en restant absolument immobile, elle savoura le tour qu'elle jouait à lord Magor. Il était là, impuissant, devant la porte close. Elle l'entendit à nouveau.

— Il faut que je vous parle. Laissez-moi entrer.

Il attendait maintenant sa réponse. Puis, voyant qu'il avait perdu la partie, il s'éloigna lentement et Lara l'entendit descendre l'escalier.

Elle aurait voulu sauter et danser de joie: elle avait réussi à le ridiculiser !

Cela devrait lui apprendre à laisser les pauvres gouvernantes tranquilles, pensa-t-elle tout en se demandant comment il avait réussi à quitter la réception sans se faire remarquer. Puis elle vit que la pendule sur la cheminée de marbre indiquait une heure du matin. Elle n'avait pas vu le temps passer et les invités avaient dû se coucher de bonne heure après leur voyage.

— Comment lord Magor ose-t-il se conduire d'une façon aussi indigne? dit-elle à haute voix.

Elle savait que si elle l'avait laissé entrer, il aurait essayé de lui faire l'amour... encore que le sens de ces mots ne fut pas très clair pour elle. Si elle l'avait laissé faire, il serait resté des heures avec elle. Elle se souvint soudain d'un détail qui n'avait pas retenu son attention.

Le lendemain de son arrivée à Keyston Priory, elle avait été réveillée à six heures du matin par le tintement d'une cloche. Un instant, elle avait cru que c'était un signal d'incendie mais, voyant que rien ne bougeait, elle avait pensé qu'il devait y avoir une autre raison. Elle avait questionné Agnes dans la matinée.

— Pourquoi a-t-on sonné si tôt ce matin?

— C'est la cloche des écuries, mademoiselle. Elle sonne toujours à six heures lorsqu'il y a des invités. Nous ne le faisons jamais auparavant mais, d'après ce que l'on m'a dit, milord a instauré cette coutume après l'avoir observée à Easton Lodge chez lady Brooke ou le prince de Galles se rend souvent. Il a pensé que c'était une excellente idée.

L'esprit de Lara ne s'était pas attardé sur cette question mais soudain elle comprit la cloche servait à avertir ceux qui ne se trouvaient pas dans leur chambre de regagner leur lit avant que les femmes de chambre ne commencent à vaquer à leurs travaux.

Comment est-ce possible? se demanda-t-elle, tout en sachant dans son for intérieur que c'était la bonne explication.

C'est écœurant, pensa-t-elle. Papa serait profondément choqué s'il

savait que j'habite dans une maison où l'on encourage la licence d'une façon aussi ouverte. Pourvu qu'il ne l'apprenne jamais!

Mais son père en savait sans doute beaucoup plus qu'elle sur les mœurs de la haute société londonienne. Après tout, personne n'avait été plus dépensier et dissolu que son grand-père et on lui avait dit que son oncle Edward se montrait tout aussi impétueux dans les salons que sur les champs de bataille. Elle n'avait pas compris ce que l'on entendait par là mais elle se souvenait maintenant que son père affirmait qu'il ne s'était jamais marié pour n'avoir jamais trouvé de femme capable de le retenir plus de quelques jours.

— Mais il n'a pas eu autant de chance que moi, ma chère.

— J'en ai beaucoup, moi aussi, avait répondu lady Hurlington, mais je suis parfois jalouse de toutes ces femmes qui sont suspendues à vos lèvres et qui se disputent pour venir vous aider à l'église.

— Je les confonds toutes, avait répondu le père de Lara en riant, Et même si elles étaient aussi belles que la Venus de Milo, je vous assure que je ne les remarquerais pas.

C'était cela, l'amour, et c'était ce que Lara, au départ, voulait décrire dans son roman. A présent, elle se rendait compte que l'amour pouvait prendre de multiples formes, même répréhensibles et blâmables, comme celui qu'éprouvait lady Louise pour le marquis. Elle n'oubliait pas cependant l'accent de désespoir avec lequel elle en avait parlé à lord Magor.

Il y avait aussi lady Brooke, beaucoup plus jeune que le prince de Galles, dont le mari, jeune et charmant, passait pour un des représentants les plus brillants de l'aristocratie.

Pourquoi ne s'en contentait-elle pas? Bien sûr, cela devait être très excitant d'avoir le prince de Galles pour amant mais tout cela paraissait bien incompréhensible à Lara. Cependant, elle était décidée à en apprendre le plus possible sur cette société que son père ne pouvait que désapprouver.

Peut-être lui pardonnerait-il sa curiosité si son livre avait du succès. Ils pourraient alors faire des travaux au presbytère et y vivre bien plus confortablement. Pourtant, Lara n'était pas dupe de ces beaux raisonnements elle cherchait seulement des excuses à sa curiosité pour ce monde qui la fascinait alors même qu'elle le blâmait.

Elle pensa à lord Magor et se dit qu'il fallait faire en sorte qu'il laisse

désormais Jane en paix. Elle se souvint que son amie restait éveillée toute la nuit de peur que lord Magor ne trouve le moyen d'entrer dans sa chambre.

— Sa conduite est injustifiable, murmura—t—elle pour elle—même. Si je n'arrive pas à le remettre définitivement à sa place, il faudra que j'en parle au marquis.

Celui-ci s'était montré si compréhensif avec Georgina qu'il interviendrait peut-être.

Toutefois, il s'agissait d'un de ses amis, et désapprouver sa conduite équivaldrait à condamner la sienne propre avec Alice, Gladys, Charlotte et lady Louise.

Le roman qu'elle voulait écrire sur cette société apparaissait comme une entreprise de plus en plus difficile.

Mon héroïne, pensa Lara, devrait peut-être tomber simplement amoureuse du fils du châtelain voisin et ils vivraient ensuite heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

Mais impossible de construire une intrigue à péripéties haletantes dans le cadre de Little Fladbury, et s'il ne se dressait aucun obstacle entre ses héros, son roman deviendrait bien vite ennuyeux.

Non, il faut que le héros soit un duc, décida-t-elle et, comme le prince de Galles, il séduira toutes les jolies femmes mariées qui croiseront sa route.

Cela lui sembla si ridicule qu'elle éclata de rire.

Puis elle rangea son manuscrit, éteignit la lumière de la salle d'études et gagna sa chambre dont elle ferma soigneusement la porte à clef avant de commencer à se déshabiller.

Chapitre 6 :

Georgina fut déçue le lendemain lorsqu'elle arriva au champ de courses et qu'elle ne vit pas le marquis.

— Je croyais qu'oncle Ulric devait faire la course avec nous, dit-elle sur un ton plaintif.

— Cela ne fait rien. Nous allons nous entraîner ensemble, dit Lara. Ainsi, lorsqu'il viendra, nous le battons peut-être toutes les deux.

La petite fille oublia sa déception. Lara lui donna assez d'avance et retint son cheval de façon à la laisser gagner d'une bonne longueur.

— Oncle Ulric serait content de moi, s'exclama Georgina.

— Bien sur.

Elles firent encore deux courses puis Lara décida que c'était suffisant et elles reprirent le chemin des écuries. Le soleil brillait à travers les branches et c'était si joli que Lara se laissait emporter par ses rêves lorsque brusquement Georgina poussa un cri.

— Voila oncle Ulric qui vient a notre rencontre!

En effet, Lara aperçut le marquis montant Black Knight qui se dirigeait vers elles. Gagnée sans doute par l'excitation de Georgina, elle aussi sentit son cœur battre plus fort. Le marquis avait fière allure et ressemblait presque à un chevalier des temps anciens partant combattre le dragon. Elle ralentit son cheval et laissa la petite fille pousser Snowball vers son oncle.

— Vous êtes en retard, oncle Ulric. J'ai déjà battu Mlle Wade deux fois.

— Je suis désolé d'avoir été retardé et j'espère que vous me le pardonneriez. (Il parlait à Georgina tout en regardant Lara qui lui sourit.) Je n'avais pas oublié ma promesse, et, demain matin, j'essaierai d'être à l'heure.

— Demain, c'est dimanche, milord, ce qui signifie que nous devons monter soit avant, soit après le service religieux.

— Je vois, mademoiselle Wade, dit le marquis dont les yeux pétillaient de malice, que vous m'indiquez clairement le chemin du devoir.

— Ce que vous faites ne me regarde pas, milord, mais je crois que Georgina devrait aller à l'église.

— En effet!

Elle eut l'impression que son intonation était légèrement ironique comme s'il se moquait de la stricte rectitude dont elle témoignait.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas à l'église avec nous? demanda Georgina. Papa lisait toujours les Évangiles et il était bien plus

intéressant à écouter que le pasteur.

— C'est une proposition à laquelle je vais réfléchir, répondit le marquis. (Il regarda encore Lara, comme s'il la défiait de lui adresser une nouvelle remarque.) Nous n'allons pas faire la course ensemble aujourd'hui car je pense que vos chevaux sont fatigués mais nous pourrions aller ensemble dans le parc. Le garde-chasse vient de me signaler qu'il y a un terrier de renards a l'orée du bois et vous aimeriez peut-être voir les renardeaux avant qu'on ne les tue.

— Qu'on ne les tue? s'exclama Georgina. Pourquoi faut-il les tuer?

— Parce que, si nous ne le faisons pas, ils s'attaqueront aux faisans et aussi aux poules, et vous n'aurez plus d'œufs pour votre petit déjeuner.

Georgina réfléchit pendant quelques instants.

— Est-ce que les renardeaux font vraiment autant de dégâts?

— J'en ai bien peur. Mais oubliez pour le moment le sort qui les attend et venez les admirer.

Ils sont tout jeunes, ce qui malheureusement ne dure bien longtemps pour aucun de nous.

Lara ne put s'empêcher de rire.

— Pourquoi tant de gaieté, mademoiselle Wade?

— Parce que vous parlez comme si vous étiez Mathusalem.

— C'est exactement ce que je ressens en ce moment, dit-il sans autre explication.

Ils poursuivirent leur chemin en silence et arrivèrent près des renardeaux qui n'étaient encore que de petites boules de peluche. Leur mère avait déjà sans doute été tuée. La, ils se séparèrent et, tandis que le marquis allait visiter une de ses fermes, Lara et son élève rentrèrent à la maison.

— Je ne veux pas que l'on tue les petits renards, dit Georgina.

— Moi non plus mais vous verrez, lorsque nous étudierons les sciences naturelles, que les animaux se tuent entre eux et que les renards n'attrapent pas seulement les faisans et les poules mais aussi les petits lapins que vous aimez tant et tout ce qui leur tombe sous la dent, non seulement pour manger, mais aussi parce qu'ils aiment tuer.

Georgina réfléchit avant de reprendre la parole.

— C'est très mal d'être cruel avec un être petit et sans défense, n'est-ce pas, mademoiselle Wade?

— Assurément, répondit Lara en pensant à l'attitude de lord Magor.

Après ce qui s'était passé la veille au soir, elle comprenait l'effroi de Jane et elle se demanda combien d'autres petites gouvernantes avaient tremblé de peur et d'impuissance devant lui.

Elle s'attendait à le voir surgir dans la salle d'études à l'heure du thé mais elle apprit par les domestiques que le prince de Galles et lady Brooke étaient enfin arrivés.

Une fois Georgina couchée, Lara attendit avec impatience que Agnes vienne la chercher.

Elle avait oublié toutes ses bonnes résolutions.

— Venez vite, dit Agnes en passant la tête, et vous verrez les dames descendre pour le souper.

Lara la suivit en silence. Elles montèrent par un autre escalier au dernier étage puis suivirent un couloir qui menait au centre de la maison. De cet endroit, on dominait le grand vestibule et les trois étages de l'escalier d'honneur.

— Personne ne regarde par ici, dit Agnes, et même si vous vous penchez par-dessus la balustrade, on ne vous verra pas.

Elles ne tardèrent pas à être rejointes par quatre jeunes femmes de chambre qui parurent intimidées en voyant Lara. Elle leur adressa un sourire rassurant.

Dans le vestibule, Lara apercevait des valets de pied en grande livrée, avec perruque, bas blancs et culotte de satin.

A huit heures précises, une dame apparut au premier étage. Sa tiare, ses colliers, ses bracelets, tout scintillait de diamants. Vue de l'endroit où se trouvait Lara, sa robe semblait très décolletée mais cependant d'une élégance exquise.

Elle était suivie par plusieurs autres dames accompagnées de leurs maris vêtus de noir.

L'un d'eux avait la poitrine barrée par le cordon de l'ordre de la

Jarretièrè.

L'une après l'autre, les invitées descendirent dans un déploiement de luxe et de beauté qui laissa Lara sans voix. Elles marchaient avec la grâce des cygnes glissant sur la surface d'un lac, et le bruit de leurs voix et de leurs rires parvenait en une rumeur assourdie jusqu'à l'endroit où se cachait Lara. Le flot des invités s'interrompit un instant. Puis, Lara aperçut la silhouette éblouissante d'une jeune femme en robe blanche rehaussée de diamants, les cheveux surmontés d'une magnifique couronne.

Elle devina de qui il s'agissait.

— Lady Brooke, murmura Agnes.

Elle était accompagnée par un homme à la stature déjà massive : le prince de Galles. Ils descendirent les marches cote à cote, à une certaine distance l'un de l'autre, mais les regards qu'ils échangeaient ne laissaient aucun doute sur leurs sentiments.

Ce n'est pas bien, pensa Lara, mais en même temps elle sentait que l'amour, quelle que fut la forme qu'il prit, était une chose merveilleuse.

Puis le prince de Galles et lady Brooke disparurent, rejoignant les autres invités dans le salon d'apparat. Lara poussa un soupir.

— Vous avez vu comme elle est belle, dit Agnes, Cette robe doit valoir une fortune.

Lara ne répondit rien. Elle réfléchissait à la manière dont elle décrirait la scène à laquelle elle venait d'assister et pensa qu'il lui faudrait la noter le plus vite possible afin de ne rien oublier.

Agnes la raccompagna jusqu'à l'escalier qui menait à la salle d'études.

— Il faut que je vous quitte maintenant, mademoiselle, mais je reviendrai vous chercher dès que les femmes de chambre des invitées seront descendues à l'office pour dîner, dans deux heures environ.

Lara savait déjà que tous les domestiques d'un certain rang ainsi que les serviteurs des invités dînaient avec l'intendante lorsque le repas des hôtes était terminé. Elle avait donc le temps de prendre des notes et elle s'installa à sa table de travail, esquissant à grands traits la scène qu'elle venait de voir. Puis elle essaya d'exprimer les sentiments de son héroïne observant, cachée, les invités du duc.

Elle sera jalouse, se dit Lara, elle se sentira délaissée. Le duc n'aura d'yeux que pour ces jolies frivoles sans doute plus amoureuses de son titre que de lui-même.

Puis elle pensa qu'il n'en était peut-être pas toujours ainsi. Lady Louise, elle-même fille d'un duc, aimait le marquis en tant qu'homme et non pas à cause de son titre ou de sa fortune.

Il ne l'aime plus, pensa Lara en soupirant, mais elle a de la chance qu'il ait éprouvé de l'intérêt pour elle.

Elle se demanda quelles paroles murmurerait le marquis à la femme aimée. Il était difficile de l'imaginer autrement que cynique et désabusé et elle n'arrivait pas à le voir dans le personnage du duc étreignant son héroïne. Peut-être était-ce parce qu'on ne l'avait jamais encore embrassée qu'elle se sentait incapable de décrire la scène. Elle savait cependant que si lord Magor l'embrassait, cela provoquerait en elle une vive répulsion et qu'elle voudrait effacer au plus vite cet atroce souvenir.

Elle resta longtemps assise sans écrire jusqu'à ce que l'on frappe à la porte.

— Venez vite, mademoiselle. Ils sont tous descendus maintenant.

C'était le moment ou jamais de faire preuve de dignité et de refuser, mais Lara ne put résister à la tentation et elle suivit Agnes.

— J'ai mis plus longtemps que je ne croyais car je n'arrivais pas à me débarrasser de la femme de chambre de lady Brooke qui trouvait toujours quelque chose à dire et j'ai du lui rappeler deux fois qu'elle serait en retard pour le dîner.

— Et elle ne s'en souciait pas?

— Oh non, mademoiselle ! Elle prend de grands airs depuis que sa maîtresse ne quitte plus Son Altesse royale. Elle est plus royaliste que le roi et nous nous moquons d'elle derrière son dos.

Lara ne put s'empêcher de rire aussi. Elles arrivèrent à l'étage où se trouvaient les chambres des invités de marque.

— Voilà celle du prince, mademoiselle, il y a un salon à côté puis la chambre de lady Brooke et son boudoir.

Lara ne dit rien mais devina ce que cette disposition signifiait.

— Milord occupe la suite principale au fond du couloir, fit Agnes en montrant une double porte. Lady Louise était furieuse lorsqu'elle a appris que «sa » chambre, qui se trouve juste :à coté, était attribuée à une autre invitée. Je m'attendais à ce qu'on la lui redonne mais l'intendante avait reçu l'ordre de M. Simpson de ne rien changer.

Lara crut deviner pourquoi lady Louise n'avait pas été logée à coté du marquis mais elle préféra ne plus y penser.

— Montrez-moi vite les robes de lady Brooke, Agnes. J'ai peur qu'on me surprenne ici si je reste trop longtemps.

— Il n'y a aucun risque, mademoiselle, Lorsqu'il y a une réception, les domestiques de haut rang ont droit au même repas que les invités. M. Newman et Mme Blossom y veillent. Il faut se montrer à la hauteur d'Easton Lodge et des autres châteaux que notre maître fréquente!

Lara devina que chacun, à Keyston Priory, avait à cœur de voir la maison du marquis dépasser en faste et splendeur toutes les autres. Elle suivit Agnes sans répondre car elle avait hâte de voir les robes de lady Brooke.

Elles entrèrent dans la chambre. C'était une grande et très belle pièce qui avait été rénovée et décorée plusieurs siècles après la construction du prieuré. Les peintures du plafond représentaient des déesses et des chérubins, les sculptures du lit des colombes et des angelots, et les rideaux, tout comme les panneaux du mur, étaient de brocart blanc souligné d'or. L'ameublement français et le tapis d'Aubusson créaient une atmosphère de rêve.

Agnes ouvrait déjà un vaste placard à l'une des extrémités de la chambre et Lara crut voir comme un kaléidoscope de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Agnes sortit les robes une a une et Lara pensa que seule une reine pouvait avoir une garde-robe aussi riche. Il y avait des satins somptueux, des soies aussi douces et légères que de la plume, des dentelles rehaussées de pierres précieuses qui semblaient autant de gouttes de rosée. Et encore des tulles et des mousselines, des flots de rubans et de volants qui semblaient nés des doigts de quelque magicien.

— Milady a des bijoux pour chaque robe, dit Agnes. Ce soir, elle porte des diamants mais dans son coffret à bijoux il y a des saphirs, des émeraudes, des rubis et des turquoises parmi lesquels elle choisit selon ses toilettes.

— Je n'aurais jamais imaginé qu'une femme puisse avoir autant de robes à la fois, s'exclama Lara.

— Et ce n'est là qu'une partie de sa garde-robe, dit Agnes en riant. Sa femme de chambre m'a dit qu'elle avait deux pièces à Easton Lodge exclusivement réservées à ses robes. Elle ne porte certaines d'entre elles qu'une seule fois.

— Sans doute est-ce cela la vraie richesse, murmura Lara.

Comme ce serait merveilleux d'avoir ne serait-ce qu'une robe aussi exquise! Elle se demanda si le marquis l'admirerait ainsi vêtue, Mais comment la remarquerait-il parmi toutes les beautés qui l'environnaient?

— Laissez—moi vous montrer les bonnets et les chapeaux de lady Brooke, dit Agnes.

Elle ouvrit un autre placard et Lara vit trois étagères chargées de chapeaux de toutes les couleurs, certains ornés de plumes d'autruche, d'autres de rubans et de fleurs. Lara aurait aimé en essayer quelques-uns pour voir comment ils lui allaient.

Agnes lui montra ensuite un tiroir où étaient rangées des dizaines de paires de gants.

— Et pour les chaussures, c'est la même chose, dit Agnes. Je crois que lady Brooke en emporte une cinquantaine de paires lorsqu'elle part en voyage.

— Pas étonnant qu'elle ait besoin d'un train spécial pour se déplacer, remarqua Lara en souriant.

— Son Altesse royale a presque autant de bagages qu'elle et est toujours accompagnée par deux valets, cinq domestiques et un secrétaire.

— Ce n'est pas quelqu'un de facile à recevoir, dit Lara.

— Sans doute, mais tout le monde se sent fier de l'avoir pour invité.

— Je le crois sans peine.

Une fois de plus, Lara regarda autour d'elle.

Quelle impression cela faisait-il de s'endormir dans un cadre aussi magnifique? Que ressentirait-on lorsqu'on pouvait tout acheter au gré

de ses désirs, lorsqu'on était aimée de l'homme le plus célèbre de tout le pays?

Lady Brooke avait beaucoup de chance et pourtant ce n'était pas la le bonheur parfait tel que le concevait Lara. Comment le prince et lady Brooke auraient-ils pu trouver le vrai bonheur alors qu'ils étaient l'un et l'autre mariés et que leur histoire d'amour ne pourrait connaître qu'une fin décevante?

Ce que je veux, songea Lara, c'est vivre un amour semblable à celui qu'ont vécu mes parents, et savoir au fond de mon cœur que rien d'autre n'a d'importance.

Agnes était en train de refermer placards et armoires.

— Il faut que je me remette au travail maintenant, mademoiselle, sinon je m'attirerai des réprimandes,

— Oui, bien entendu. Merci de m'avoir montré toutes ces belles choses. Je n'aurais jamais imaginé qu'il existait des robes aussi magnifiques.

— Comme dit ma mère, ça ne coûte rien de regarder.

— Non, et je vous remercie encore.

Agnes se mit à préparer le lit et Lara se dirigea vers la porte. Elle jeta un dernier coup d'œil sur la pièce puis sortit dans le couloir. La suite du prince de Galles et de lady Brooke était située à une extrémité du bâtiment et elle allait devoir le traverser tout entier avant de rejoindre la salle d'études.

Elle entendait des bribes de musique s'élever du salon où l'on dansait lors des réceptions intimes.

Quel dommage de ne pouvoir regarder les invités valser! Elle se demanda avec qui dansait le marquis.

Il était certainement très bon danseur...

Elle arrivait à hauteur de l'escalier d'honneur lorsqu'elle l'aperçut tout à coup qui montait.

Elle resta paralysée de peur pendant une fraction de seconde. Qu'allait-il penser en la voyant ici et comment pourrait-elle justifier sa présence? Il fallait qu'elle se cache.

Elle songea à rebrousser chemin mais la chambre de lady Brooke était trop éloignée pour qu'elle puisse l'atteindre sans être vue. Elle ouvrit la porte la plus proche et la referma précipitamment derrière elle. En fait, elle se trouvait dans une sorte d'entrée sur laquelle, de part et d'autre, donnaient deux autres portes. Elle devina qu'il s'agissait de l'antichambre qui séparait le salon de la chambre à coucher d'une des suites. Elle serait en sécurité ici jusqu'au moment où le marquis aurait rejoint ses appartements.

Son cœur battait la chamade et elle tendit l'oreille, guettant le bruit de ses pas. Elle crut s'évanouir en voyant tout à coup la porte s'ouvrir et le marquis se profiler dans la lumière du couloir. Il referma la porte derrière lui et ils se retrouvèrent dans l'obscurité. Lara était incapable de bouger ou de respirer mais sentait sa présence toute proche. Puis, soudain, il la prit dans ses bras et avant qu'elle n'ait eu le temps de faire un geste, il posa ses lèvres sur les siennes.

Lara n'avait jamais été embrassée par un homme et elle eut un instant l'impression de rêver. Le baiser du marquis se fit plus exigeant et il la serra très fort dans ses bras. Elle se sentit envahie par un trouble merveilleux. Elle se rendit compte tout à coup que c'était ce qu'elle avait toujours attendu sans imaginer que ce serait un bonheur aussi parfait.

Comme si le marquis devinait ce qu'elle ressentait, sa bouche se fit plus possessive encore, si bien que Lara avait l'impression qu'il la prenait tout entière, qu'elle faisait partie de lui.

C'était cela, l'amour qu'elle avait toujours recherché, un amour si merveilleux qu'il la transportait dans un univers divin. Tandis qu'elle croyait atteindre le paradis, le marquis relâcha son étreinte.

— Il faut que je vous quitte maintenant, Daisy, dit-il d'une voix qu'elle ne lui connaissait pas, sinon le prince va s'inquiéter de votre absence.

Avant que Lara n'ait eu le temps de comprendre ce qui arrivait, il ouvrit la porte et disparut.

Elle resta immobile, incapable de réfléchir. Son corps tremblait de toutes les émotions qu'il avait éveillées en elle mais en même temps elle se sentit envahie par une étrange exaltation.

Combien de temps resta-t-elle ainsi dans l'obscurité, haletante, le cœur battant, les lèvres entrouvertes? Elle n'aurait su le dire. Mais il s'écoula certainement un long moment avant qu'elle ne revienne sur terre et ne retrouve une respiration normale.

Elle ouvrit enfin la porte et se glissa dans le couloir. Sans plus s'inquiéter d'être vue, elle courut d'un trait jusqu'à l'escalier qui montait à la salle d'études. Assise à sa table, ses mains couvrant son visage, elle réfléchit à ce qui venait de lui arriver. Le marquis l'avait embrassée et elle ne serait plus jamais la même. Il l'avait éveillée à l'amour et elle se rendait compte maintenant qu'elle l'aimait depuis longtemps.

Bien qu'elle n'était cessé de penser à lui depuis leur première rencontre, elle ne s'était pas rendu compte qu'il l'attirait. Elle comprenait à présent pourquoi il avait brisé le cœur de tant de femmes et pourquoi lady Louise était si malheureuse.

Je l'aime, je l'aime, pensa-t-elle, mais c'est aussi ridicule que de vouloir atteindre la lune.

Comment aurais-je pu deviner que l'amour était aussi merveilleux et qu'un baiser pouvait être aussi brûlant que le soleil?

Elle poussa un profond soupir. Il ne fallait pas que le marquis devine jamais ce qu'elle éprouvait pour lui, soupçonne qu'elle lui avait donné non seulement ses lèvres mais son être tout entier, son âme même.

Il croyait embrasser lady Brooke. Il doit l'aimer, tout comme le prince, se dit—elle.

Mais elle refusait de revenir à la réalité, d'essayer de comprendre. Tout ce qu'elle voulait pour le moment, c'était se souvenir de l'extase qui l'avait saisie lorsqu'il l'avait prise dans ses bras et embrassée. Elle sentait que l'étrange vibration qui s'était produite à cet instant entre eux les avait rapprochés plus encore que le contact de leurs corps et que cette communion était autant spirituelle que physique.

— Je l'aime, dit-elle à haute voix.

Elle se demanda ce qu'il penserait s'il apprenait que ce n'était pas lady Brooke qu'il avait embrassée mais une gouvernante, une femme sans importance en dépit du fait qu'il admirait sa façon de monter à cheval.

Elle resta longtemps assise, immobile, avant de prendre une décision.

Je vais rentrer à la maison, résolut-elle. Il faut que le marquis n'apprenne jamais ce que je ressens pour lui. Si je reste ici plus longtemps, je peux me trahir malgré moi. Comme il trouverait cela présomptueux et stupide de ma part! Cela ne ferait qu'augmenter son cynisme.

Il faut que je parte, se répéta-t-elle.

Mais l'idée de ne plus le revoir lui était plus douloureuse qu'un coup de poignard. Que serait sa vie avec le seul souvenir de son unique baiser? Elle se leva enfin, incapable de noter, ce soir, ce qui lui était arrivé et ce qu'elle avait ressenti.

Je vais me mettre au lit, décida-t—elle.

Elle se dirigea vers la porte et se rendit compte que la clé avait disparu. Elle regarda la serrure d'un air incrédule puis un soupçon lui traversa l'esprit et elle courut jusqu'à sa chambre. La aussi, la clé manquait.

Elle devina que le moment était venu d'affronter lord Magor, comme elle l'avait prévu en venant à Keyston Priory, Elle eut un bref instant de panique.

Comment lui faire face alors qu'elle vibrait encore d'émerveillement après le baiser du marquis? Elle allait devoir défier un homme qui lui faisait horreur et peut-être même lutter avec lui.

Elle eut un instant la tentation de courir auprès de Mlle Nesbit pour lui demander protection. Puis elle se ressaisit. Elle ne céderait pas à une telle faiblesse. Au contraire, elle allait donner à lord Magor la leçon qu'il méritait.

— Je ne suis pas une orpheline sans défense ni protection et qui craint de perdre sa place.

Elle savait que son père pouvait parler à lord Magor d'égal à égal et lui dire quelle fripouille il était. Pourtant, elle n'avait aucune envie d'appeler son père à son secours. Sa fierté l'en empêchait.

Elle redressa la tête et marcha d'un pas résolu vers sa malle qui se trouvait dans un coin de la chambre. Elle l'ouvrit et trouva, sous quelques vêtements un des pistolets de duel de son grand-père. Son courage lui revint en sentant la crosse de l'arme au creux de sa main. Elle chargea le pistolet, arma le chien et retourna dans la salle d'études. Elle s'aperçut, en regardant la pendule, qu'elle était restée si longtemps à rêver au marquis, qu'il était plus tard qu'elle ne le pensait. Lord Magor n'allait pas tarder à apparaître, sur d'obtenir enfin ce qu'il voulait.

Elle imagina la terreur que Jane aurait éprouvée à sa place. Nul doute que son amie se serait effondrée, pour de longs mois peut-être.

Rien n'est plus cruel ni lâche que de s'en prendre à quelqu'un d'aussi fragile que Jane, pensa Lara.

Elle se souvint de la question que Georgina lui avait posée à propos des renardeaux et elle était maintenant résolue à venger son amie.

Elle s'assit à la table et posa l'arme sur ses genoux. Elle avait mis la jolie robe bleue de Jane qui lui allait à ravir.

Elle était taillée dans un tissu bon marché mais d'une jolie teinte, et bordée de volants de mousseline au décolleté. Si lord Magor allait croire qu'elle avait mis sa plus belle robe pour le recevoir, il aurait une surprise désagréable.

Le temps lui parut long mais en fait Lara n'attendit guère plus d'un quart d'heure avant d'entendre des pas dans l'escalier. Lord Magor marchait avec précaution pour ne pas faire de bruit. Elle se demanda s'il arborait ce sourire assuré qu'elle détestait tant; il pensait qu'elle était sans défense et que, même si elle se rebellait un instant, il finirait par obtenir ce qu'il voulait.

La porte s'ouvrit et il resta quelques instants sans mot dire à la regarder. La lumière qui jouait dans ses cheveux faisait à Lara comme une auréole de feu. Après l'avoir contemplée pendant un moment, lord Magor sourit.

— Bonsoir. J'imagine que vous m'attendiez.

— Oui, milord. Oui d'autre que vous aurait pu subtiliser les clés de ces deux portes?

— Sans cela, comment aurais-je pu entrer? Dit lord Magor en refermant la porte derrière lui.

Et maintenant, chère petite sauvageonne, cessons de faire des phrases. Je vais vous faire découvrir des jeux très agréables.

— Et si je vous demandais de vous conduire en gentilhomme et de quitter cette pièce?

— Pour le moment, je n'en suis pas un, mais un homme qui vous trouve très attirante. Vos cheveux roux et votre peau de porcelaine me plaisent plus que je ne puis vous dire. Mais les mots sont inutiles entre nous, dit-il en approchant. Il me sera bien plus facile de vous le faire comprendre lorsque nous serons tout proches l'un de l'autre.

Il fit encore un pas en avant et Lara se dressa d'un bond, le pistolet à la main.

— Cela suffit, milord. Et maintenant, je vais vous dire ce que je pense de vous. (Elle vit l'étonnement se peindre sur le visage de lord Magor.) Je vous méprise et je vous déteste. Je préférerais qu'un reptile me touche plutôt que vous. J'ai l'intention de faire en sorte que vous n'osiez plus jamais molester une pauvre gouvernante sans défense, incapable de réagir comme je le fais.

Elle était tellement furieuse qu'elle lui cracha presque ces mots au visage. Le premier mouvement de lord Magor fut la colère, puis il éclata de rire.

— Quelle bravoure! Mais seriez-vous assez folle pour compromettre votre situation ici et ailleurs en tirant sur moi? (Il s'interrompit comme pour peser ses mots.) Si vous vous servez de cette arme ridicule, vous savez aussi bien que moi que vous ne retrouverez plus jamais d'emploi. Vous serez condamnée alors à mourir de faim à moins que quelqu'un ne s'occupe de vous — ce que je suis tout disposé à faire. (Voyant qu'elle le visait d'une main qui ne tremblait pas, il changea de ton :) Cessez de jouer à l'amazone farouche et laissez—moi vous dire ce que j'envisage: une charmante petite maison à St John's Wood, une voiture et un cheval pour vous seule et des bijoux... Je crois que des émeraudes mettraient parfaitement votre teint en valeur. (Lara vit que ses yeux brillaient de désir.) Laissez-moi caresser votre peau et je vous promets que vous aurez tout ce que vous voudrez — pas seulement une émeraude mais tout un collier.

— Je préférerais mourir! s'écria Lara.

— Sottises! Je vous assurerai une vie plus agréable que tout ce que vous pouvez imaginer.

Il fit un pas en avant.

— Ne bougez pas!

— Je veux vous tenir dans mes bras, dit lord Magor, et il s'approcha encore.

C'est alors que Lara tira. Elle voulait l'atteindre au bras, non pas au cœur, mais lorsqu'elle appuya sur la détente, elle sentit l'arme sauter avec le recul.

La détonation qui suivit sembla résonner sans fin dans la pièce et elle crut un instant l'avoir manqué.

Lentement — ce qui parut encore plus effrayant à Lara — lord Magor porta les mains à sa poitrine puis s'écroula sur le tapis. Pendant un instant, Lara resta immobile. Elle regardait fixement la forme étendue par terre. Les yeux de lord Magor étaient fermés et son visage exsangue. C'est alors que toute l'horreur de son geste lui apparut clairement. Elle l'avait tué au lieu de le blesser et les conséquences de son acte seraient terribles. Elle eut l'impression de perdre la raison.

Elle avait du mal à respirer. Elle savait qu'il faudrait appeler la police et que rien ne pouvait être plus désastreux pour Keyston Priory alors que le prince de Galles s'y trouvait en tant qu'invité.

D'autres scandales avaient déjà éclaté autour de lui et les journaux avaient critiqué sa conduite, ses dépenses et les amis dont il s'entourait. La vie qu'il menait était jugée sévèrement par la reine ainsi que par un grand nombre de ses sujets.

A présent, le marquis serait sévèrement blâmé : un meurtre A Keyston Priory alors que le prince était son hôte ! Parce qu'elle l'aimait, elle aurait tout fait pour effacer son geste, elle aurait même laissé lord Magor prendre quelque liberté avec elle, si cela avait pu le ramener à la vie.

Je n'aurais pas du rester ici lorsque je me suis aperçue que les clés avaient disparu, pensa-t-elle.

Mais il était trop tard. Lord Magor était étendu mort à ses pieds et le marquis ne le lui pardonnerait jamais. De plus, il serait furieux que l'on apprenne que son meilleur ami avait essayé de séduire la gouvernante de sa nièce. Ce scandale le rendrait fou de rage.

Tout cela lui traversa l'esprit en une fraction de seconde. Il fallait qu'elle sauve le marquis des conséquences du geste qu'elle venait de commettre mais elle ne savait comment s'y prendre. Elle posa le pistolet sur la table puis, contournant le corps de lord Magor, elle marcha vers la porte, C'est alors qu'elle se rendit compte qu'une seule personne pouvait l'aider: oui, une seule personne pourrait peut-être faire en sorte que son crime n'ait pas les suites catastrophiques qu'elle prévoyait.

Sans réfléchir davantage à ce qu'elle dirait ni comment elle expliquerait son geste, elle courut vers l'escalier, descendit un étage et s'engagea dans le couloir qui menait aux appartements du marquis.

Elle s'arrêta quelques secondes devant sa porte pour reprendre souffle. Son cœur battait si vite qu'elle avait l'impression qu'il allait éclater. Ses lèvres étaient sèches et ses mains tremblaient.

Elle ouvrit la porte et se trouva dans une antichambre semblable à celle où le marquis l'avait embrassée. La pièce était faiblement éclairée et elle distingua deux portes. Sans frapper, elle en ouvrit une et aperçut le contour d'un lit dans la pénombre.

Puis, tandis qu'elle se tenait là, indécise, la voix du marquis lui parvint :

— Qui est là ? Que voulez-vous ?

Soulagée de l'entendre, elle s'approcha rapidement du lit. Elle se profilait contre la lumière de l'antichambre, si bien qu'il la reconnut.

— Mademoiselle Wade ! s'exclama-t-il d'une voix incrédule.

Lara fut incapable de parler pendant quelques secondes. Puis, d'une voix qu'elle ne reconnut pas, elle se mit à bégayer.

— Je suis désolée... affreusement désolée mais j'ai tiré... sur lord Magor... et... il est mort.

Chapitre 7 :

Un silence suivit l'aveu de Lara. Le marquis, la voyant trembler, eut la certitude qu'elle disait la vérité.

— Attendez—moi dehors, dit-il très calmement. Je serai là dans une minute.

Lara regagna l'antichambre. Elle crut que ses jambes allaient se dérober et s'adossa au mur.

Elle avait l'impression de rouler, de tomber dans un gouffre ; lorsqu'elle toucherait le fond, elle mourrait.

Et c'est ce qu'elle désirait car, en tuant lord Magor, elle avait porté un préjudice irréparable au marquis. Comment avait—elle pu commettre une telle folie ?

Si seulement elle avait eu le courage de dénoncer au marquis le comportement de son ami, d'abord avec Jane, puis avec elle ! Mais même si lord Magor s'était conduit de façon indigne, ce n'était pas une

raison pour le tuer et provoquer un tel scandale alors même que le prince de Galles était l'hôte du prieuré. Lara se sentait coupable, et si quelqu'un devait être puni, c'était elle seule.

Elle resta dans la pénombre quelques minutes, puis le marquis la rejoignit. Elle vit qu'il était habillé mais qu'au lieu de mettre une cravate, il avait noué un foulard autour de son cou, ce qui lui donnait une allure plus désinvolte. Sans dire un mot, il ouvrit la porte du couloir et ils se dirigèrent tous deux vers l'autre extrémité du bâtiment. Le couloir était faiblement éclairé par des bougies.

Bien que l'on eut récemment installé le gaz et l'électricité dans le prieuré, le marquis avait préféré garder les traditionnelles bougies dans cette aile de sa demeure. Elles étaient fichées dans des appliques fixées au mur.

Pour Lara, cependant, tout paraissait flou et il lui semblait avancer dans une espèce de brouillard. Ils passèrent devant la porte de l'antichambre où le marquis, la prenant pour lady Brooke, l'avait embrassée. Jamais plus elle ne connaîtrait un tel bonheur. Un instant, la merveilleuse sensation qu'elle avait alors éprouvée lui revint à la mémoire.

Puis elle se dit avec amertume qu'elle était indigne de cette extase et qu'il ne lui serait plus jamais donné de la connaître.

En arrivant à hauteur de l'escalier d'honneur, le marquis se tourna vers elle.

— Ou est lord Magor?

— Dans... la ...salle d'études, réussit-elle à répondre.

— Qu'y faisait-il?

— Il... était venu me voir.

— Vous l'attendiez?

Elle eut l'impression que la voix du marquis était chargée de mépris. Il avait sans doute remarqué qu'elle était en robe du soir. Il devait la soupçonner d'avoir provoqué lord Magor et cette pensée lui fut insupportable.

— J'attendais car... il avait dérobé la clef de la salle d'études... et celle de ma chambre.

— Que dites—vous?

— Il a essayé de forcer ma porte hier soir mais j'avais fermé à clef.

— Et ce soir, vous l'avez attendu avec l'intention de tirer sur lui?
demanda le marquis d'un air sévère.

— Oui!

— Avec un des mes fusils?

Lara se rendit compte que sa réponse allait entraîner de nouvelles questions. Cependant, elle ne pouvait pas se dérober.

— Non. J'ai un pistolet de duel... qui appartient à mon père.

— Et vous l'avez apporté avec vous? Pourquoi?

Elle remarqua l'habileté avec laquelle il l'interrogeait. Comme une prisonnière dans le box des accusés, elle ne pouvait que répondre à ses questions...

— J'ai emporté le pistolet parce que... parce que je savais qui était lord Magor.

— Et comment le saviez-vous? (Avant qu'elle n'ait eu le temps de répondre, il poursuivit :) Je suppose que Mlle Cooper vous a parlé de lui.

— Oui. Il la terrifiait. C'est la raison pour laquelle je l'ai remplacée... pour lui permettre de se reposer.

— Vous voulez dire qu'elle n'est pas vraiment malade?

— Non, non... mais au seuil de la dépression nerveuse.

Le marquis se tut mais, visiblement, il était dans une colère noire. Il se remit à marcher et Lara n'eut d'autre solution que de le suivre. Ils montèrent l'escalier, suivirent le couloir et arrivèrent à la salle d'études. Lara se surprit à prier pour que, par miracle, lord Magor ait disparu. Mais lorsqu'elle regarda dans la pièce, son dernier espoir s'évanouit.

Elle vit le corps allongé là où elle l'avait laissé.

C'est alors qu'elle entendit Georgina pleurer. Tandis que le marquis se

penchait sur le corps, elle se précipita vers la chambre de la petite fille et ouvrit la porte.

— Mademoiselle Wade! Mademoiselle Wade!

Elle vit Georgina assise dans son lit et referma la porte.

— Ne craignez rien. Je suis là.

— J'ai entendu une détonation et j'ai cru qu'on était en train de tuer les petits renards...

Lara réussit à allumer une bougie malgré le tremblement de ses mains et s'assit sur le lit de Georgina.

— Vous avez du rêver. Il fait encore nuit et personne n'est sorti.

— J'ai appelé longtemps et vous n'êtes pas venue.

— Je suis désolée. je ne vous ai pas entendue.

— J'avais très très peur.

— C'est fini, dit Lara. Je suis là maintenant.

— Oui, mais c'est terrible d'avoir peur dans le noir.

— Je sais. Je vais vous apprendre une prière que maman me récitait toujours lorsque j'étais petite et qu'il faudra dire chaque fois que vous aurez peur.

— C'est une prière magique?

— Elle m'a toujours aidée, répondit Lara.

Puis, très doucement, elle se mit à réciter la prière, et ce fut comme si elle retrouvait le temps de son enfance; lorsqu'elle eut fini, elle vit que Georgina avait fermé les yeux, et quelques secondes plus tard, la petite fille se rendormit. Lara attendit un instant puis quitta silencieusement la pièce.

La salle d'études était vide. Le marquis n'était plus là et le corps de lord Magor avait disparu. Il avait dû l'emporter et le seul indice de son crime était le pistolet resté sur la table.

Elle s'en saisit et retourna dans sa chambre où elle le cacha au fond de sa malle. Elle se demanda si la police lui permettrait de rester chez

elle jusqu'au procès ou si elle serait mise immédiatement en prison.

Cette perspective était si terrifiante qu'elle aurait voulu hurler mais elle resta immobile, comprimant son cœur de ses deux mains comme pour en arrêter les battements. Son père allait apprendre ce qu'elle avait fait. Sans doute la soutiendrait-il en cette épreuve, mais il en souffrirait profondément. Et la pauvre Jane! Elle devrait témoigner à la barre qu'elle lui avait parlé de lord Magor. Et n'était—ce pas la raison pour laquelle Lara avait emporté le pistolet? i

— Comment ai-je pu faire une chose aussi stupide? s'écria-t-elle. Oh maman, maman, aidez-moi!

Oui, c'était le cri d'une enfant et Lara se sentait en ce moment aussi vulnérable. Elle aurait aimé se réfugier dans les bras de sa mère.

Puis, insidieusement, il lui vint à l'esprit que le seul endroit où elle se sentirait maintenant en sécurité, ce serait dans les bras du marquis. Elle eut d'autant plus envie de pleurer qu'elle se doutait de ce qu'il pensait d'elle à présent. Elle aurait voulu s'enfuir au plus vite pour ne pas avoir à supporter sa réprobation et son mépris. Mais où qu'elle aille, on la retrouverait et on la conduirait devant les juges. Elle gémit doucement et cacha son visage au creux de ses mains.

Un bruit de pas dans la salle d'études l'avertit que le marquis était revenu. Il fallait aller le rejoindre et affronter la situation. Elle ne devait ni pleurer ni se plaindre mais se conduire avec dignité. Lentement, au prix d'un effort considérable, elle se dirigea vers la salle d'études.

Le marquis l'attendait, adossé à la cheminée. Elle n'eut pas le courage de le regarder et s'avança vers la table sur laquelle elle s'appuya des deux mains pour se soutenir. Elle tremblait et son visage était pâle. Elle resta ainsi, très droite, les yeux baissés.

Le marquis attendit quelques secondes avant de parler à voix très basse, comme s'il craignait de réveiller Georgina.

— J'ai porté lord Magor jusqu'à sa chambre. Il n'est pas mort.

Lara ne réagit pas instantanément, elle n'arrivait pas à comprendre ce qu'il venait de dire.

Elle dut avoir mal entendu et leva les yeux d'un air égaré.

— Avez-vous dit... qu'il n'est pas... mort? murmura-t-elle.

— Oui. Il est vivant et votre balle ne l'a même pas touché.

— C'est impossible. Lorsque j'ai tiré, il a porté les mains à sa poitrine et s'est écroulé.

— Il a eu une crise cardiaque, dit doucement le marquis. Depuis quelque temps il souffre du cœur. Je lui ai donné le médicament qu'il a toujours sur lui. Il a maintenant repris conscience et j'ai envoyé chercher le médecin.

— Est—ce vrai? Est-ce possible?

— Vous savez bien que vous pouvez me croire.

Elle s'assit, ses jambes ne la soutenaient plus.

— J'étais si sure... qu'il était mort. Je croyais que... je devrais passer en jugement pour meurtre.

— Personne ne doit soupçonner ce qui s'est passé ici ce soir, dit le marquis sévèrement. Il ne faut pas en souffler mot. Vous m'entendez?

Sa voix était dure et hostile. Cependant, Lara avait l'impression de renaître à la vie, comme si c'était elle et non lord Magor qui avait frôlé la mort.

— Mettez-vous au lit, dit-il moins sèchement. Vous serez mieux demain matin. Je me charge de tout.

Il la regarda pendant un long moment comme s'il craignait qu'elle s'évanouisse puis, sans doute rassuré, il sortit de la salle d'études et referma la porte derrière lui.

Ce n'est que lorsqu'elle l'entendit descendre l'escalier que Lara se détendit et appuya sa tête sur la table. Un miracle l'avait sauvée et peut-être aussi. Les prières qu'elle avait faites. Il n'en était pas moins vrai qu'elle s'était perdue aux yeux du marquis. Elle resta longtemps prostrée avant de se lever pour regagner sa chambre où elle commença aussitôt à faire sa malle.

Une semaine de plus n'aurait pas fait de mal à Mlle Cooper, dit Nanny, mais au moins elle a déjà bonne mine. On ne peut guère en dire autant de vous, mademoiselle Lara.

— C'est le voyage qui m'a fatiguée. J'ai du partir très tôt ce matin.

— Vous auriez pu prévenir afin qu'on aille vous chercher à la gare.

— Jackson, le fermier, m'a ramenée, dit Lara.

Nanny le savait déjà mais Lara voulait l'empêcher de lui poser trop de questions. Restée seule avec Jane, elle donna la raison de son retour.

— Lord Magor a eu une crise cardiaque. Il sera certainement contraint au repos pendant quelque temps.

— C'est rassurant, dit Jane. Il ne t'a pas importunée?

— Non, dit Lara en espérant que ce mensonge lui serait pardonné. Il ne s'intéressait pas du tout à moi.

— J'étais inquiète, très inquiète.

— Avant que tu ne partes, il faut que je te parle de Georgina.

Elle lui dit comment elle avait découvert le talent de la petite fille et ce que le marquis avait l'intention de faire pour sa nièce.

— Dans ce cas, ils ne voudront plus de moi au prieuré, dit Jane. Je ne sais pas jouer du piano et je n'ai jamais aimé la musique.

— Tu pourrais continuer de lui donner toutes ses autres leçons. Cependant, Jane, je crois que tu te sentiras mieux avec de plus jeunes enfants.

— Peut-être. D'ailleurs, je pense que personne ne me retiendra à Keyston Priory. Je devrais sans doute m'inscrire dans l'une de ces agences qui placent les gouvernantes.

— Je pense qu'il serait préférable que tu t'informes auprès de lady Ludlow. Elle connaît peut-être une famille avec de jeunes enfants où l'on aurait besoin de quelqu'un comme toi.

Ou, si tu veux, je peux demander à papa qu'il lui écrive.

— Ce serait très gentil de ta part. Je pense que je devrais partir cet après-midi. Je pourrais passer la nuit à Keyston House à Londres et je suppose qu'ils m'enverront une voiture du prieuré demain matin de bonne heure.

— Excellente idée. J'ai laissé un mot à Georgina la prévenant de ton

retour. Je suis sûre qu'elle sera contente.

C'était encore un mensonge. Lara était persuadée du contraire. Elle avait la certitude qu'elle manquerait à Georgina. Elle avait écrit à la petite fille, lui expliquant qu'elle devait rentrer d'urgence à la maison car son père avait besoin d'elle. Elle lui demandait d'être gentille avec Mlle Cooper qui venait d'être malade, et aussi de l'excuser auprès de son oncle. Elle n'avait pas pu prendre congé de lui, obligée qu'elle était de partir très tôt.

« ... Vous devez continuer à travailler très sérieusement votre piano car je sais que vous pouvez devenir une très bonne pianiste. Je penserai à vous et prierai pour vous. Si vous en avez le temps, écrivez-moi pour me raconter tout ce que vous faites. Vous savez que je serais heureuse d'avoir de vos nouvelles. Je vous

embrasse très fort.

Lara Wade. »

Elle avait laissé sa lettre devant la porte de Georgina, sachant que sa nourrice la lui remettrait à son réveil. Puis elle s'était habillée et avait attendu la cloche de six heures. Elle était alors descendue et avait demandé au premier valet rencontre d'aller lui faire préparer une voiture pour l'emmener à la gare. A son retour, il avait descendu sa malle et, lorsqu'elle était partie un quart d'heure plus tard, aucun des vieux domestiques n'était encore debout et les jeunes valets n'étaient pas assez hardis pour lui demander où elle allait.

Tout s'était passé plus facilement qu'elle ne l'espérait. Dix minutes plus tard, le train arrivait. A Londres, elle avait dû attendre assez longtemps la correspondance avant de monter dans l'omnibus qui l'avait déposée à Little Fladbury.

Elle était enfin à la maison. Le contraste avec Keyston Priory était frappant et le presbytère lui parut encore plus petit et plus modeste qu'auparavant. Elle ne s'attarda pas à ce genre de pensées. Ce qui importait, c'était de faire croire à Jane qu'elle était attendue et que sa place était auprès de Georgina.

Elle l'accompagna à la gare dans la voiture de son père qui était rentré entre-temps. Mais après le départ de Jane, elle se sentit si épuisée qu'en rentrant elle se mit au lit et s'endormit immédiatement.

Elle se réveilla à l'heure du dîner mais elle était si pale et paraissait si fatiguée que Nanny l'empêcha de se lever et insista pour lui apporter des œufs brouillés et un verre de lait. Après avoir mangé, Lara se rendormit presque immédiatement.

Le lendemain matin, lorsqu'elle se réveilla, le soleil pénétrait déjà à travers les minces rideaux de sa chambre. Ses premières pensées furent pour le marquis et elle prit conscience qu'elle l'avait perdu à jamais.

Comment pourrai-je le supporter? se demanda-t-elle. Comment vivre sans lui alors qu'il occupe toutes mes pensées et que je n'ai qu'un désir: être près de lui. J'avais raison de penser qu'il était inaccessible pour moi...

Pourtant, pendant un instant, elle avait été toute proche de lui et leur communion avait été parfaite. De cette étreinte, Lara était sortie transformée, elle ne serait plus jamais la même.

— Je l'aime, je l'aime, murmura-t-elle, étendue sur son lit.

Elle se souvenait de son visage comme si elle l'avait devant les yeux. Elle se demanda comment il réagirait en apprenant son départ: avec soulagement sans doute. En demeurant à Keyston Priory, ne risquait-elle pas de se retrouver face à lord Magor lorsque celui-ci cesserait de garder la chambre? Le marquis l'aurait peut-être contraint à présenter des excuses et elle se serait sentie affreusement gênée.

De son côté, elle aurait dû exprimer ses regrets d'avoir été assez sotte pour vouloir faire elle-même justice et pour avoir tiré sur un homme qui, quel que fut son comportement, était un invité de son employeur. Et tout cela tandis que le prince de Galles était l'hôte de Keyston Priory!

Quelle folie! pensa-t-elle. Quel comportement inconscient des réalités!

Lorsqu'elle avait fait sa malle, elle y avait rangé ses manuscrits mais, à présent, elle n'avait plus aucune envie d'achever ce roman. Pourquoi vouloir décrire cette société, même si elle avait eu le loisir de l'observer? Ce monde était si étranger qu'elle ne serait jamais capable de le peindre d'une manière vivante.

Je vais écrire un livre qui parlera des gens de la campagne qui me sont familiers, décida-t-elle, et non pas de cette haute société dont les usages et les comportements sont si étranges que personne, en dehors d'un cercle restreint, ne peut les comprendre. Et peut-être est-ce

mieux ainsi...

— Je suis content que vous soyez de retour, dit son père pendant le petit déjeuner.

Lorsqu'il répéta les mêmes mots durant le repas de midi, Lara comprit qu'elle lui avait profondément manqué.

— Je suis heureuse d'être revenue auprès de vous, papa, et je n'ai aucune intention de repartir.

— J'ai été content malgré tout que vous puissiez vous changer les idées, reprit lord Hurlington. Je me rends bien compte que la vie est monotone ici pour vous. J'aimerais bien que nous puissions nous installer ailleurs, mais à vrai dire, je crois que l'évêque a oublié jusqu'à mon existence.

— Nous sommes très heureux à Little Fladbury. Tout le monde vous aime ici, papa, et vous le savez bien.

Lara pensa que le marquis avait de nombreux bénéfices ecclésiastiques sur ses domaines et qu'il lui serait facile de faire obtenir à son père une paroisse plus importante. Hélas! cela n'arriverait jamais.

Bien qu'elle essayât de s'occuper dans la maison son esprit retournait sans cesse à Keyston Priory; elle se demanda si le marquis lui accordait une pensée, même fugitive.

Cette question et bien d'autres la tinrent éveillée toute la nuit. Le lendemain matin, le prince de Galles et lady Brooke, imités par tous les invités, allaient quitter Keyston Priory dans une joyeuse bousculade. On descendrait des montagnes de malles que l'on chargerait sur les voitures emmenant les domestiques jusqu'à la gare.

Le prince de Galles, lady Brooke et leurs amis les plus intimes prendraient le train royal.

Elle se demanda si le marquis partirait avec eux ou s'il resterait encore quelques heures chez lui pour avoir le loisir de monter Black Knight ou quelque autre de ses magnifiques chevaux. Elle les imaginait, lui et Georgina, se dirigeant vers le champ de courses, et se demanda si la petite fille dirait, comme elle l'avait fait un jour, que c'était plus amusant lorsqu'il y avait trois chevaux.

Il faut que j'oublie tout cela, se dit Lara. Je ne peux pas continuer à

ressasser ainsi le passé.

Elle mit son vieux bonnet et descendit au village. Elle voulait reprendre ses visites habituelles auprès d'une vieille dame qui devenait aveugle et ne pouvait quitter sa demeure.

Son seul plaisir était que l'une ou l'autre voisine charitable vienne lui donner des nouvelles du monde extérieur.

Lara cueillit en chemin quelques branches de lilas. Elles lui firent rêver aux bosquets qui ornaient les pelouses du prieuré, puis elle se souvint de celui derrière lequel elle s'était cachée lorsqu'elle avait surpris les confidences plaintives de lady Louise.

Ainsi donc elle—même venait de rejoindre la cohorte des femmes qui avaient aimé le marquis et l'avaient perdu. Simplement, il ne le saurait jamais. Et jamais il ne l'entendrait se plaindre ni ne la verrait jouer les invitées indésirables.

Il aura au moins cette chance, pensa-t-elle avec amertume.

Elle passa une heure auprès de l'aveugle et, comme il lui était difficile d'échapper à ses souvenirs, elle lui parla de Georgina et de Keyston Priory ainsi que du marquis. Lorsqu'elle se leva pour prendre congé, la vieille femme lui prit la main.

— Vous avez souffert. Je l'entends au son de votre voix. Je vais prier pour que vos tourments prennent fin. Dieu exauce souvent mes prières.

— Je n'en doute pas.

— Et vous trouverez le bonheur, je le sens. Vous êtes une bonne petite, vous ressemblez à votre mère. Je n'ai jamais connu meilleure et plus noble dame.

— C'est vrai.

— Elle a été très, très heureuse avec votre père et vous le serez aussi. Souvenez-vous de ce que je vous dis.

— Je ne l'oublierai pas.

Lara reprit le chemin poussiéreux qui serpentait entre les chaumières puis arriva à la pelouse, devant l'église. Ce fut, en fait, une autre pelouse qui lui apparut: celle du prieuré, plus verte et mieux

entretenu; elle crut entendre murmurer le ruisseau ou péchaient en des temps lointains les moines fondateurs. Les pierres grises de l'église s'effacèrent pour laisser place aux briques roses du petit château et elle crut marcher vers le grand vestibule aux poutres apparentes ou pour la première fois elle avait rencontré le marquis.

Malgré tous ses efforts, elle ne parvenait pas à lui échapper. Il était inutile d'essayer de lutter contre l'amour...

Elle pénétra dans le presbytère et laissa la porte à demi ouverte pour laisser entrer le soleil.

Son père était allé rendre visite à une fermière dont le mari était gravement malade et Nanny faisait des courses au village. Elle l'avait aperçue de loin mais ne s'était pas arrêtée pour l'attendre. Elle préférait échapper aux incessantes questions dont elle la harcelait depuis son retour.

Elle entra au salon et décida d'aller cueillir des fleurs pour l'égayer. Elle enleva son bonnet, le posa sur une chaise et regarda par la fenêtre. Le jardin était envahi de mauvaises herbes. Comment ne pas penser, par contraste, à la belle ordonnance de ceux du prieuré?

A sa grande surprise, Georgina lui manquait presque autant que le marquis. Elle ne s'était jamais beaucoup intéressée aux enfants mais, à présent, elle aurait aimé en avoir. Elle soupira. Elle ne connaîtrait jamais les joies de la maternité car elle serait incapable d'épouser un homme qu'elle n'aimait pas et son cœur n'appartenait plus qu'à un seul.

Le marquis a ruiné ma vie et il m'a même privée de mes rêves, pensa-t-elle.

Elle entendit un bruit de pas dans l'entrée, puis la porte s'ouvrit toute grande. Elle se retourna, croyant que Nanny était rentrée du village, et resta pétrifiée.

Ce n'était pas Nanny qui se tenait sur le seuil, mais le marquis. Il paraissait très grand, très élégant et dominait toute la pièce de sa présence.

Lara poussa une exclamation de surprise puis eut soudain peur.

— Qu'est-il arrivé? Pourquoi êtes-vous venu? Lord Magor était-il mort? Et par sa faute?

Le marquis referma doucement la porte derrière lui.

— Ne vous inquiétez pas. Tout va bien... si ce n'est que vous êtes partie sans me prévenir.

Le cœur de Lara se mit à battre plus fort. Était-ce simplement parce qu'il était là ou parce que sa voix trahissait quelque chose qu'elle ne comprenait pas.

Il s'avança vers elle.

— Pourquoi êtes-vous partie?

— J'ai cru... que vous ne souhaiteriez pas que je reste... après ce que j'avais fait.

— Vous auriez pu au moins me demander mon avis.

Lara craignit qu'il ne sente à quel point elle était heureuse de le voir et qu'il ne devine qu'elle l'aimait. Il en serait peut-être horrifié.

— Georgina a été très malheureuse lorsqu'elle a découvert que vous n'étiez plus là.

— Je suis désolée. Je ne voulais pas lui faire de peine. J'ai demandé à Mlle Cooper de retourner auprès d'elle.

— Mlle Cooper ne monte pas à cheval, vous le savez, et elle est insensible à la musique.

— Vous avez promis de trouver des professeurs de piano pour Georgina.

— Je le ferai, car je tiens toujours mes promesses. Georgina, cependant, m'a supplié de vous demander de revenir à Keyston Priory.

Sa voix était douce et grave, elle avait une intonation étrangement intime. Ce fut, pour Lara, comme une sorte de musique.

— Je ne suis pas vraiment gouvernante.

— Je le sais. J'ai contraint Mlle Cooper à me dire la vérité.

— Vous n'avez pas été trop brusque avec elle?

— J'espère que non mais je n'y puis rien si je la terrorise, dit-il avec une lueur d'amusement dans le regard. Vous n'avez jamais eu peur de

moi, vous.

— J'avais très peur que vous ne m'en vouliez d'avoir tiré sur lord Magor.

— Sans grande efficacité! Le moins qu'on puisse dire, c'est que vous avez grand besoin de vous perfectionner au tir.

— Vous,.. ne m'en voulez pas?

— Pas le moins du monde. Il le méritait. Mais si vous m'en aviez parlé, j'aurais pu le punir bien plus simplement.

— Comment cela?

— En ne l'invitant plus chez moi, ni au prieuré ni ailleurs.

— Vous pensez vraiment ce que vous dites? Oh, je suis contente! Cela me tourmentait de penser que des gouvernantes vulnérables et désarmées puissent être persécutées par un homme tel que lui.

Elle avait parlé sans réfléchir et eut peur d'en avoir trop dit. Le sourire du marquis n'était plus ni cynique ni moqueur, c'était un sourire heureux,

— A présent que la question de lord Magor est définitivement réglée, qu'avez-vous l'intention de faire au sujet de Georgina... et de moi?

Lara ouvrit les yeux tout grands d'étonnement.

— Que... puis-je faire?

— Nous voulons que vous reveniez. (Elle voulut lui demander pourquoi mais il poursuivit :) Pas en tant que gouvernante cette fois, mais dans une fonction... disons, permanente.

Lara le regarda d'un air interrogateur. Le marquis fit un pas en avant et l'attira contre lui.

— Voyons si notre deuxième baiser est aussi merveilleux que le premier, dit-il d'une voix étrange qu'elle ne lui connaissait pas.

Il n'attendit pas sa réponse et posa ses lèvres sur celles de Lara. Elle se sentit comme embrasée, soulevée par une vague brûlante. C'était impossible: elle devait rêver. Pourtant, c'était bien cette extase qu'elle avait déjà connue et qui la faisait à nouveau vibrer tout entière. Comme si cette extase l'envahissait à son tour, le marquis la serra

encore plus fort contre lui et ses lèvres se firent plus exigeantes, plus passionnées et plus possessives. Une fois de plus, elle fut emportée loin de la terre et eut l'impression de ne plus faire qu'un seul être avec lui.

Le marquis l'embrassa jusqu'à ce qu'elle en perde le souffle et qu'elle ait l'impression de mourir de bonheur.

— Je vous aime, murmura-t-elle lorsqu'il desserra son étreinte. Je vous aime. Je sais que je dois rêver. Embrassez-moi, embrassez-moi encore pour que je ne me réveille jamais.

Il sourit, comme hésitant, puis reprit ses lèvres jusqu'à ce que Lara sente qu'elle lui appartenait tout entière,

Plus tard, le marquis l'attira sur le divan et mit son bras autour de ses épaules.

— Si nous faisions des projets à présent, mon amour?

— J'ai du mal à croire que vous m'aimez, répondit Lara timidement. Comment est-ce possible?

— Je peux répondre sans peine à cette question. Lorsque je vous ai vue pour la première fois dans le grand vestibule à Keyston Priory, j'ai pensé que vous étiez la femme la plus séduisante que j'aie jamais rencontrée. Vos cheveux roux semblaient me défier comme un étendard et je vous ai immédiatement désirée. Mais mon esprit critique, ma raison ont aussitôt contre-attaqué, m'affirmant que les gouvernantes n'étaient pas des femmes pour moi, que j'avais la tête embrumée d'avoir trop bu la veille.

— Pourtant, vous m'avez embrassée, murmura Lara.

— Comment aurais-je pu résister? Je vous ai vue disparaître dans une pièce que je savais inoccupée et j'ai deviné que vous cherchiez à vous cacher. J'avais l'intention de vous demander ce que vous faisiez là au lieu d'être dans la salle d'études mais lorsque je me suis retrouvé dans le noir auprès de vous, je n'ai pu que céder à mon désir.

— Je n'aurais jamais imaginé qu'un baiser puisse être aussi merveilleux... mais ne croyiez-vous pas que j'étais lady Brooke?

— J'ai dit cela pour me protéger contre moi-même.

— Vous saviez que... c'était moi?

— Croyez-vous que je sois capable d'embrasser ainsi une femme que je n'aimerais pas comme je vous aime?

— Ce fut un émerveillement pour moi.

— Personne ne vous avait encore embrassée?

— Non.

— Je le savais. Jusqu'au départ de mes invités, j'ai compté avec impatience les minutes qui me séparaient de vous.

— J'ai cru que vous vous fâcheriez si vous appreniez que j'étais allée voir les belles robes de lady Brooke, dit Lara en appuyant sa tête contre son épaule.

— Vous en aurez de bien plus belles, ma chérie. Pourtant, vous êtes si exquise que je vous adore telle que vous êtes.

— J'avais honte de mes vêtements, murmura Lara.

— Vous êtes donc bien une femme! s'exclama le marquis en riant. Parfois, lorsque vous me teniez tête, j'avais peur que vous ne soyez une de ces... féministes qui cherchent à dominer les hommes.

— Je n'essaierai jamais de vous dominer mais J'aime avoir des discussions avec vous. Cela me stimule d'une façon que je serais bien incapable d'expliquer.

— Moi aussi. Depuis que je vous ai rencontrée, ma chérie, j'ai compris pourquoi les autres femmes m'ennuyaient. Je devinais ce qu'elles allaient me dire avant même qu'elles n'ouvrent la bouche, (Il déposa un baiser sur le front de Lara.) Au lieu de m'inspirer ou de me stimuler, comme vous dites, elles provoquaient en moi une sorte d'engourdissement mental.

— Imaginez, dit Lara en riant, qu'après un certain temps, je vous ennue aussi. Vous rendez-vous compte que je suis très ignorante du monde dans lequel vous vivez? Je n'ai jamais fréquenté cette société... Vous aurez perdu votre liberté sans rien gagner en échange.

— Si, vous! Et c'est tout ce que je désire. Je sais, car Mlle Cooper me l'a dit, que vous êtes très pauvre et que vous avez toujours vécu ici. Pourtant, vous avez l'esprit ouvert, de la sensibilité, et je ne pourrai jamais m'ennuyer avec vous. De plus, j'ai mille choses à vous apprendre.

— Et vous le ferez?

— Je veux avant tout vous apprendre ce qu'est l'amour. Nous avons par ailleurs beaucoup de goûts communs et Dieu veuille qu'un jour nous ayons des enfants. (Il vit Lara rougir.) Je vous regardais tandis que vous écoutiez Georgina jouer en espérant que j'apprécierais son talent et j'ai compris que cette vigilance affectueuse, je souhaitais que vous la donniez un jour à nos propres enfants.

Lara cacha son visage contre son épaule pour dissimuler son trouble.

— J'aime Georgina et je sais que je serai heureuse d'avoir des enfants. Tout à l'heure, avant votre arrivée, je pensais que je ne pourrais jamais me marier puisqu'il me serait impossible d'aimer un autre homme comme je vous aime.

Le marquis ne répondit rien mais tourna le visage de Lara vers le sien et l'embrassa avec une passion plus brûlante encore. Elle comprit qu'il voulait qu'elle soit à lui tout entière. Et c'était aussi son désir. Elle voulait lui donner non seulement son cœur et son âme mais aussi son corps.

— Je vous veux, dit le marquis d'une voix sourde. Quand voulez-vous m'épouser?

— Je veux être votre femme. C'est ce que je désire le plus au monde. Mais j'ai encore peur.

— De moi?

— Pas vraiment, dit-elle en souriant, bien que vous paraissiez parfois très redoutable. Non, à vrai dire, j'ai peur de ne pas être à la hauteur.

— N'ayez aucune crainte. Je sais que l'avenir sera merveilleux pour nous deux, ma chérie.

Nous avons mille choses à découvrir en apprenant à nous connaître et ce sera pour moi la plus fantastique des aventures.

— Vous le pensez vraiment? Si vous deviez, plus tard, devenir cynique et méprisant, ou succomber à l'ennui, il vaudrait mieux que je dise non maintenant plutôt que de souffrir un jour l'enfer.

Le marquis la serra dans ses bras à lui couper le souffle.

— Je ne vous permets pas de refuser. Nous allons nous marier dès que

votre père pourra nous unir. Quant à l'ennui, vous ne me permettrez jamais de le ressentir: vous saurez me contredire et m'inciter à faire mille choses que je n'aurais jamais imaginées sans vous.

Et tandis qu'il la tenait captive dans ses bras, Lara ressentit une certitude : s'il était vrai qu'ils seraient parfois en désaccord et même se disputeraient, leur amour était si fort, si différent de tout ce que le marquis avait connu jusqu'à ce jour, qu'ils surmonteraient tous les obstacles. Ce n'était pas seulement un désir physique qui les poussait l'un vers l'autre mais une profonde entente spirituelle qui leur ferait toujours tendre davantage vers la perfection.

Ils avaient trouvé tous deux l'amour qu'elle avait essayé d'exprimer dans son roman.

C'était celui que tous les hommes et toutes les femmes avaient toujours recherché depuis la nuit des temps. Un amour qui ne pouvait s'épanouir que dans le sacrement du mariage par lequel ils ne feraient plus qu'un seul être.

— Je vous aime, murmura-t-elle contre les lèvres du marquis.

— Je vous adore, répondit-il.